

64/72

Paroisse de la  
Notre-Dame de la  
Plaza Albert 1er, 1  
400 - NIVELLE  
Tél. (067) 21 95  
Fax (067) 21 35



XII 61

# BRABANT

Décembre 1961 - N° 12 - Mensuel

Fédération Touristique  
de la  
Province  
de  
Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN

BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

## SOMMAIRE

- Editorial : En 1962, Rubens vous invitera en son Steen. *Edgard Spaelant.*
- Joyau du Brabant : l'Abbaye de Parc. *M.-A. Duwaerts.*
- Au grand Béguinage de Louvain. *J. Delmelle.*
- Du haut de la tour. *G. Winterbeek.*
- A propos du XVI<sup>ème</sup> centenaire de l'introduction du monarchisme en Gaules. *Comte J. de Borchgrave d'Altena.*
- Palais de Justice ou l'injustice d'une destinée. *Albert Guislain.*
- Visage de nos Métiers d'Art en Brabant. *R. Goffaux.*
- Perwez-le-Marché. *J. Delmelle.*
- Soirées du Tourisme. *Y. B.*
- Watermael-Boitsfort et les jeunes peintres. *Yves Boyen.*
- Noël à fêter bientôt. *Françoise.*

Les textes publiés n'engagent  
pas la responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture

SAINTE ANNE.

Voir notice page 12.



## EDITORIAL

# En 1962, RUBENS vous invitera en SON STEEN

1961 s'éteint doucement... Déjà chacun de nous se propose de célébrer en famille les fêtes qui marquent la fin de l'année. Noël approche, et c'est le moment choisi pour tourner, avec une ferveur ardente, nos pensées vers nos amis. C'est l'époque des vœux aimables, badins ou profonds, selon les circonstances, des souhaits formulés un peu du bout des lèvres ou avec l'intensité qui révèle avec une rare spontanéité combien sont plus proches encore, ceux qui nous sont chers.

Il en est de la Fédération comme de chaque famille. C'est pourquoi votre président, de tout son cœur ému, s'adresse à vous tous, membres de notre association et vous déclare : « que cette année, avant qu'elle n'aille rejoindre les précédentes au calendrier du passé, vous procure encore et en grand nombre les satisfactions les plus vives; mais que 1962, cette mystérieuse inconnue, vous apporte la réussite idéale de tous vos projets et que votre optimisme soit vainqueur envers et contre tout. De notre côté, pouvons-nous émettre le légitime espoir de vous voir, très nombreux, faire appel à nous avant de partir en vacances ou en week-end ! »

Déjà, votre président attire votre attention sur deux grandes manifestations artistiques que le Service de Recherches Historiques et la Fédération touristique du Brabant préparent avec un soin jaloux depuis de nombreux mois.

Et tout d'abord : une exposition « Rubens, diplomate » aura lieu au château du Steen à Elewijt, du 28 juin au 15 septembre 1962, là même où ce géant brabançon de la peinture vécut les cinq dernières années de sa vie.

Ensuite, une autre exposition, « Ile-de-France-Brabant », réalisée dans le cadre du jumelage du Département de la Seine et de la Province de Brabant, se déroulera au château de Sceaux, près de Paris, du 2 juin au 31 août 1962, puis au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, du 14 octobre au 17 décembre 1962.

Ne s'agit-il pas là de deux manifestations qui combleront de joie les esthètes les plus délicats ?

Aussi, suivez notre judicieux conseil : « Retenez non seulement ces dates, mais communiquez-les également à vos amis brabançons, belges et étrangers.

En 1962, Rubens vous invitera en son château et l'Ile-de-France vous attendra.

Edgard SPAELANT,

Député permanent — Président de la Fédération.

# L'ABBAYE DE PARC

« Il n'y a aucun doute qu'au point de vue architectural, l'abbaye de Parc de Héverlé occupe une place d'honneur dans notre pays. »

CETTE affirmation lancée devant moi n'était-elle pas gratuite ?

Pour avoir une opinion exacte — et sans vouloir cependant imiter notre bon saint Thomas dont l'incrédulité est devenue célèbre — j'ai estimé qu'il convenait d'aller sur place et de voir, d'examiner, bref de « toucher du doigt » la vérité de ce qu'on affirmait. Et ma conclusion est celle-ci : le domaine de Parc mérite largement d'être visité.

Cette ancienne abbaye, bâtie selon le plan médiéval, eut le bonheur d'être épargnée par le feu et la pioche des démolisseurs. En outre, les vandales, que les troupes françaises de la Révolution entraînaient à leur suite, épargnèrent l'abbaye d'une destruction complète, se contentant de la piller, de lui enlever ses objets d'art, d'éparpiller les livres de sa volumineuse bibliothèque, de briser les vitraux et, naturellement, d'en chasser les religieux.

A première vue l'on se croirait devant un complexe de style baroque du XVII<sup>ème</sup> siècle, mais cela n'est en réalité que le cachet que lui ont imprimé des bâtisseurs successifs, comme l'attestent d'ailleurs des vestiges de la période romane et gothique. Au cours des temps, les abbés des XVI<sup>ème</sup>, XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles (et surtout de 1660 à 1750) ont voulu adapter les bâtiments au goût de l'époque.

Bien que ces transformations donnent à l'abbaye un aspect grandiose, elles sont cependant regrettables, surtout en ce qui concerne l'église, primitivement d'un roman très pur, qui fut sacrifié dans sa presque totalité au style baroque.

L'ensemble de l'abbaye constitue cependant un vrai joyau d'architecture.

A mon arrivée à Héverlé, j'ai été cordialement accueilli par le Révérendissime Prêlat Jean VERSTEYLEN, qui se trouve à la tête de l'institution, homme particulièrement amène, d'une exquise urbanité, cicerone éclairé en compagnie duquel le « tour du propriétaire » effectué fut un vrai régal.

De la grande porte pignon de la ferme on aperçoit l'église, restaurée en style baroque en 1729, et la porte Saint-Norbert, assez massive, également en style baroque, de l'an 1722.



# APERÇU HISTORIQUE

Mais peut-être convient-il avant toute autre chose, pour les nombreux amateurs de la grande et de la petite histoire, de rappeler que c'est Godefroid le Barbu, comte de Louvain et duc de la Basse-Lotharingie, qui régnait sur l'ancien Brabant, il y a plus de huit cents ans. Celui-ci possédait, derrière les remparts de Louvain, une vaste résidence, son « parc ». C'est là qu'il venait régulièrement se reposer au cours des chasses qu'il pratiquait. Il y faisait beau dans ces bois touffus aux abords d'un petit cours d'eau, entre des collines ondulées.

Godefroid avait de nombreux soucis; mais ce dont il se préoccupait le plus, c'était certes le soin spirituel et religieux de son peuple. A cette époque, l'Eglise traversait une lourde crise : le clergé était en déclin, et partout surgissaient et se multipliaient les hérésies.

Survint alors un homme appelé à jouer un rôle important et providentiel dans l'histoire de l'Eglise. Il s'appelait Norbert de Gennepe, né en 1080 à Xanten, sur les bords du Rhin. Bientôt, il allait fonder, à

20 km de Laon (arrond. de l'Aisne) dans un vallon de la forêt de Coucy, l'abbaye-mère du nouvel ordre de Prémontré (1120) qui laissait entrevoir un avenir souriant.

Aussi la décision que prit Godefroid le Barbu était-elle digne de son âme d'apôtre : il se rendra à l'abbaye prémontrée, offrira aux religieux son splendide « parc » afin qu'à Louvain aussi l'on vit ces pionniers à l'œuvre.

La charte de fondation originale est datée de 1129 et est encore conservée aux archives de Parc. Ce fut sous la direction de Gauthier, plus tard évêque de Laon, que douze Prémontrés commencèrent la vie conventuelle de Parc, vie qui devait se poursuivre sans interruption jusqu'à nos jours.

Ces premiers religieux reçurent l'approbation de l'empereur Frédéric Barberousse et de l'évêque de Liège. Plusieurs papes ont soutenu et encouragé la nouvelle fondation.

## LE PARC AU COURS DES SIÈCLES

Le domaine de Parc s'accroissait peu à peu grâce aux dons et aux achats effectués. Dans les diverses fermes, vignobles et terres, les frères lais ou convers, sous la direction de quelques prêtres, contribuèrent à l'entretien de la communauté. C'est ainsi qu'il fut possible de réaliser petit à petit l'édification de l'abbaye. La merveilleuse collection des cartes géographiques du Prêlat Libert de Pape (1665) nous donne une idée très claire de l'étendue des biens de l'abbaye.

A l'intérieur de la clôture, les religieux se sont sans cesse consacrés à la prière, à l'étude, au travail manuel, et se sont dépensés sans merci dès qu'il s'agissait du bien spirituel du peuple, tant aux alentours de l'abbaye que dans de lointaines paroisses.

La force vitale de Parc parle par elle-même quand on considère les nouvelles fondations que cette abbaye suscita dès le XII<sup>e</sup> siècle. C'est à Runckelen et à Schoonderbueken qu'en 1134 furent créées les premières filiales. Sous la prélature de Simon, premier abbé, l'on vit s'ériger en 1137 l'abbaye de Ninove, abbaye qui devait jouer un rôle considérable en Flandre. La merveilleuse église baroque de cette abbaye sert actuellement au culte paroissial. De plus, le Parc avait la direction du couvent des Sœurs de Gempe, près de Winghe-St-Georges, fondé en 1219 par Rainier d'Udekem.

La communauté se compose de prêtres, profès et novices; viennent ensuite les frères lais, liés par les vœux, et enfin les donats qui se donnent à l'abbaye, soit pour la vie, soit temporairement.

Il est indéniable qu'il n'y ait eu au XII<sup>e</sup> siècle un couvent de moniales prémontrées attaché à l'abbaye des religieux, car en 1142 l'abbé Philippe écrit à sainte Hildegarde : « Priez pour les frères et sœurs qui me sont confiés et dont j'ai la responsabilité. » C'est ce que semble attester et confirmer le Nécrologe ou Livre des morts.

En ce qui concerne l'apostolat qu'exercent les religieux, il faut mentionner que dès le début de l'Ordre, les Prémontrés s'adonnèrent au service paroissial. Voici les paroisses où les chanoines de Parc ont exercé leur ministère : Rhode-St-Pierre, Pont-à-Celles, Lubbeek, Wakkerzeel, Tervuren, Archennes, Korbeek-Lo, Notre-Dame-au-Bois, Nieuwrode, Winghe-St-Georges, Kortrijk-Dutzel, Héverlé et Parc même. De nos jours, les Prémontrés de Parc desservent encore quelques-unes de ces paroisses.

Il est reconnu que le comportement des Prémontrés comme pasteurs des fidèles fut des plus dignes et des plus irréprochables à tous points de vue; que de plus, ils furent des défenseurs acharnés des droits de l'Eglise contre les hérésies. Nombreux sont les curés blancs qui furent le point de mire de leurs évêques quant au travail fourni.

En temps de guerre et de famine, l'abbaye a toujours aidé les malheureux selon ses moyens. Les déshérités savaient où ils pouvaient trouver remède à leur misère; on les voyait parfois par centaines affluer vers la « Porte des Pauvres », d'où personne ne revenait les mains vides.

Certains abbés de Parc, tel que Henri de Bruxelles (1226-1244) et Alard de Tervuren (1239-1289) ont pris une part remarquable dans la politique du pays. L'abbaye joua un rôle dans les batailles de Woeringen (1280) et celle des Eperons d'Or (1302). Gérard van Goedsenhoven est connu par ses ambassades auprès du roi d'Angleterre. Thierry van Thulden (1422-1494) brilla par le combat acharné qu'il livra à la Commende. Charles van der Linden (1558-1576) ne craignit pas, comme membre des Etats, de s'opposer violemment à Guillaume d'Orange. Grâce à cette intervention, ce prince sauva l'abbaye de la ruine, lors du séjour qu'il y fit avec ses troupes en 1572.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, trois abbés méritent une mention toute spéciale : le Prêlat Drusius (1601-1634), figure éminente, fut conseiller des Archiducs, visiteur des Universités de Louvain et de Douai, délégué auprès de Philippe II à Madrid; c'est ensuite le Prêlat Jean Masius (1634-1647) savant et saint homme, qui fonda le sanctuaire de Notre-Dame-au-Bois, au sud de Bruxelles, lieu de pèlerinage bien connu qui actuellement encore est desservi par les chanoines de Parc; enfin, Libert de Pape (1648-1682), grand homme d'Etat, bâtisseur génial auquel, par deux fois, fut offert un siège épiscopal.

Notons en passant que Guillaume III d'Angleterre, le duc d'Albe et Louis XV ont séjourné à l'abbaye.

Pendant cette période les bâtiments qui composaient l'abbaye formaient un ensemble très harmonieux où dominait le style baroque. On y rencontre cependant encore des vestiges de style roman et gothique.

Le début du XVIII<sup>e</sup> siècle fut tranquille, semblable au calme qui précède la tempête. Les misères recommencèrent, en effet, sous la domination autrichienne. L'abbaye en a beaucoup souffert, surtout parce que le Prêlat Simon Wouters s'opposait énergiquement au despotisme de l'empereur Joseph II.

Personne cependant n'eut à souffrir autant que le Prêlat Nijsmans qui, en 1797, sous la Révolution Française, fut expulsé de son abbaye avec la communauté. Heureusement les bâtiments, malgré quelques déprédations, subsistèrent dans leur ensemble et purent être rendus aux religieux, grâce à l'intervention d'un honnête homme du nom de Tops qui les racheta pour le compte des chanoines, en sorte que quelques-uns d'entre eux purent les réintégrer. Cependant l'instabilité de la politique et plus tard les tendances dominatrices du règne hollandais ne permettaient pas de songer à la reprise d'une vie communautaire régulière. Ce fut pendant cette époque de délabrement et de trouble que furent vendues plusieurs œuvres d'art dont se parent actuellement de nombreux musées et qui sont irrémédiablement perdues pour l'abbaye, tel que des stalles, de jolis vitraux, des manuscrits, des incunables et d'autres livres précieuses.

La communauté dispersée par la révolution fut à nouveau rassemblée par l'arrivée du Supérieur Ottoy, lequel, grâce à son action énergique, rétablit la vie régulière en 1836. Cet homme, doué d'un goût artistique raffiné, dota à nouveau son abbaye endommagée d'un nombre assez considérable d'œuvres d'art.

Sous le régime du Prêlat François Versteyleen (1887-1897) naquit une mission au Brésil. Les missionnaires exercèrent tout d'abord leur apostolat dans les immenses paroisses de l'Etat de Minas-Geraes, mais depuis 1948, leurs efforts se portèrent vers la fondation d'une école apostolique dans la ville de Montes-Claros; elle devient florissante, quoique extrêmement pauvre, et a déjà suscité plusieurs vocations sacerdotales.

Sous le règne du Prêlat Quirin Nols, S.T.D. (1897-1936) la reine Elisabeth, le prince Léopold et la princesse Astrid de Belgique, ont bien voulu honorer l'abbaye de leur visite. En 1929 l'abbaye célébra avec splendeur le huitième centenaire de sa fondation.

L'abbaye de Parc est avant tout un refuge de savants et d'hommes d'étude.

L'Abbaye de Parc possède un moulage qu'elle a recueilli, il y a une dizaine d'années dans un cloître et dont elle ne connaît pas l'origine. Il s'agit vraisemblablement d'une Ste-Gudule. Consulté par nos soins l'Institut royal du Patrimoine artistique nous signale que sa photothèque ne possède aucun document qui permet la localisation de l'original du moulage. Le style en paraît assez étrange et l'Institut n'oserait pas avancer une date.

Un de nos lecteurs pourrait sans doute dévoiler le mystère...

A l'heure actuelle, c'est le Révérendissime Prêlat Jean Versteyleen qui se trouve à la tête de cette institution; restaurateur éclairé, il a obtenu par décret du 8 mars 1940, que l'abbaye fût classée par la Commission des Monuments. L'institution ne peut que lui exprimer une profonde reconnaissance pour son dévouement inlassable, tout en englobant dans une gerbe de remerciements cette Commission désintéressée, pour les travaux qui se réalisent sous sa direction judicieuse.

Le Révérendissime Prêlat Jean Versteyleen sera fêté, en 1962, à l'occasion du XXV<sup>e</sup> anniversaire de sa prélature.

Le meilleur cadeau à lui offrir ne consistera-t-il pas pour l'Etat (ministère de l'Education Nationale et de la Culture et celui des Travaux Publics) à aider ce haut protecteur des arts dans la réalisation des dernières restaurations souhaitées.

Il s'impose que pour cette date, l'abbaye soit plus belle, plus riche, plus épanouie que jamais sous notre ciel brabançon et que le restaurateur acharné voie enfin parachever l'œuvre à laquelle il a consacré un dur labeur.

Maurice-A. DUWAERTS.

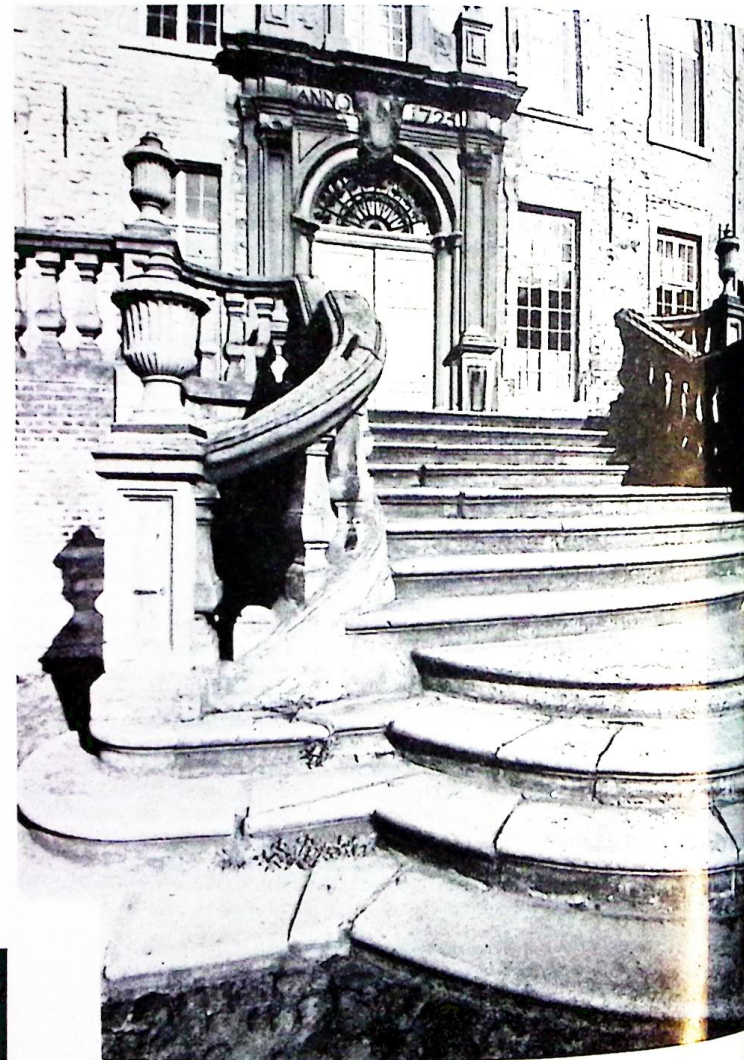
Nos lecteurs trouveront, dans les pages suivantes, une concrétisation substantielle par l'image, de notre longue et intéressante visite.



# UNE VISITE



*La cure et le dortoir.*



*L'escalier donnant accès à la prélatrice, dont l'entrée porte le millésime 1724.*

*Un large perron relié à une importante balustrade de pierre bleue conduit au quartier de l'abbé. Au fond, une tourelle Renaissance surmontée d'une girouette en forme de Lion Brabançon.*

# PAR L'IMAGE



*Le visiteur doit passer par une série de portes monumentales, témoignage de fortifications en usage au moyen âge. La deuxième porte, celle de Saint-Jean (1723) est flanquée à sa droite d'un vieux moulin à eau (1534) lequel travaille encore malgré ses quatre siècles d'existence.*

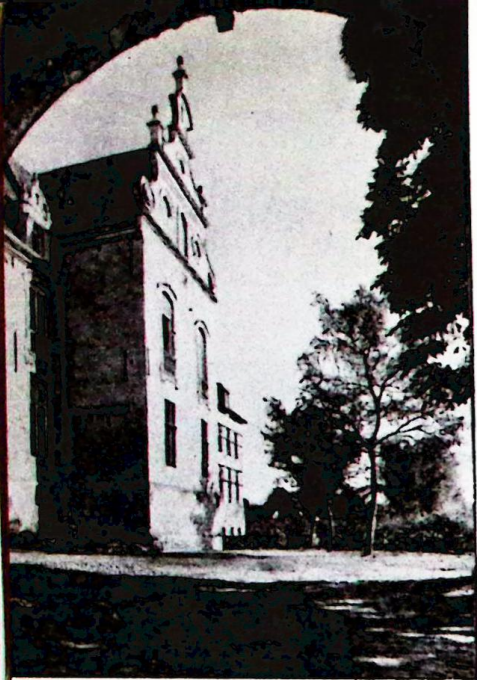
*Dans la cour de la ferme on peut apercevoir la porte Saint-Norbert (Veldpoort) du début du XVIII<sup>e</sup> siècle (1723) et le bâtiment qui sert de cure.*

*Un grand et beau pignon de la ferme datant de 1665.*



*L'église et la porte Saint-Norbert vues à travers les arcades gothiques de la cour de la ferme.*





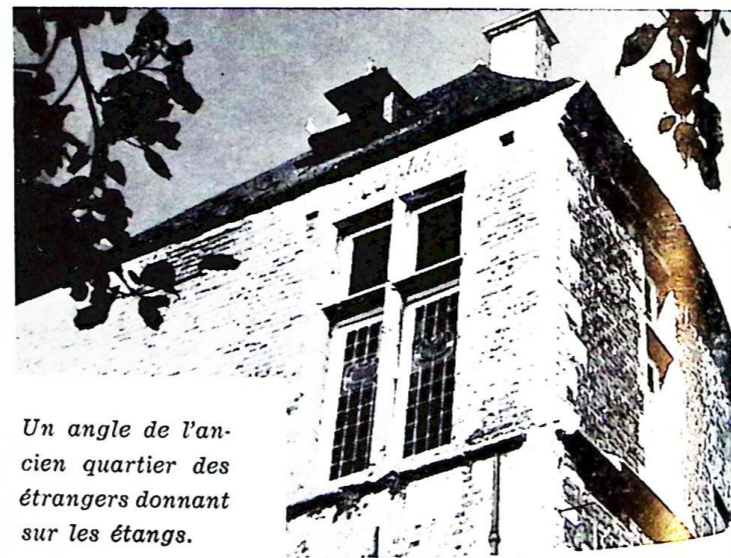
A gauche : un grand pignon (1680) vu de la cour.

A droite : le dortoir et les salles de réunion du cloître.

Au centre : une vue prise du jardin.



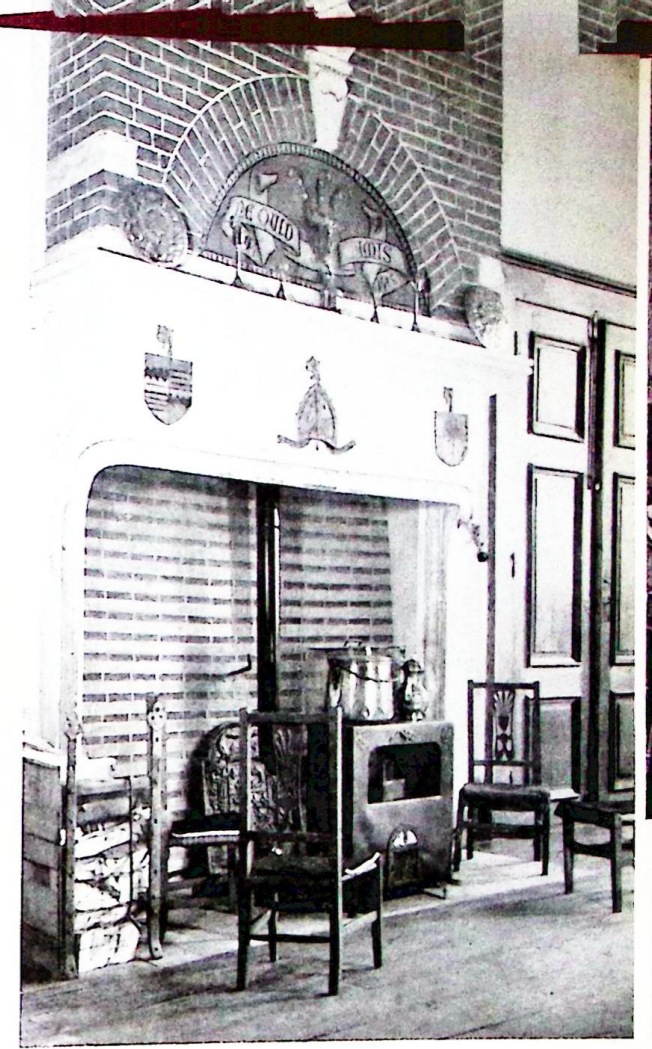
L'ancien quartier des étrangers, le dortoir et les salles de réunion.



Un angle de l'ancien quartier des étrangers donnant sur les étangs.

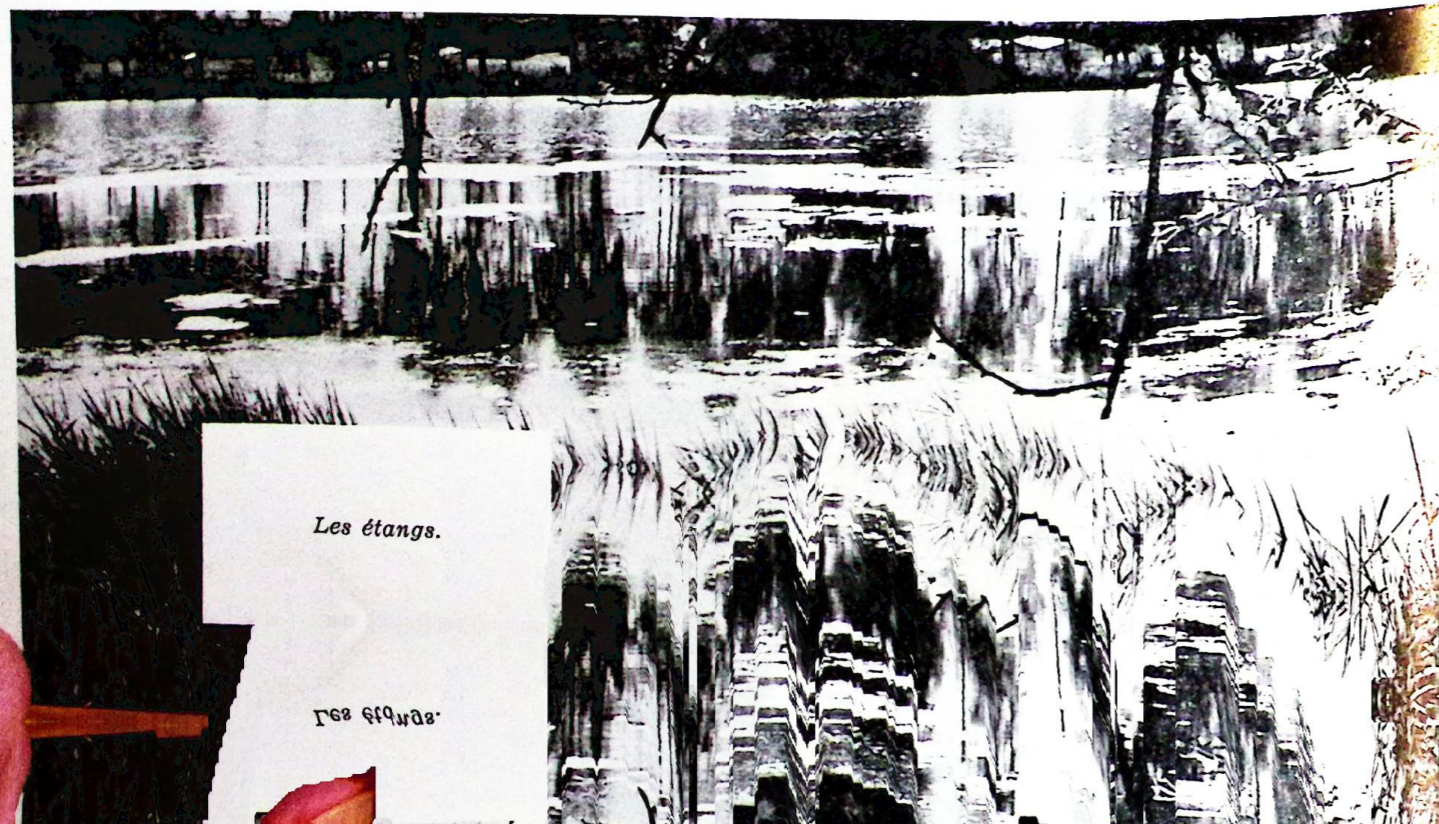


Salle à manger (restaurée de 1723 à 1730) dite « Blauwe Kamer ».



Cheminée datée 1494-1515 qui fut trouvée en 1918.

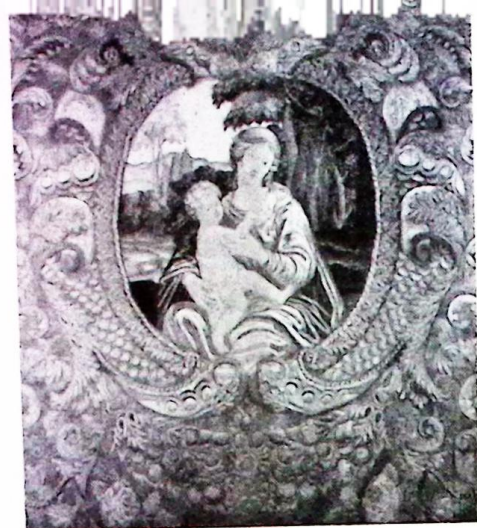
Voici deux des quatre grandes salles qui, avant la Révolution française constituaient la résidence abbatiale. Elles servent, aujourd'hui, de salles de réception. Véritable musée qui contient des toiles de maître : un Quintin Metsijs, un Van Dijck, un Van Loon et plusieurs Verhaghen (peintre louvaniste — 1728-1811).



Les étangs.

Les étangs.





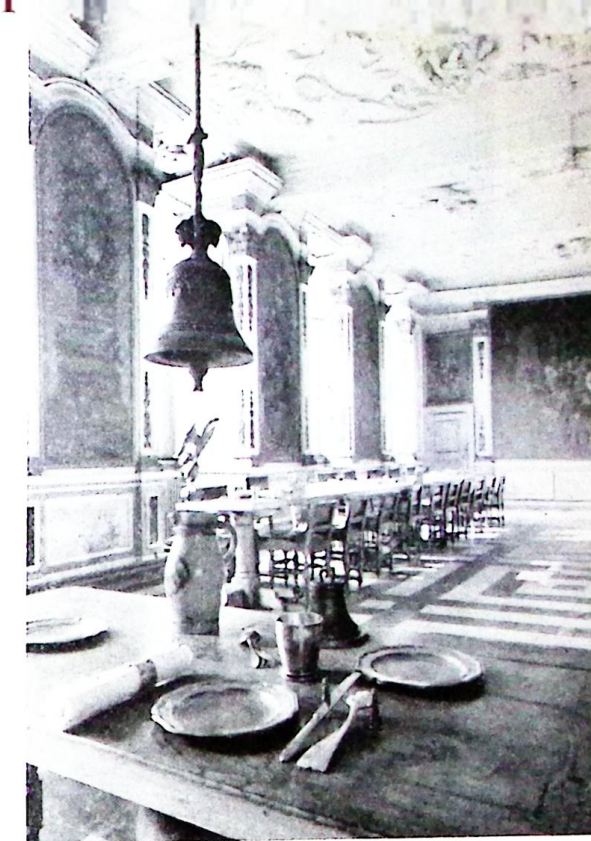
*Un précieux antependium du XVII<sup>e</sup> siècle tissé en fils d'argent. Restauré il y a une trentaine d'années, il est placé au maître-autel lors des grandes fêtes.*



*En Médaillon : Saint François de Salle — La Sainte Vierge — Saint Augustin.*



*Couloir de l'aile nord du cloître conduisant à la sacristie qui, aux lambris sculptés par Smeyers, renferme des ornements anciens.*



*Le réfectoire où l'on peut admirer le plafond en haut-relief (1679) chef-d'œuvre de J. C. Hansche, représentant divers faits bibliques, entre autres la Dernière Cène.*

*Passant par le vestiaire (ancienne sacristie de l'église romane) un large escalier conduit au dortoir.*



## « LE CLOITRE »

*Bien que de style Renaissance, le cloître montre très nettement des lignes et des motifs gothiques.*

*A gauche : un couloir de l'aile Est.*

*Au-dessus : un couloir de l'aile Nord.*

*La salle du chapitre.*





Le dortoir où s'alignent les cellules des religieux. Son large couloir baroque (1682), calme et reposant, donne sur une fenêtre d'où le visiteur peut jeter un coup d'œil sur les vastes étangs.

(Toutes les photos sont l'œuvre de Buyle.)

(L'abbaye de Parc est accessible aux visiteurs de 10 à 12 heures et de 15 à 19 heures, suivant les saisons.)

Dans les pages suivantes, R. MARIJNISSEN, Directeur-adjoint de l'Institut Royal du Patrimoine Artistique, nous dit pourquoi : **IL FAUT PROTÉGER L'ABBAYE DE PARC.**

## Le problème de la restauration de l'abbaye de Parc

**L**E problème de la conservation des monuments anciens et des œuvres d'art est bien moderne. Jusqu'au siècle dernier et même plus récemment, un monument délabré était remis en état, transformé au goût du jour ou simplement remplacé. Si un problème se posait on n'en faisait pas un cas de conscience. Le point de vue de l'homme moderne est très différent : il veut préserver les témoignages de son passé culturel; sa responsabilité est en jeu.

De nos jours, dans tous les pays civilisés, de nombreux spécialistes s'occupent de conserver le patrimoine artistique. L'essor du tourisme, source de revenus fort importante, y est certes pour quelque chose, mais la raison profonde de tant d'efforts se trouve vraisemblablement dans l'évolution de la culture actuelle. Les événements sont trop proches encore pour pouvoir être jugés avec une perspective suffisante, mais il semble que la technique nous ait engagés dans une direction qui n'est pas précisément celle de l'humanisme historique.

On pourrait écrire un volume entier sur ce sujet sans l'épuiser. Bornons-nous pour l'instant à constater que l'homme moderne éprouve un besoin pressant de préserver les monuments et objets anciens. Il étudie le vieillissement de la matière, ses comportements dans certaines conditions, les causes de sa dégradation et les moyens de retarder son évolution. Il cherche en même temps les bases d'une théorie valable pour tout le domaine de la conservation, fondée sur un respect absolu de l'original. Conscient de nos responsabilités, nous avons tendance à pousser le raisonnement jusqu'au bout. Il en résulte une considération excessive pour les choses du passé : on est parfois prêt à dépenser de l'argent et de l'énergie pour des objets anciens sans signification aucune, alors que des sites importants sont sur le point d'être abandonnés ou défigurés à jamais.

Ajoutons tout de suite qu'il ne s'agit généralement ni de vandalisme véritable, ni de négligence. Les organismes officiels et les associations privées qui s'occupent activement de la protection des monuments se trouvent souvent devant des problèmes fort complexes et des difficultés presque insurmontables.

L'abbaye de Parc nous apparaît comme un cas typique à tous points de vue. C'est un

ensemble unique et de grande allure. Plusieurs styles y ont contribué mais le Baroque a marqué le tout. A quelques pas d'une usine de matériel électronique nous retrouvons, concrétisée en matériaux et ornements, toute la signification culturelle des chanoines prémontrés.

La remise en état d'un site de cette envergure demande l'intervention de plusieurs spécialistes, représentant chacun leur discipline bien déterminée. L'archéologue s'intéressera aux vestiges de l'église romane, cachés par les transformations du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il pourrait même rêver d'une reconstitution de la dite église. L'ingénieur-architecte examinera l'état des fondations, l'évolution des affaissements et les moyens techniques d'y remédier. L'architecte, lui, est à la recherche d'une unité de style; il sera enclin à supprimer les apports ou les consolidations ultérieures qui n'ont pas respecté le caractère propre de l'édifice. Un théoricien de la conservation s'opposera par principe à toute intervention extérieure à la conservation proprement dite; il pourra défendre ici les couleurs passées des volets ou déplorer l'aspect d'une toiture remise à neuf mais l'architecte lui fera remarquer que les infiltrations d'eau exigeaient le renouvellement complet. Quant au restaurateur de tableaux, il découvrira avec joie deux garnitures de salon Louis XVI, presque intactes; mais l'ensemblier regrettera par contre l'état des boiseries et des parquets. Remettre un parquet assorti n'a rien de difficile mais la question se complique lorsqu'on apprend que le sol a été consolidé, il y a quelques années, par une coulée de béton. Au premier étage le petit salon du prélat, avec bibliothèque et chapelle privée, est un véritable joyau à récupérer.

Oui, il y a du pain sur la planche. Les spécialistes peuvent discuter des problèmes. Chacun fera valoir ses arguments. La technique prévaudra parfois sur les considérations théoriques. Dans d'autres cas, c'est le technicien qui devra s'incliner devant les exigences de l'archéologie et de l'esthétique. Les pourparlers prendront peut-être le caractère de discussions académiques. Malheureusement le problème réel n'est pas là. Une discussion de principes peut conduire à la longue à un projet valable et justifié. Mais l'élément qui domine tout — vous l'avez deviné sans doute — c'est le problème financier.

Prenons un cas parmi tant d'autres : celui du grand réfectoire, qui a une superficie de cent mètres carrés. On respire dans cette pièce une atmosphère inoubliable. L'harmonie du dallage est chaude, les stucs du plafond en haut-relief splendides. De grandes peintures sur toile, encastrées dans les boiseries décorent les murs. Ce ne sont à vrai dire pas des chefs-d'œuvre, mais elles appartiennent à l'intégrité historique du lieu. Or ces peintures se trouvent dans un état pitoyable : fortement encrassées, recouvertes de vernis assombris, défigurées par les rapiécages et les restaurations consécutives. On ne peut songer à les enlever puisqu'elles font partie de la décoration historique. On ne saurait d'ailleurs comment les remplacer. Pourtant il faut intervenir, ne serait-ce que pour arrêter la dégradation. En examinant le traitement à suivre on en arrive tout de suite à la conclusion qu'il n'y a pas de compromis. Des interventions localisées ou superficielles n'auraient pas de sens. Il faut décider d'un traitement complet : rentoilage, renouvellement des châssis, dévernissage, bouchage des lacunes, retouches, revernissage. Il ne faut pas être un spécialiste en matière de restauration pour se rendre compte qu'il s'agit là d'un travail pénible et de longue durée. Autant dire que cela représente une dépense considérable. Et comme nous l'avons dit plus haut ce n'est là qu'un problème parmi tant d'autres.

Peut-être n'avez-vous jamais vu l'abbaye de Parc. Vous avez vos occupations journalières et les problèmes de la conservation vous sont inconnus. Vous vous demandez peut-être si la construction d'un pont en béton précontraint n'est pas plus utile. Allez vous promener à Héverlé, de préférence un soir d'été. En pénétrant dans l'enceinte de l'abbaye vous pas résonnent sous les portiques. A droite, un étang noir avec des canards ronds et chauds, à gauche, l'éclairage cru de la voie publique. Arrêtez-vous devant l'escalier de la prélatrice : vous sentirez le silence palpable, délimité par quelques bruits indéterminés de la ville proche. Et soudain vous vous croirez au milieu d'une scène de théâtre, d'un décor de grande allure. Les silhouettes architecturales vous expliqueront en deux secondes, et bien mieux que tous les livres, ce qu'est le style baroque. Ce terme prendra sa pleine signification, débarrassé du sens péjoratif qu'on lui prête parfois. Ce ne sont pas là les vestiges d'une ère lointaine, mais toute une civilisation encore vivante, car la nôtre en est la continuation directe.

Oui, il faut protéger l'abbaye de Parc.

R. MARIJNISSEN,  
Directeur-adjoint de l'Institut Royal du  
Patrimoine Artistique, Section Conservation.

## SAINTE ANNE, LA VIERGE ET L'ENFANT

**A** la fin des temps gothiques, le culte de sainte Anne se développa dans le Brabant, comme dans l'ancien pays de Liège; d'après nos enquêtes, on peut affirmer, que rares étaient les paroisses où ne se trouvait pas, vers 1500, une image, réunissant la Vierge et l'Enfant, soutenus par l'épouse de Joachim. Cette dernière porte généralement les habits du veuvage : voile sur la tête, voile cachant la gorge, robe et large manteau.

Marie est figurée plus coquettement parée, c'est une toute jeune fille, aux cheveux dénoués; l'Enfant s'amuse à froisser les pages d'un livre et tient parfois un fruit, une grappe de raisins symbolique ou un oiseau.

S'il y a des disproportions entre les figures représentées, cela tient au fait que Marie et son Enfant divin, constituent l'insigne iconographique qui permet de reconnaître, sans hésiter, sainte Anne parmi d'autres veuves ou des moniales, vêtues comme elle. On connaît des saintes Anne assises, des saintes Anne debout, des groupes où la Reine des Cieux se tient à côté de sa mère ou aux pieds de celle-ci.

Le groupe de l'Abbaye de Parc ne manque pas de caractère; il est intéressant parce qu'il nous montre une sainte Anne « en Majesté », selon un prototype archaïque.

Les draperies sont ici traitées en larges plis cassants, selon l'esthétique du XV<sup>e</sup> siècle gothique.

La figure de la Vierge est plus évoluée; il y a ici quelques restaurations, (la main droite, la couronne).

L'amateur de meubles anciens s'intéressera à la représentation du siège en X ici, fidèlement figuré. Faut-il dire que la sainte Anne de Parc a été enrichie de couleurs généreuses et semble avoir été soumise aux soins d'un institut de beauté, chargé de réparer pour elle « des ans l'irréparable outrage ».

Comte J. de Borchgrave d'Altena.

## Au Grand Béguinage de LOUVAIN



### BEGUINES D'AUTREFOIS

Béguines d'autrefois, quels étaient donc vos rêves ?  
Souffriez-vous en secret ? Et, pensant à loisir  
A vos espoirs perdus et vos amours trop brèves,  
Egreniez-vous le chapelet des souvenirs ?

Dans vos yeux persistaient des images précises :  
Le défunt compagnon, époux ou fiancé !  
Sonnant avec lenteur, la cloche de l'église  
Vous rappelait, alors, l'ouvrage délaissé.

Ecartant les regrets, oubliant votre peine,  
Reprenant le métier, l'aiguille ou le fuseau,  
Filant ou dévidant quelque écheveau de laine,  
Béguines d'autrefois, vous chantiez à nouveau.

Vous chantiez le printemps et la Vierge Marie  
Et le ciel où seront réunis pour toujours  
Ceux-là qui, séparés par la mort ou la vie,  
Ne cessent de brûler d'un immuable amour !

### SILENCE

Cependant que s'éteint la rumeur du dehors,  
Le silence crépite ainsi que du bois mort.

Dans le jour qu'adoucit un rideau d'étamine,  
Combien de fois vient-il visiter les béguines ?

Il est le ronflement du poêle de Louvain  
Et l'horloge battant comme un cœur sous la main.

Il est le cliquetis du dé contre l'aiguille  
Et le pizzicato d'un oisillon des îles.

Il est le chat qui dort et la mouche aux aguets  
Sur le nez de la Vierge ou le bord du buffet.

Il est la lèvres d'où, comme un filet d'eau claire,  
Coule à n'en pas finir une même prière.

Il est vibrant d'échos et jette comme un pont  
Entre l'âme qui parle et Dieu qui lui répond.

### REFLETS

C'était un rayon de lumière  
Qui caressait comme une main  
Les humbles choses familières :  
Bassin de cuivre ou pot d'étain !

Pour le bonheur de trois béguines,  
Il les visitait tour à tour  
Et leur chantait, comme en sourdine,  
Des mots d'espoir, des mots d'amour.

Glissant au long des trois visages  
Au gré de l'heure et du hasard,  
Comme un oiseau dans une cage  
Il s'enfermait dans leurs regards.

Et nul, alors, n'aurait pu dire  
Ce qui transfigurait les lieux  
Et les ornait comme un sourire :  
Rais de soleil, clarté des yeux ?

Joseph DELMELLE.



Du haut de la tour

# BRUXELLES DANS TOUTE SA VÉRITÉ

« Les touristes ont droit à tout notre respect, ne serait-ce que par l'obstination qu'ils mettent à dépenser leur argent pour aller voir ailleurs ce qu'ils peuvent voir gratuitement chez eux. »

Peter USTINOV (Romanoff et Juliette).

**P**OUR cruelle qu'elle paraisse, cette boutade n'en est pas moins vraie et ils sont légion ceux qui connaissent les recoins de l'Alcazar de Séville ou les sentiers du Tyrol mais ignorent les multiples splendeurs que recèle leur propre coin de terre. Or — et ce n'est pas faire montre de chauvinisme que de l'affirmer — ces beautés locales sont tout aussi « valables » !

Il est bien certain que le retable de Lombeek-Notre-Dame, par exemple, vaut à lui tout seul nombre de trésors exotiques. Je connais plus d'un touriste de chez nous qui en dirait monts et merveilles si seulement il se trouvait un peu moins près de son domicile. De nos jours, il est

de bon ton d'entreprendre des vacances lointaines et de parcourir des kilomètres par centaines, sinon par milliers, si l'on ne veut pas passer pour stupide à la rentrée de septembre.

Déjà, se rendre en Espagne, c'est « faire comme tout le monde ». La Côte d'Azur se trouve ravalée au rang de banalités. La Bretagne touche au ridicule. Quant à la Belgique, on considère comme une manière de maladie honteuse de ne pas l'avoir quittée. Voilà où nous en sommes et il faut convenir que le retour sur soi-même n'est pas pour demain. Sans doute faudra-t-il attendre les premiers voyages dans la lune pour s'apercevoir, enfin, que le milieu régional vaut bien qu'on lui conserve un bout de pellicule. Le plus piquant est que cette xénomanie, ce « complexe d'Ulysse », sévit aux quatre coins du monde. Chaque terrien se considère comme un défavorisé du sort et quitte régulièrement son sol pour s'en aller admirer sous d'autres cieux des richesses que le destin lui refuse chez lui. Et de ramener une ample moisson de photo-

Tourelle d'angle de l'Hôtel de Ville. A l'arrière-plan, la rue des Chapeliers.

(Photo G. Winterbeek.)

La statue équestre du Duc Charles de Lorraine couronne la Maison des Brasseurs, Grand'Place. Le Duc qui gouverna sagement la Belgique pendant plus de 36 ans (1744-1780) porte le collier, duquel pend le béliet, de l'ordre fameux de la Toison d'Or.

(Photo G. Winterbeek.)



graphie qui iront grossir le fleuve de souvenirs dont regorgent commodes et tiroirs !

On l'a dit : l'Américain ne commence vraiment à voyager que lorsque, rentré à la maison, il contemple depuis son fauteuil les images qu'il a ramenées. Mais qu'on se rassure : l'Européen aussi ! Je n'en veux pour preuve que ces interminables soirées que l'on organise chez soi, obligeant les convives à s'extasier devant la projection de deux ou trois bonnes centaines de diapositives dont le mérite majeur est de ressembler furieusement à celles des années précédentes. Alors, alors seulement, l'amphitryon voyage. Son imagination aussi.

Quelle part fait-on, dans tout cela, à ce qui nous entoure ? Quel Bruxellois possède dans ses classeurs une collection de diapositives consacrées à sa ville ? Quel Brabançon s'enorgueillit d'avoir chez lui un album des sites de sa province ? Autant de questions dont la réponse nous paraît évidente.

Parmi les plaisirs de choix que l'on se réserve au cours de ces voyages mirobolants, il convient de mettre en évidence les ascensions de monuments célèbres : arcs de triomphe, cathédrales,

citadelles, phares, tours droites ou penchées. On y grimpe allègrement afin d'y jouir d'une vue panoramique « unique au monde ». C'est le moment suprême qui fait presque oublier les cinq cents marches que l'on vient de gravir. L'extase atteint alors son paroxysme si quelqu'un a l'heureuse idée de faire remarquer que « chez nous ça n'existe pas ! » C'est là la plus belle récompense à l'effort fourni : la grisante impression d'avoir vu quelque chose d'exceptionnel.

Les Campaniles de la Maison du Roi.

(Photo G. Winterbeek.)





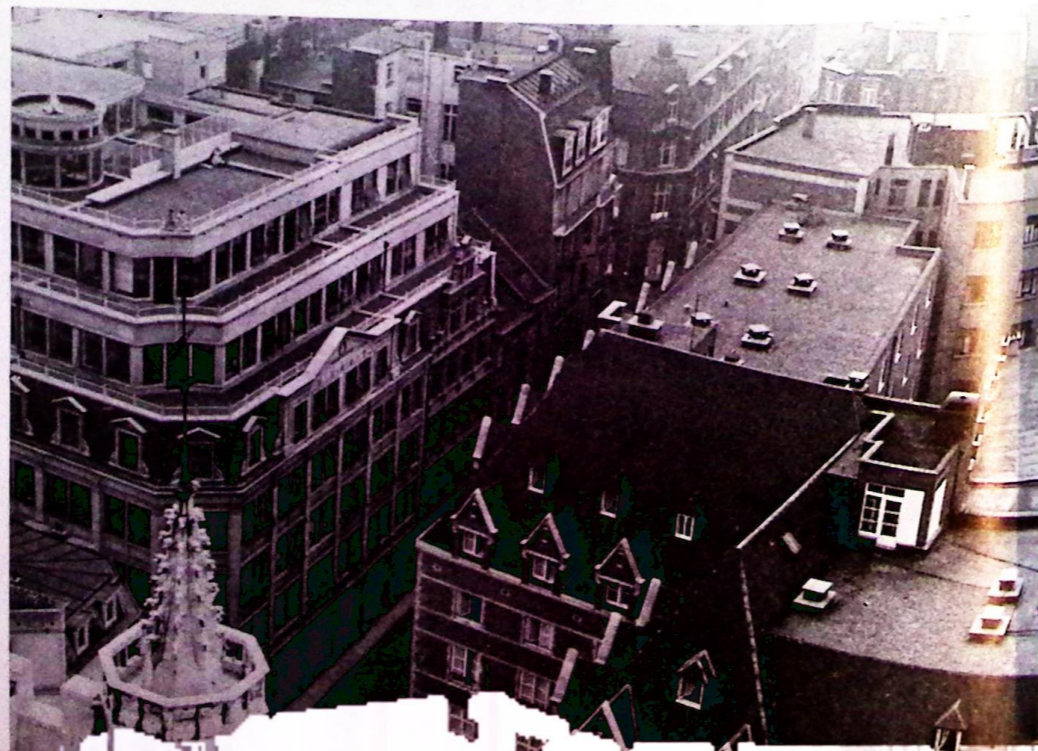
*La rue au Beurre et l'église Saint-Nicolas.*

(Photo G. Winterbeek.)

l'original que j'étais et, seul, plus seul que Bombard au milieu des mers, j'ai grimpé là-haut. Je connaissais le spectacle mais l'émerveillement est toujours pareil : quel plaisir de plonger son regard sur la ville du haut de la tour ! Quel plaisir de voir les ruelles tortueuses, au tracé presque millénaire, offrir au soleil leur ribambelle de pignons à gradins. Quel plaisir de se dire : voilà le Mont-des-Arts, la gare du

Midi, le clocher de Bon-Secours, le marché Sainte-Catherine, la place de Brouckère, et là-bas, plus loin, la silhouette imposante du mammoth de Joseph Poelaert !

Voici la rue des Chapeliers qui poursuit sa course sinueuse par la rue de la Violette, la Vieille Halle au Blé, la rue de l'Escalier, la rue Steenpoort et la rue Haute. Par cette voie, le peuple de Bruxelles descendait jadis au forum. Et voici l'antique Steenweg : Montagne-de-la-Cour, rue de la Madeleine, Marché-aux-Herbes,



*La rue de l'Étuve et l'hôtel de l'Amigo.*

(Photo G. Winterbeek.)

*Un aspect du côté Est. Au second plan, les Galeries Saint-Hubert.*

(Photo G. Winterbeek.)

Marché-aux-Poulets, rue Sainte-Catherine, rue de Flandre !

Vu d'ici, Bruxelles garde sa physionomie traditionnelle, avec ses artères surgies, au cours des âges, au hasard des accidents du terrain. Les grandes blessures de la Jonction ne parviennent pas à la défigurer vraiment et l'on se plaît à imaginer que, la bonne volonté aidant, notre vieille cité est susceptible de sauver ses vrais attraits : ceux nés d'un passé particulièrement riche, un passé que le présent n'a pas le droit d'ignorer, encore moins de détruire.

Voilà ! Je vous livre le secret : pour cinq francs, le prix d'un chocolat, vous connaîtrez cette joie particulière de voir Bruxelles dans toute sa vérité. Si le spectacle vous déçoit, si vous estimez ne pas en avoir eu pour votre argent, je prends

sur moi de vous rembourser le montant de la visite. Pour tout dire, au rythme où défilent les curieux, je ne risque pas la ruine de sitôt.

A moins que, brusquement, le présent article n'attire à l'Hôtel de Ville tous ceux qui, jusqu'ici, ont ignoré le spectacle de Bruxelles vu du haut de la tour.

Georges WINTERBEEK.

*Voici une vue prise vers le Sud. On peut distinguer au fond, dans la brume, l'église de la Chapelle et le Palais de Justice.*

(Photo G. Winterbeek.)



# A PROPOS DU XVI<sup>me</sup> CENTENAIRE DE L'INTRODUCTION DU MONACHISME EN GAULES

**C**ET été Tours, Poitiers et Ligugé ont vu, comme Marmoutier, s'assembler les foules pour célébrer saint Martin et l'Introduction du Monachisme en Gaules.

Le vendredi 7 juillet eut lieu, à Tours, l'ouverture solennelle d'une exposition consacrée à saint Martin dans l'Art et l'Imagerie, puis, à Marmoutier, une Messe Pontificale célébrée par l'Abbé de Solesmes. On sait que du célèbre monastère il ne reste que quelques murs et les grottes où vécurent les premiers Cénobites de France. Le chant grégorien s'éleva, magnifique et prenant, parmi les ruines et les blés mûrs, en présence de l'Archevêque de Tours, Monseigneur Ferrand.

Le samedi 8 juillet, une réunion à l'Université de Poitiers permit d'entendre plusieurs communications concernant la musique et saint Martin. Le même jour, les monuments de Poitiers, célèbres comme le baptistère St-Jean, Notre-Dame-la-Grande, St-Hilaire, Ste-Radegonde et la Cathédrale, furent étudiés.

Une autre exposition, concernant le « Monachisme dans l'ancien Diocèse de Poitiers », fut ouverte à l'Hôtel de Ville.

*Saint Martin éteint un incendie. - Il donne sa tunique à un pauvre : des anges lui portent des manchettes. - Brise voit le diable inscrire de deux commères « le caquet ».*  
(Tapisserie exposée à Tours et provenant de Monpezat. Début du XVI<sup>e</sup> siècle.)



Reliquaire  
du XIII<sup>e</sup> siècle,  
collection  
particulière.



« Le Miracle de l'Arbre », tapisserie de la fin de l'époque gothique.  
(Musée de la Tapisserie : Angers.)

La journée s'acheva dans la cathédrale où l'on entendit un concert d'une qualité exceptionnelle, consacré en ordre principal aux chants grégoriens et à des maîtres anciens. (1)

Le dimanche 9 fut célébrée une Messe Pontificale en présence des Cardinaux Richaud, archevêque de Bordeaux, et Lefebvre, archevêque de Bourges, escortés des archevêques de Sens, de Tours et de Périgueux, auxquels s'étaient joints de nombreux évêques et des abbés, venus, entre autres de Maredsous ou de St-André-lez-Bruges.

L'après-midi les foules se rendirent à Ligugé, pour y assister à des Vêpres Pontificales, en présence, une fois de plus, de nombreux dignitaires de l'Eglise.

Pendant ces journées saint Martin fut l'objet d'homélies d'une grande élévation de pensée et par la voix de deux cardinaux, l'Eglise de France rendit hommage à l'œuvre des moines, qu'ils soient bénédictins, cisterciens, prémontrés ou disciples de saint François.

(1) La Musique et saint Martin à travers les âges. Des tropes carolingiens à la musique moderne. Programme du Concert spirituel donné dans la Cathédrale Saint-Pierre de Poitiers, le 8 juillet 1961. Avant-propos de Gabriel Le Bras; Ligugé 361-1961, par le Rme Dom Gabriel Le Maître. Préface par Jacques Chailley. Nombreuses illustrations rappelant saint Martin et sa Charité. Œuvres du Xe au XVII<sup>e</sup> siècles : le Sacramentaire de Fulda de Göttingen; Passionnaire de Stuttgart; le Psautier de saint Alban de Hildesheim... La Charité de Saint-Martin-des-Bois dans l'Oise...



Saint Martin recueille le sang de saint Maurice.  
Tapisserie de la fin de l'époque gothique.  
(Musée de la Tapisserie : Angers.)

Nous voulons surtout attirer l'attention ici sur l'exposition organisée et mise sur pied par M. Boris Lossky, Conservateur des Musées de Tours et d'Amboise, qui a réuni dans les locaux dont il dispose, un très bel ensemble de sculptures, de peintures, de manuscrits enluminés, de dessins, d'estampes et de livres, de vitraux, de tissus, d'orfèvreries, de sceaux, monnaies et médailles, rappelant en ordre principal « la Charité d'Amiens », mais aussi les miracles du saint le plus populaire d'Occident. Faut-il souligner que plus de quatre mille églises sont consacrées en France à saint Martin et des douzaines dans les Anciens Pays-Bas ?

La Charité de saint Martin est un thème aimé de nos imagiers, de nos fondeurs, de nos orfèvres, de nos peintres et de nos graveurs.

Répondant à l'appel de nos amis français, nous avons pu, grâce à de généraux concours, faire figurer, à Tours, le groupe sculpté du Musée Communal de Tirlémont, aimablement prêté par le bourgmestre et le conseil échevinal de cette ville; le saint Martin qui orne à Hal les fonts baptismaux de 1446, dû à Guillaume Lefebvre, et une masse de bedeau finement travaillée du Trésor de la même basilique; prêts



dont nous sommes redevables à M. le doyen de Hal et au conseil de fabrique que préside M. Possoz. On vit également à Tours un saint Martin envoyé de Jauche et des gravures de qualité venues du Cabinet des Estampes, grâce à l'obligeance de M. Liebaers, Conservateur en chef de la Bibliothèque Royale, et de Mmes Mauquoy et Depauw. Tout ceci simplement pour souligner que l'exposition dont nous nous occupons s'étendait au-delà des limites de la France, et que la Belgique y fut représentée comme les Pays-Bas du Nord et l'Espagne.

C'est cependant à la France que nous devons en ordre principal cette réunion momentanée d'œuvres exposées avec goût et classées avec soin.

Le catalogue de l'exposition est un instrument de travail par ses descriptions, sa bibliographie et ses illustrations. Parmi ces dernières, citons : une page d'un manuscrit nous montrant saint Martin, patron de la Cathédrale de Mayence, une enluminure de caractère roman et d'allure monumentale; un vitrail du Musée de Cluny, dont les tons et le dessin font penser aux verrières de la Sainte-Chapelle; des tissus brodés, comme ceux qui ornent une Croix de chasuble d'une finesse extraordinaire, du Musée de Lyon et ayant des reflets d'orfèvrerie.

Parmi les tapisseries, il en était venues d'Angers et de Monpezat; parmi les sculptures des groupes empruntés au Musée d'Utrecht et à diverses paroisses de France.

Il y avait à Tours, en outre, quelques bons tableaux et d'admirables gravures.

Le Chanoine Jacques Sadoux, recteur de la Basilique de St-Martin, à Tours, nous dit, dans une note parue dans le Catalogue de l'Exposition :

« Arma Lucis

» Qui voudrait embrasser d'un seul regard la popularité de saint Martin, n'aurait qu'à dresser une carte martinienne pour la seule Europe.

» Il y verrait foisonner aussi bien en Irlande qu'en Lombardie, en Allemagne qu'en Espagne, les villages



« La Charité » par Albert Dürer. Gravure conservée au Cabinet des Estampes à Bruxelles et exposée à Tours.

Saint-Martin, les abbayes Saint-Martin, les cathédrales Saint-Martin et, innombrables, les paroisses Saint-Martin.

» Ici et là, cependant, en ce scintillement prodigieux fulguraient quelques centres majeurs... Szombathély et le Martinsberg, en Hongrie; Milan, Pavie ou Rome, en Italie; Worms, Trèves, en Allemagne; Amiens, Poitiers et Ligugé, en France; Tours aussi avec Marmoutier et Candes au confluent de trois Provinces.

» Le pèlerin avisé qui tenterait ce périple retrouverait par là-même le tracé du destin de Martin. »

Ajoutons à ce commentaire savant que la Belgique est aussi martinienne, tant en Flandre qu'en Hainaut, en Brabant et dans l'ancien Pays de Liège.

Rien que pour la province de ce nom, nous pouvons citer, parmi les églises dédiées au saint Evêque de Tours, Abée, Acosse, Ans, Antheit, Avennes, Avins, Comblain-au-Pont, Darion, Elixhem, Fexhe-le-Haut-Clocher, Fize-le-Marsal, Fouron-St-Martin, Fumal, Hermalle-sous-Huy, Nandrin, Pousset, Warzée.

Saint Martin est honoré dans le Limbourg, comme dans les Ardennes et les Pays de Namur.

La Cathédrale d'Ypres et l'église principale de Courtrai lui sont dédiées, comme celle d'Alost.

Le regretté E. Van Heurck cite les drapelets de pèlerinage d'Asper et de Peuty où se retrouve la Charité d'Amiens (1).

Si nous poussons notre inventaire par régions,

(1) E. Van Heurck. Les Drapelets de Pèlerinage en Belgique 20 et 375. Voir également pages 19, 67, 76, 88, 521.

On admira beaucoup à Tours, ce saint Martin, élégant comme un capitaine de chevaux-légers. XVIII<sup>e</sup> siècle.

nous préciserons qu'à Liège par exemple, saint Martin a sa Basilique; on y admirait jadis une broderie fameuse, aujourd'hui aux Musées Royaux.

Des vitraux et diverses sculptures y rappellent des traits de la vie de l'évêque et, entre autres, sa « Charité » illustre, son baptême et sa Messe Miraculeuse (1).

D'après une étude de M. R. Forgeur, l'église Saint-Martin possède, en outre, une grande statue en bois du XVIII<sup>e</sup> siècle, de son patron, une « Charité » de 1717, peinte par Engelbert Fisen, et divers vitraux du XVI<sup>e</sup> siècle, entrant dans le cadre de notre travail. (2)

Le pays de Namur, où il y a un village Saint-Martin, et le

Luxembourg honorent également le disciple de saint Hilaire, notamment à Robelmont et à Saint-Mard-lez-Virton en Gaume, puis à Oppagne, à Lignières et à Tohogne. Arlon lui voua très tôt un sanctuaire dont les vestiges ont été étudiés par M. Breuer.

Nous reproduisons ici la « Charité » de Tohogne, œuvre de caractère populaire, comme d'ailleurs les images citées. (3)

D'autres « Charités » sont conservées à Onhay et à Dave. (4)

Florefte fut un centre martinien, aux temps romans, suivant en cela l'exemple plus ancien de Stavelot.

(1) Comte J. de Borchgrave d'Altena : Sculptures conservées aux Pays mosans, Verviers. Lens, 1926, fig. 103.  
 (2) R. Forgeur : La Basilique Saint-Martin à Liège. « Le Vieux-Liège », 1956. Pages 8, 11, 12, 14, 15 et 19. Renseignement aimablement communiqué par M. Joseph Philippe.  
 (3) Catalogue de l'Exposition Saint Hubert - Art et folklore religieux du Luxembourg. 14 mai-31 août 1958. Saint-Hubert. (Imprimerie Albert Gofflot.)  
 (4) M. Devigne : La Sculpture mosane. Paris-Bruxelles, van Oest, 1932, pl. LVIII; no 293 (Dave); 294 Onhay.



Détail de « La Charité » de Thielt-Saint-Martin. Art brabançon, début du XVI<sup>e</sup> siècle. Extrait de « Notes pour servir à l'Inventaire des Œuvres d'Art du Brabant ». Arrondissement de Louvain.

Russon et dans celle de Kerkom; à Beek, sur la chaire de vérité baroque de Houthalen et dans d'autres sanctuaires.

A Saint-Trond (1) il s'agit d'un groupe ayant bonne allure et de vers 1510, à Kerkom, d'une œuvre de 1520 environ, intéressante pour l'étude du costume au temps de la jeunesse de Charles-Quint; à Russon (2), d'un cavalier dressé sur ses étriers et portant panache, les détails du vêtement, la coupe de la tunique à guimpe, les manches bouffantes indiquent : vers 1540.

L'église de Beek, sous le vocable de saint Martin, comme Russon d'ailleurs, possède une « Charité » malheureusement repeinte lourdement.

(1) M. Devigne : « La Sculpture mosane », op. cit. pl. LVIII, no 290.  
 (2) Comte J. de Borchgrave d'Altena. Liège 1930. La Sculpture à l'Exposition d'Art religieux, pl. LXXV, où se trouve également reproduit un buste reliquaire de saint Martin Evêque, conservé dans l'église de Heers.

## LE LIMBOURG

Le Limbourg honora saint Martin et sa « Charité ».

Il est bon de remarquer cependant que de l'ancien Diocèse de Liège, dont le pays de Looz faisait partie, on honora, outre l'Evêque de Tours, un saint Martin, Evêque de Tongres.

Quand il s'agit de la « Charité » il ne peut être question que du premier.

Quand nous avons affaire à un personnage mitré, sans insignes particuliers, l'identification prête à discussion.

La « Charité » de saint Martin est évoquée à Saint-Trond, dans le porche de l'église consacrée au disciple de saint Hilaire, dans la nef de l'église de





Ecoinçon de Hal, début du XV<sup>e</sup> siècle.  
(Photo A.L.)

Saint Martin, là-bas nouveau mousquetaire, monte un cheval nerveux, comme ceux des hussards Hongrois (1). Mentionnons également le saint Martin « aux grosses bottes », de Berg, une œuvre nettement folklorique, comme « la Charité » déformée de Dilsen.

## LES FLANDRES

Saint Martin eut sa cathédrale à Ypres. Des églises importantes lui sont dédiées à Alost et à Courtrai. On le célébra par un Ommegang à Aspre.

Il eut des sanctuaires à Denderbelle et à Beveren.

On le représenta sur des sceaux de l'époque romane à Courtrai, où sa « Charité » figura sur les actes dès le XIII<sup>e</sup> siècle.

Citons également Berlaere et Beveren-Waes dans le domaine de la Sigilographie (2).

Les sceaux de Courtrai nous montrent tout d'abord un saint évêque en buste bénissant de la main droite et tenant une crosse dans la main gauche, ceci pour la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

En 1237 apparaît là-bas l'évêque de Tours, debout. En 1286, « La Charité » y est figurée par un artiste très adroit, ayant le sens du mouvement et du modelé, comme l'avaient au même moment les auteurs de la Chasse de sainte Gertrude à Nivelles : Colar de Douai et Jacquemon le Brabançon.

Tandis que son destrier continue d'avancer, le généreux cavalier tranche d'un coup d'épée son manteau militaire en faveur du pauvre qui le suit. Son geste est bien dessiné; son corps apparaît sous une draperie souple.

Bruges conserve l'admirable tableau de Memling représentant Martin van Nieuwenhove, dans les collections de l'Hôpital St-Jean; on y voit la représentation d'un vitrail représentant la Charité selon la formule traditionnelle; Martin jeune montant un cheval, ployant l'antérieur droit, le mendiant est béquillard.

Le Musée Gruuthuse abrite un relief de vers 1500 représentant « La Charité ».

(1) Devigne, op. cit. no 291.  
Laus Sanctorum. Tongres, 1958, no 82 et pl. Introduction de la comtesse A. d'Ansembourg, de M. Bussels et de moi-même.  
(2) Vicomte de Ghellinck Vaernewyck : Sceaux et Armoiries des Villes, Communes, Echevinages, Châtellenies, Métiers et Seigneuries de la Flandre Ancienne et Moderne », Desclée de Brouwer, Paris 1935.

Ecoinçon de Hal. Art brabançon, début du XV<sup>e</sup> siècle.  
(Photo A.L.)

(Voir l'étude de Mlle A. Louis dans la collection *Ars Belgica*.)



## ART DES ANCIENS PAYS-BAS.

I. « La Charité », vers 1500. Musée d'Utrecht. A figuré à Tours.

II. « La Charité » de Tohogne. XVI<sup>e</sup> siècle.

III. « La Charité », Jauche (Brabant). A figuré à Tours.

← Broderie avec scènes de la vie de saint Martin, 1<sup>re</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. (Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.)

En haut : Un ange musicien. « La Charité » d'Amiens. Le baptême. L'ordination.

Au centre : La résurrection des morts. Martin est élevé au rang d'Evêque. Sa messe miraculeuse. A noter la forme des ornements sacerdotaux : mitres, chasubles, dalmatiques...

En bas : Vision de saint Martin. Entretien avec une sainte. Le miracle de l'arbre abattu. Guérison d'une malade. Remarquer les costumes des divers personnages, la draperie et les coiffures.





« La Charité » par Jehan Mone. 1533.  
Eglise Saint-Martin à Hal, autrefois en Hainaut.

Leerne-St-Martin, Lierde-St-Martin, Laethem-St-Martin, sont d'autres témoignages de la popularité de l'Evêque de Tours en Flandre.

On notera que l'église St-Martin à Alost, possède un grand autel moderne dédié à son patron; la « Charité » qui y figure est inspirée d'un groupe ancien, baroque, abrité au Musée Communal.

Pour Gand, il convient de faire mention de l'église d'Akkerkem où se trouve un buste reliquaire de l'Evêque de Tours, dont la Charité est évoquée sur la chaire de Vérité du XIX<sup>e</sup> siècle.

On voit à la Byloke un petit groupe rentrant dans le cadre de nos recherches.

## LE HAINAUT

L'Abbaye de Saint-Martin à Tournai contribua largement à la gloire de l'évêque de Tours, par son rôle culturel et son prestige.

Il y a à Villers-Potterie un Retable brabançon de vers 1500, qui rappelle la vocation, le sacre et les funérailles du père des moines d'Occident dont « La Charité » est évoquée par des groupes élégants à



Saint Martin, vers 1520. Hainaut.

Montignies-lez-Lens et à Landelies, œuvres admirées parmi les trésors de la province lors des belles expositions à Tournai et à Mons. (1)

Saint Martin est honoré particulièrement à Ath, où une église lui est dédiée, comme à Mignault et à Landelies, déjà cité.

- (1) *Les Arts Religieux*, Tournai 1949.  
*Les Trésors d'Art du Hainaut*, Mons 1953.  
Scaldis, Tournai 1956.  
*Art religieux*, Tournai 1958.

On sait que plusieurs sculptures peu connues furent révélées au public lors de ces manifestations artistiques, par les soins du Chanoine J. Cassart.

## LE BRABANT

L'église de Hal, où est honorée une Vierge fameuse, objet de la dévotion des rois, des princes et des foules, est placée en réalité sous le vocable de saint Martin, qui est rappelé plusieurs fois et tout d'abord par diverses scènes de sa vie, dans une série d'écoinçons ornant la chapelle absidiale, dans l'axe du chœur.

« La Charité » figure sur les fonts baptismaux, signé en 1446, par Guillaume Lefèbvre le Tournaisien. Elle orne un bâton de cérémonie précieux datant de la fin des temps gothiques, le tabernacle des Sept Sacrements du lorrain Jean Mone et une plaque votive.

Saint Martin a donné son nom à des églises à Biez, Blaimont, Jauche, Thorembois-les-Béguines, Tourinnes-la-Grosse, Dion-le-Val, Houtain, Visse-naecken (1), Limal, Roux-Miroir, Nil, Walhain, Perwez, et Marilles, aux communes de Lennick et de Bodeghem.

Dans le domaine des œuvres d'art, l'Evêque de Tours est rappelé par des images folkloriques à Biez, à Dion, à Sart-Walhain, à Thorembois-St-Trond, à Tourinnes-la-Grosse.

A Limal, à Jauche et à Marilles, comme à Lennick et à Pepingen, nous avons affaire à des « Charités » d'un réel mérite plastique, mais il conviendra de mentionner en particulier le groupe de Tirlemont, fort admiré à Tours cet été.

Une « Charité » de Tielt-St-Martin n'est pas sans mérites; notre enquête nous mènera en outre à Oisquercq et à Thorembois-St-Trond, à Tourinnes-la-Grosse, mais surtout à Saventhem, où triomphe le tableau célèbre d'Antoine van Dyck.

Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire nous permettent d'étudier la broderie de Saint-Martin à Liège et des images populaires; le Cabinet des Estampes de nombreuses gravures, les Musées Royaux des Beaux-Arts, une œuvre forte de Jacques Jordaens représentant saint Martin guérissant un possédé.

Le Cabinet des Médailles et la section des manuscrits de la Bibliothèque Royale possèdent des œuvres rentrant dans le cadre de nos recherches.

Mentionnons en outre pour le Brabant des reliquaires baroques ornés d'une « Charité » comme il en est à Saventhem et à Leenick-St-Martin et les beaux vitraux modernes de Sart-Walhain, dus à Michel Martens, de Damme.

Il conviendra également de tenir note des œuvres conservées dans les collections particulières. Citons à ce propos une Charité de la collection Pincket et une autre de la collection De Munter, aujourd'hui au Musée Communal de Louvain.

Le Brabant créa en outre des « Charités » dans ses ateliers de lissiers; Göbel nous a fait connaître



Montignies-lez-Lens : Saint Martin partage son manteau avec un infirme à la béquille. XV<sup>e</sup> siècle.

une belle pièce du XVI<sup>e</sup> siècle autrefois dans la collection Martin Le Roy, montrant une composition moins commune où le pauvre secouru est placé devant son bienfaiteur; celui-ci est escorté de plusieurs valets et compagnons. (2)

La vie de saint Martin nous a été contée par son disciple Sulpice Severe; elle a été enrichie par d'autres auteurs et popularisée par la Légende dorée.

Nous conseillons aux lecteurs qui tiennent à puiser à bonne source, l'ouvrage de Paul Monceau intitulé « Saint Martin », sous-titre : de Sulpice Severe, mis en français avec une introduction. (3)

- (1) L'église de Vissenacken-St-Martin possédait une statue de l'évêque de Tours et une « Charité » peinte; je n'ai pas retrouvé ce tableau qui ornait le maître autel et dont j'ai pris jadis une photographie.  
(2) Heinrich Göbel : *Wandteppiche, Die Niederlande*, Tome II, 1923, pl. 369; t. I, p. 411.  
(3) Paris, Payot 1927. On y trouve, entre autres, un chapitre consacré à saint Martin dans l'Art.





« La Charité ». Plaque foyer. 1554.



« La Charité ». M. de Vos invenit. Joan Baptista Vrints excud. Antonius Wierix fecit, 1585. (Cabinet des Estampes, Bruxelles.)

peut-être du fait que les sujets ne sont pas séparés les uns des autres avec une netteté suffisante. De là, une certaine confusion dans la composition vue de loin, mais l'analyse des détails donne des résultats remarquables dans le domaine esthétique. On soulignera alors les attitudes gracieuses des acteurs, qui ont souvent des poses sinueuses comme l'exige le maniérisme qui régnera longtemps au XIV<sup>e</sup> siècle.

Les personnages font penser à ceux qu'on trouve dans la miniature et dans les ivoires. L'origine des types employés est française, mais l'interprétation nous a fait penser plus d'une fois à des ateliers d'entre Rhin-et-Meuse.

Les œuvres colonnaises serviront de comparaison, mais il est utile d'indiquer que dès le XIII<sup>e</sup> siècle finissant on trouvait sur la châsse de sainte Gertrude à Nivelles des personnages groupés et traités d'une manière raffinée.

Dans l'ordre chronologique nous avons maintenant des écoinçons de St-Martin à Hal, sculptures décoratives du plus haut intérêt pour l'étude de la sculpture en Brabant vers 1400-1420.

Ces reliefs ont été décrits minutieusement par Mlle A. Louis; on y voit comment saint Martin rencontre des brigands et le diable lors de son voyage en Italie.

Nous passons aux fonts de Hal.

Les fonts de Hal, signés par Guillaume Lefèbvre en 1446 évoquent la « Charité » d'Amiens par un groupe qui a été très admiré à Tours cet été. C'est un petit chef-d'œuvre dans le domaine du modèle et de la fonte.

Martin y est juvénile à souhait; on croirait un page de la cour de Bourgogne.



Gravure du XVII<sup>e</sup> siècle. Cornélius II Visscher et Pierre Soutman. (Cabinet des Estampes, Bruxelles.)

L'étude d'une œuvre semblable puis du saint Georges et du saint Hubert qui l'accompagnent permet de revoir la question des attributions de plusieurs dinanderies du XV<sup>e</sup> siècle.

Pourquoi ne pas penser à Guillaume Lefèbvre plutôt qu'à un vague Jacques de Gérines quand il s'agit de statuettes comme celles d'Amsterdam, dont la paternité est encore incertaine ?

Simple point d'interrogation... Ne faut-il pas en poser pour faire progresser nos connaissances des arts anciens où trop souvent les auteurs se contentent de recopier ce qui a déjà été dit, sans citer leurs sources d'ailleurs et sans tenter d'améliorer leur savoir ?

Outre les écoinçons et la « Charité » dont nous venons de dire un mot, l'église St-Martin de Hal montre, sur l'autel des sept sacrements, un groupe fameux et précieux par sa date : 1533, et par le fait que nous connaissons son auteur Jean Mone, le Lorrain qui, formé en Espagne, nous fit connaître le charme de l'art italienisant. Nous y reviendrons. Car entre les fonts baptismaux de Hal et cette œuvre, nos sculpteurs nous ont donné une série de groupes gothiques, dont le plus important appartient à la ville de Tirlemont.

Ce groupe occupait une place d'honneur dans la salle principale de l'exposition de Tours. Il y montrait les qualités des imagiers brabançons quand il s'agit de sculpter le bois et d'évoquer le geste admirable de Martin, qui ici a les traits marqués par des sentiments de compassion pour le malheureux béquillard qu'il aide. Là encore, nombre de détails sont à relever : dans le harnois du cavalier et le harnais du cheval. Le mendiant béquillard est l'image de beaucoup de souffrances; il a la jambe gauche mutilée et bandée prise dans une gouttière. Il a revêtu une tunique aux manches courtes et est muni d'une panetière et d'un couteau à la ceinture; un bonnet serre ses cheveux bouclés.

Il est curieux de noter, comme l'ont fait plusieurs iconographes, que le type du mendiant est souvent pareil dans des séries d'œuvres de la fin des temps gothiques et de la Renaissance, avec évidemment de nombreuses variantes dans la pose et le vêtement.

On notera également qu'il y a une formule dans la représentation du cavalier, dont le cheval piaffe

tandis que son maître se retourne de trois quarts pour trancher son manteau.

Dans des reliefs l'apparition du Sauveur accompagne ce geste charitable.

Pour notre pays, la « Charité » de Jean Mone est la plus précieuse de la Renaissance. Elle est gracieuse à souhait et importante par le texte qu'elle porte :

« Jehan Mone  
maistre artistle  
de l'empereur  
et faicf cese  
dit retable  
Lan de grace 1533  
posée fus officiant  
de Bailleen  
Ceste ville de Hauk  
Messir Balthazar  
de Toberg. »

Le cheval est plus léger que de coutume.

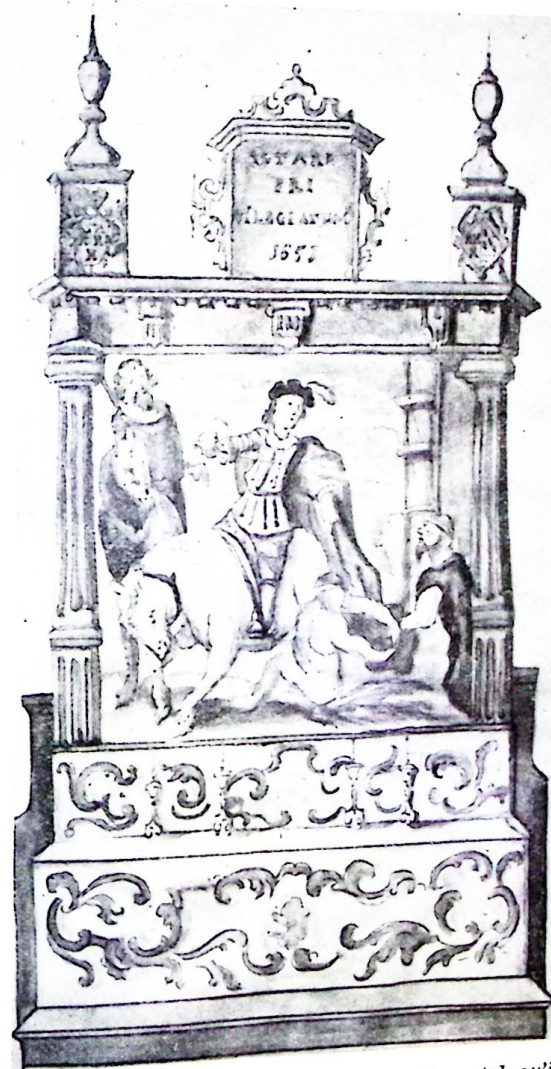
Martin porte une coiffure plate et une élégante tunique à manches bouffantes, le mendiant est moins rustique, son torse est musclé, l'entourage est composé de rinceaux gracieux, de colonnes cannelées délicates, de figures à l'antique d'un modèle de médaille.

L'Art Italien n'a pas fait mieux au Quattro-Cento, Jean Mone en a goûté la grâce en Espagne, il fut un des premiers à nous en montrer l'élégance et la finesse. Nous accompagnons ce relief d'une plaque de foyer de 1554 et d'une gravure de 1585, d'un mouvement plus baroque, mais où plusieurs traits se retrouvent. Dans le domaine de la peinture, il est bon de connaître pour le XVI<sup>e</sup> siècle le triptique de Léau, commandé par Martin de Wilre où nous retrouvons la « Charité », le songe de saint Martin, son baptême, son sacre et sa Messe miraculeuse, l'œuvre est de 1555 environ et fait penser à Martin van Hemskercke.

Pour le XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons la « Charité de Zaventem » qui fut copiée plusieurs fois et inspira les graveurs; il est à Windsor une variante plus étoffée, elle fut longtemps donnée à Rubens et Chambers s'en inspira en nous disant qu'elle était du prince des peintres.

Soutman reprit à Antoine van Dyck plusieurs éléments de sa composition, sans mentionner la source de son emprunt, le démarquage est trop évident pour ne pas sauter aux yeux.

Nous accompagnons notre article de clichés figurant des œuvres montrées à Tours, grâce au zèle,



Relevé sommaire de l'autel de Zaventem, tel qu'il était en 1651. Il a fait l'objet d'une étude du comte d'Arschot Schoonhoven.





« La Charité » de Zaventem, par Antoine Van Dyck.  
Vers 1620.

Des copies de cette œuvre célèbre se retrouvent entr'autres à Quenast et à Thorembais-les-Béguines, en Brabant.

au savoir et à la diplomatie de M. Lossky, que nous remercions du prêt d'une documentation précieuse, où nous trouvons d'autres évocations de « la geste » de saint Martin que nous contèrent les artistes de l'Europe chrétienne, et qui enchantèrent nos ancêtres.

Nous évoquons ainsi une belle chasuble avec des médaillons brillants comme des émaux translucides où se suivent des illustrations de la vie de notre héros.

Nous verrons également des tapisseries où saint Martin ligoté voit un arbre malmener ses persécuteurs. Nous l'admirerons recueillant le sang de saint Maurice dans le Val d'Agaune. Nous le recon-

En haut : Gravure du XIX<sup>e</sup> siècle, d'après le tableau de Zaventem.

(Cabinet des Estampes de Bruxelles.)

En bas : « La Charité » par Chambers, d'après un tableau conservé à Windsor et longtemps attribué à Rubens.

(Cabinet des Estampes de Bruxelles.)

naîtrons éteignant un incendie, pendant sa Messe Miraculeuse et officiant tandis que le diable inscrit sur un parchemin, de deux dévotes « le caquet ».

Nous souhaitons, pour terminer, que sous l'égide de la province du Brabant, nous puissions un jour organiser, à l'exemple de ce qui fut réalisé si heureusement en France, ces derniers mois, une exposition consacrée au plus populaire des saints du moyen âge, celui dont « la Charité » magnifique étonna le monde.

Comte J. de Borchgrave d'Altena.



sur l'épaule droite est un souvenir antique. — Travail de Guillaume Lefèvre de Tournai, 1446, Hal.

(Extrait de « A Propos des Dinanderies conservées en Brabant ».)  
Le Folklore Brabançon, juin 1957.

Cotisation  
pour 1962 :  
80 F

Détail des fonts baptismaux de Hal. Saint Martin, jeune homme ayant à peine 15 ans et engagé dans la cavalerie romaine, partage son manteau pour le donner à un pauvre à l'entrée d'Amiens (d'après Sulpice Sévère). Ici le jeune homme est vêtu comme on l'était au XV<sup>e</sup> siècle : seul le manteau agrafé

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent songer au renouvellement de leur cotisation et de verser la somme de 80 F, ou de 130 F pour les deux éditions, au C.C.P. N° 3857.76 avant le 15 décembre prochain.

Nous attirons l'attention des lecteurs, désireux de souscrire un abonnement à notre revue, que celui-ci prend toujours cours au 1<sup>er</sup> janvier.

Les numéros du dernier trimestre peuvent être obtenus à raison de 10 F le numéro.

## NOS SOIRÉES DU TOURISME

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30

14 DECEMBRE

« Une heure avec Martin Bollé » par M. André DAUVIN. Attaché à la Radio-diffusion-Télévision Belge.

11 JANVIER

« Griekenland onder de zon », par M. Emile TOEBOSCH, ancien président de la section touristique de l'Association de la Presse belge et chef du service Public Relation de l'Innovation (film et diapositives en couleur).

## NOS MIDIS DU TOURISME

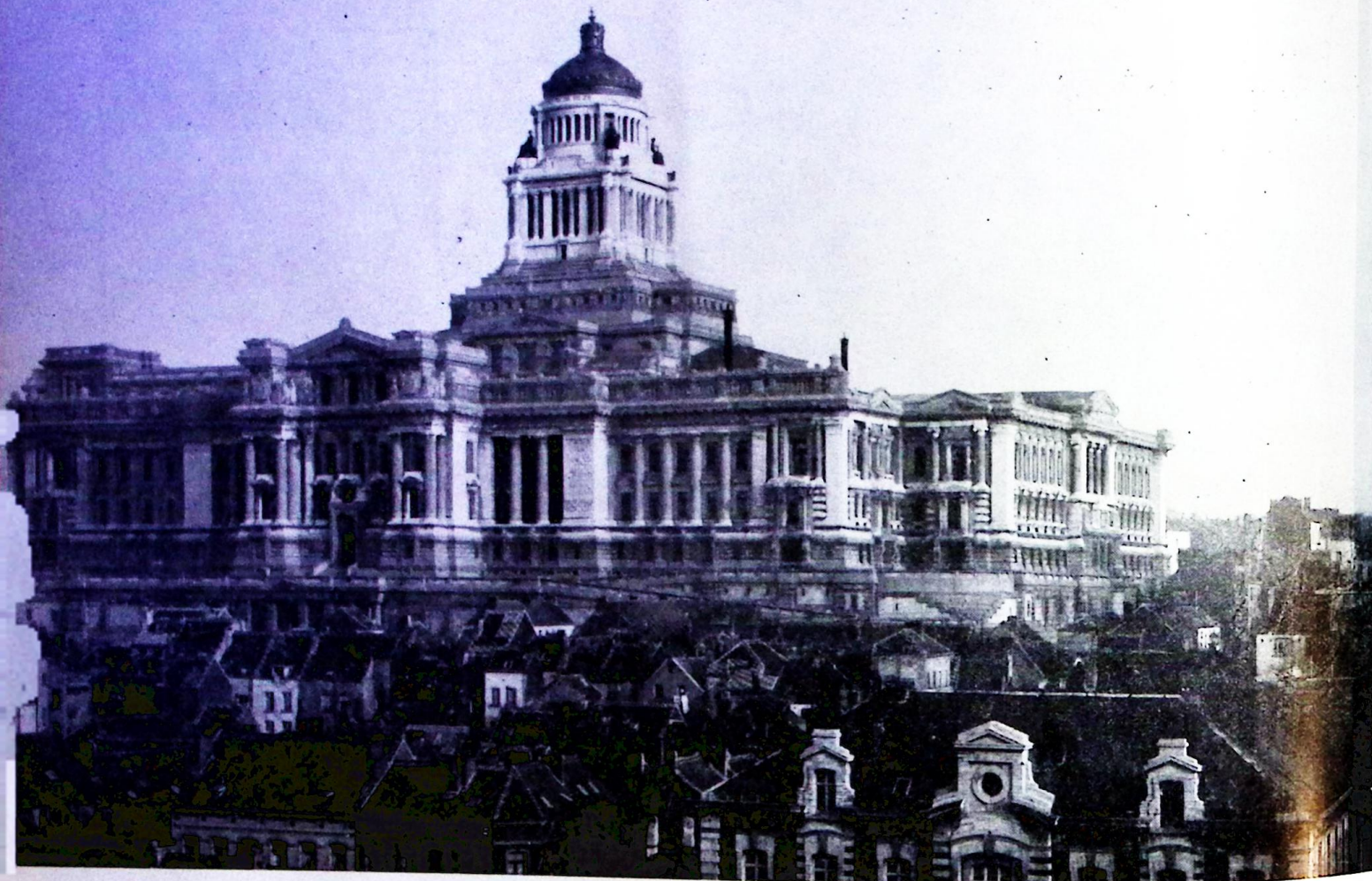
BUFFET : 12 h 15 — CONFERENCE : 12 h 40

18 DECEMBRE

« Béguinages, trésors de Belgique » (film en couleurs) par Mme Yvonne du JACQUIER. Archiviste - Conservateur du musée Charlier.

22 JANVIER

« Le Brabant gallo-romain », par Marcel BERGE, professeur à l'Athénée de Schaerbeek (diapositives).



Personne ne serait surpris d'apprendre qu'il a surgi, dans un passé lointain, à la suite d'un cataclysme préhistorique ou d'une éruption volcanique...

(Photo Archives Service de Recherches.)

# PALAIS DE JUSTICE

OU

## L'injustice d'une destinée...

**L**E phénomène est étrange : les Bruxellois eux-mêmes paraissent hésiter encore. Ils ne sont vraiment pas fixés. Ils s'interrogent toujours : doivent-ils admirer le Palais de Justice ? Ou bien ce monument colossal restera-t-il, pour eux, un perpétuel sujet d'étonnement ? Les avis sont d'autant plus partagés que les « connaisseurs » font, en général, grise mine à cet édifice énorme.

Un point sur lequel on est d'accord et qui n'a rien à voir avec l'esthétique, c'est que le Palais en impose, surtout par sa masse et par ses dimensions. A cet égard, il n'existe pas un seul édifice dans le monde, qu'on puisse lui comparer. Aussi, les « Guides touristiques » commencent-ils, comme pour les pyramides d'Égypte, par donner des renseignements sur le temps qu'on a mis à le construire, la superficie qu'il couvre et l'argent qu'il a coûté. Ils ne vont, d'ordinaire, pas beaucoup plus loin...

La construction du « Sanctuaire de la Justice » dévorera plusieurs « carrières »...

(Photo Archives Service de Recherches.)

Ne croirait-on même pas qu'il est le résultat d'un phénomène géologique ? Personne, au fait, ne serait surpris d'apprendre qu'il a surgi, dans un passé lointain, à la suite d'un cataclysme préhistorique ou d'une éruption volcanique. Il fait quasi corps, en effet, avec la colline dont il forme le sommet. Il s'intègre, en quelque sorte, au paysage, comme le Vésuve, à Naples, ou le Pain de Sucre, à Rio de Janeiro.

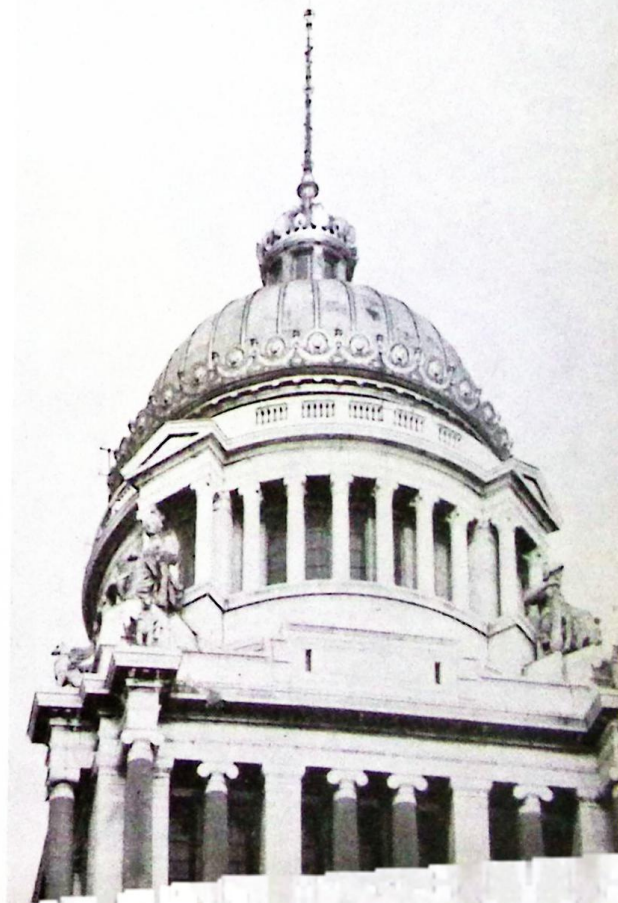
Depuis les trois quarts de siècle qu'il est là, on s'est habitué à lui. On le regarde, mais on le regarde sans le voir. Ah ! si par l'effet de quelque secousse sismique, il advenait qu'il soit « soufflé » comme un château de cartes, cela ferait certainement un vide. Alors, on y penserait ! Il en va pour les monuments comme pour les objets usuels, on s'en inquiète lorsqu'ils ont disparu. A l'état de ruines — et, on l'a dit, quelles belles ruines il ferait ! — on se précipiterait certainement pour le contempler. On se bousculerait, les soirs d'été, au clair de lune... A part cela, est-il beau, est-il laid ? On préfère, au fond, ne pas s'interroger à ce sujet. Il y a là un problème que l'on qualifie volontiers de délicat. Et délicats ou non, les problèmes, quels qu'ils soient, n'ont jamais très bonne presse. On s'y casse la tête...

Ce n'est pas tout ! La chance exerce son pouvoir ici comme parmi les êtres humains. Elle favorise les uns et se détourne des autres. Le « Mammouth » n'est pas né, au fond, sous une très bonne étoile. Aucune conjoncture heureuse ne l'a, en tout cas, jamais favorisé. Il s'en serait fallu d'un rien, cependant, pour que son prestige éclate aux yeux de tous, et pour qu'il triomphe de l'indifférence, sinon de l'hostilité de ses concitoyens. A vrai dire, ce fifrelin de « veine » lui a manqué jusqu'ici.

Pour commencer — Poelaert — le nom de son architecte n'était pas fait, comme ceux de Bra-

L'ancienne coupole que d'aucuns comparaient à un couvercle de marmite, a quelque peu changé d'aspect...

(Photo Archives Service de Recherches.)



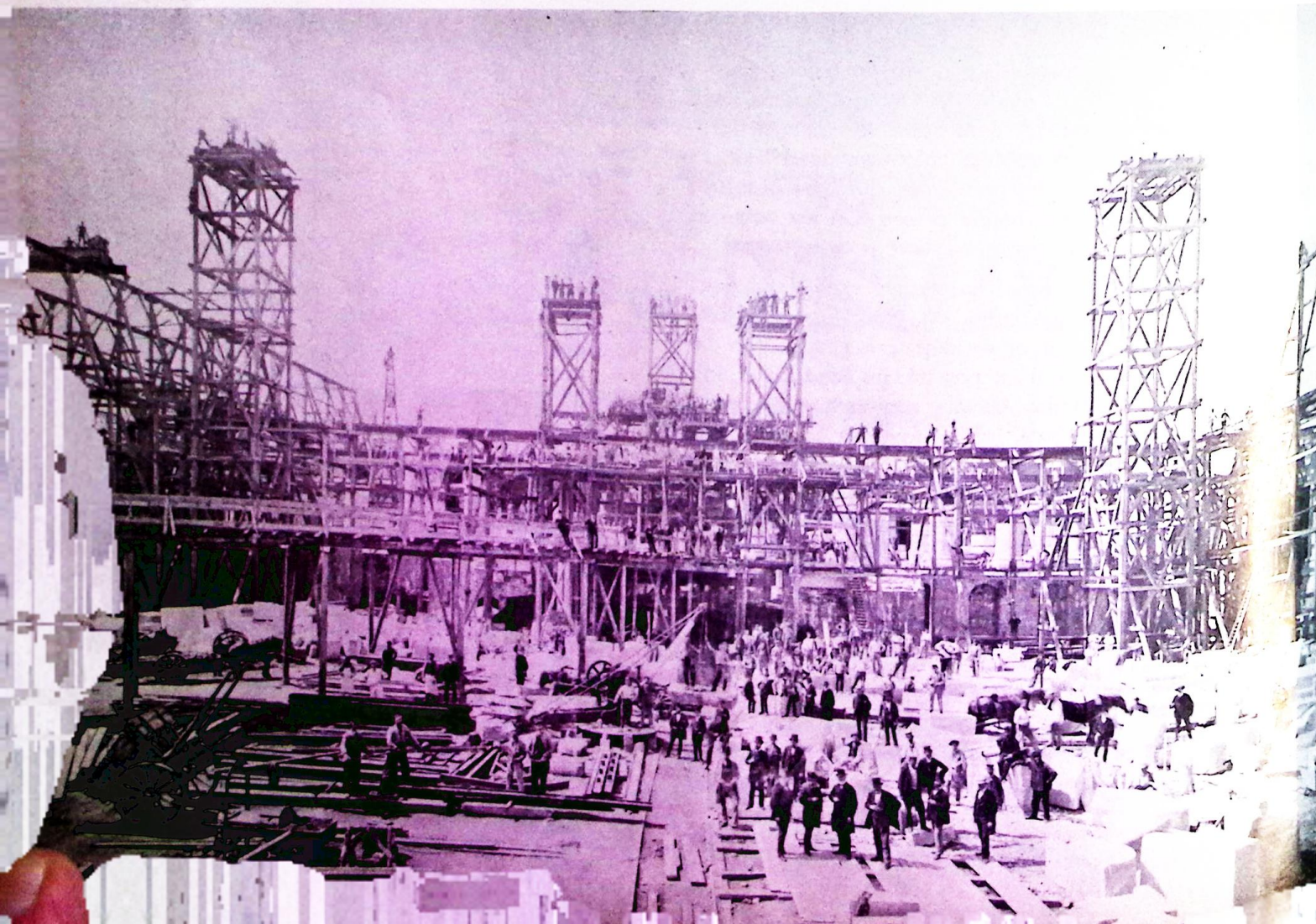
mante, de Michel-Ange ou de Viollet le Duc, pour défier les siècles et s'imposer par sa sonorité ou par sa beauté, aux générations futures. Ce patronyme sent son terroir et il n'a rien, en lui-même, de très exaltant. Ensuite, celui qui l'a porté n'a pas eu le loisir de mener son entreprise jusqu'au bout. Il est mort, avant que son œuvre soit achevée. D'autres architectes ont conçu la coupole et apporté des modifications aux plans originaires. En manière telle qu'il règne de la confusion de ce côté. Et ceci n'a pas été de nature à simplifier les choses.

Avant même de sortir de terre, « Le Palais » avait bousculé beaucoup de monde. Pour faire place à ce géant, on dut exproprier bien des gens, démolir leurs maisons, supprimer un quartier et cela suscita, on le comprend, des rancunes dans le cœur de ces humbles, qui font et défont, en définitive, la réputation des grands de la terre.

*Lorsqu'il émergera de ses échafaudages, le « Mammouth » frappera davantage les esprits par sa disproportion, par ses défauts que par ses beautés architecturales.* (Photo Archives Service de Recherches.)

Au surplus, la construction elle-même entraîna des dépenses qui grevèrent lourdement le budget. Aussi fut-elle entourée de protestations, de récriminations dans le menu peuple, comme au sein d'une bourgeoisie qui savait compter. D'un accord quasi unanime, on estima qu'ériger un sanctuaire de cette taille pour abriter la justice, alors que saint Louis l'exerçait sous un chêne, dépassait la mesure et que pareil luxe frisait la prodigalité.

On le devine, pareils travaux n'allèrent pas non plus sans causer des accidents. On en fit, dans les environs, des gorges chaudes, et l'on prit l'habitude de considérer le monstre d'un œil méfiant. Lorsqu'il émergea de ses échafaudages, lui qui avait dévoré plusieurs « carrières » et englouti pour le moins une forêt, il frappa davantage les esprits par sa disproportion, par ses défauts que par ses beautés architecturales.



De plus, au cours des vingt années que l'on mit à l'édifier, la curiosité, l'intérêt s'émoüssèrent. La lassitude apparut bien avant l'inauguration et contre ce genre de lassitude, on n'a pas encore inventé de remède. Et cette inauguration elle-même? Parlons-en! Elle fit courir les foules! C'est entendu! Mais ce qui les attira, c'est le faste de la cérémonie, le cortège royal, les voitures de la Cour, les personnalités — parlementaires, membres de la magistrature et du Barreau — beaucoup plus que la construction elle-même. D'ailleurs, la journée du 15 octobre 1883 fut un fiasco. Il vaut mieux en convenir tout de suite. Ce n'est pas la pluie, comme on pourrait le croire, qu'il faut incriminer. C'est le désordre qui régna en maître parmi l'assistance. La garde et les huissiers furent débordés. On se bouscula, on s'écrasa à qui mieux mieux. Des avocats battirent en retraite, la toque bosselée, l'âme meurtrie. Des magistrats, les orteils en sang, s'entendirent interpellé, avec rudesse, par des « messagers » énervés. Des discours — l'amplification n'étant pas encore inventée — le public n'entendit rien. Aussi, lorsque celui-ci se retira, force fut de constater que, pour se distraire, les amateurs de « souvenirs » s'étaient servis, les uns, en lacérant les tentures, les autres en prélevant des échantillons sur les boiseries. D'aucuns avaient ainsi calmé leurs nerfs. D'autres encore, les plus acharnés, s'étaient laissé aller à un instinct destructeur, aussi ancien que l'humanité elle-même.

Comble de disgrâce, on s'aperçut, le jour même, que les architectes chargés de l'aménagement final, avaient oublié le Barreau. Personne n'avait songé à lui. On n'avait prévu des locaux ni pour le Conseil de l'Ordre, ni pour le Vestiaire. De plus, le Bâtonnier, M<sup>e</sup> Vervoort, avait été très malmené. Dès lors, doit-on s'étonner si les échos de ce tumulte couvrirent tout ce qui aurait pu rappeler que c'était une fête et non un deuil qu'on avait célébré. La presse se déchâna, avec d'autant plus de violence, que les avocats prirent la tête des insurgés.

*Le jour de l'inauguration, on s'aperçut que les architectes chargés de l'aménagement final avaient oublié les locaux du Conseil de l'Ordre et le vestiaire des « chers maîtres ». Voici, aujourd'hui, en haut, un coin du bureau de M. le Bâtonnier et, en bas, le vestiaire des avocats en pleine activité.* (Photos : de Sutter.)





*Après l'incendie du Palais, la tour s'est trouvée sans coupole...*

(Photo : Archives Service Recherches.)

D'où ne fut-il que sarcasmes pour celui que les journalistes qualifiaient de « Léviathan ». On se moqua de son lanterneau babylonien. On vit en sa coupole un couvercle de marmite. On alla même jusqu'à comparer le faite de

l'édifice « à un casque à mèche flanqué, aux quatre coins, de quatre nourrices et de leurs chats ronronnants ».

Et cette couronne ? Quelle colère elle déchaîna ! L'administration l'imposait. D'où l'antipathie qui l'accueillit aussitôt. Et ce gland saugrenu ? A quel mystérieux symbolisme répondait-il ? En réalité, les « bureaux » voulaient une croix. Le Ministre se prononça pour la pomme de pin. Il n'en fallut pas plus pour que la politique s'en mêle. Tout cela fit un beau tapage.

Tout bien compté, en Belgique, le « Mammouth » ne séduisit qu'Edmond Picard. C'était un original qui adorait, comme Alcibiade, de se distinguer du commun des mortels. Pourquoi l'aurait-on écouté ? En France, l'architecte de l'Opéra, Charles Garnier, proclama que c'était le seul monument public valable que l'on eût construit, depuis le début du siècle. Mais il était lui-même très discuté et son opinion compta peu. En 1897, Jean Lorrain entonna une ode en l'honneur du Palais de Justice. Dix ans avaient passé. Le dithyrambe arrivait trop tard. De plus, l'auteur des « Poussières de Paris » ne jouissait d'un semblant d'autorité, sinon parmi les théâtrales, les acrobates et les « snobs ».

On n'en finirait pas d'énumérer les menues circonstances qui aggravèrent, nous ne dirons pas le discrédit, ni même la défaveur dont le Palais fut entouré, mais l'indifférence qui ne fit que s'accroître par la suite. A chaque cortège, ou défilé, qui tolérait comme décor ses colonnades et son portique, on fit toujours en sorte que les

autorités et l'assistance lui tournent le dos. On l'utilisa comme fond de toile, parce que sur les photos il faisait de l'effet. Ce n'était évidemment ni l'Acropole, ni l'Arc de Triomphe. A la rigueur, pourtant, on pouvait considérer que ses architectures qui évoquaient Ninive, Babylone et Persépolis, ne manquaient pas d'un certain caractère « photogénique ». En 1905, on l'utilisa comme cadre, mais comme cadre seulement. Le Banquet des Bourgmestres qui eut lieu dans la Salle des Pas Perdus se termina sur un manière de scandale, car les édiles déchaînés ne montrèrent pas beaucoup de réserve, ni beaucoup de respect.

Bref, pour l'infortuné « Mammouth », rien ne tourna jamais à son avantage. Ni le faste qu'il prêta cependant à certains événements mémorables, ni les souffrances endurées. Pendant la Grande Guerre, il servit de caserne aux troupes d'occupation. Il en sortit tout grasseyé et comme imprégné d'une odeur de chou fermenté, qu'on eut bien du mal à dissiper. Après, il reprit sa place de serviteur fidèle, mais sans réussir à tirer la moindre gloire de ses malheurs. Soyons justes, d'ailleurs ! Il n'appartient pas à cette catégorie d'édifices qui, par leur nature, éveillent une sym-

*Restaurée, la Salle des Pas Perdus a enfin rencontré des admirateurs « actifs » qui l'ont utilisée pour y organiser quelques cérémonies.*

(Photo : de Sutter.)



pathie sans réserve. Que de braves gens s'écrient encore : « Nous n'y sommes jamais entrés, ne fut-ce que comme témoins. » C'est assez dire...

En 1938, lors des fêtes nationales auxquelles le Gouvernement voulut donner un relief particulier, il put croire que son heure avait sonné. Il fut en droit d'espérer qu'on lui ferait, enfin, la grâce de le considérer avec un peu d'affection. Un feu d'artifice devait être tiré dans la Cour d'honneur. On avait tout prévu en haut lieu, pour que cette solennité pyrotechnique se déroule avec éclat. Hélas ! Un orage vint noyer fusées, pétards et feux de bengale. Il n'en sortit, sous l'averse, que des éclairs misérables comparés à ceux du ciel, et des fumées qui allèrent grossir des nuages déjà menaçants. Une nouvelle guerre frappait à nos portes et cet embrasement lamentable, dérisoire même, prit soudain un aspect prophétique. Nouvelle catastrophe. Nouvelle occupation... Quatre années d'esclavage. Une fois de plus ! Et pour couronner cette affreuse aventure, une série d'explosions... La soldatesque en retraite, folle de rage, entendait, avant de partir, laisser des traces de son passage. Une partie du Palais de Justice fut ravagée et la coupole brûla pendant trois jours...

Non, pauvre Mammouth, tu n'as jamais eu beaucoup de chance. Au cours de ces dernières années, on s'est montré un peu plus attentif vis-à-vis de toi. On t'a traité avec un peu moins de rigueur. Restaurée, la Salle des Pas Perdus a enfin rencontré des admirateurs « actifs ». Ils l'ont utilisée pour y organiser deux ou trois cérémonies... Hélas ! C'est pour toi-même que tu aurais voulu être admiré, aimé, choyé et en fait, tu méritais, autant que beaucoup d'autres, le



*Cette brillante illumination du Palais de Justice a été réalisée quelques années avant la guerre. « Son et Lumière » pourrait peut-être s'en inspirer.*

(Photo : Actualit.)

« Son et Lumière » qui eût consacré ta célébrité. Mais patiente encore un peu ! On ne sait jamais, les hommes changent ! Et qui sait, s'il ne vient à l'idée de personne, en ces temps farfelus, de faire de toi un vaste garage, peut-être le moment n'est-il pas très loin où l'on consentira, enfin, à te rendre justice... A toi qui en es le Temple, comme dirait un humoriste amer...

Albert GUISLAIN.

# VISAGES de nos MÉTIERS d'ART en BRABANT

**D**ANS le numéro de « Brabant » du mois d'octobre, nous avons commencé à vous présenter les artisans du Brabant en essayant de vous les rendre familiers. Dans ce premier article, nous avons rendu visite pour vous à quatre céramistes « qui font chanter la terre... pour le plaisir de nos yeux » : Jan Cobbaert, Françoise Minne, Jean Vanderborcht et Max Van der Linden.

Voici aujourd'hui — toujours dans l'ordre alphabétique — six nouveaux visages d'artistes brabançons qui se sont tournés plus spécialement vers la céramique utilitaire et dont vous avez pu admirer les œuvres à la triple Exposition (Louvain - Elewijt - Nivelles) des « Métiers d'Art en Brabant ».

## LES POTIERS

*ces céramistes qui, d'œuvres d'art,  
font des objets de tous les jours...*

**L'**ARTISTE refait le monde, pour lui, et pour nous. Et c'est comme nous, aussi, qu'il le compose et le recrée, mettant, par instinct et par loi, ses pas dans les plus anciens pas de l'humanité. Il invente et trouve, mais il vérifie aussi, et il retrouve. Parce que notre époque est celle du tremblement et de la crainte, cette assurance qu'il nous rend sur les premiers élans, les premières victoires de l'homme est sans prix. Par lui, nous savons que nous ne sommes pas incertitude, faiblesse, mais que notre main a tracé Lascaux et Altamira, poli la forme des pierres et des vases, imposé les couleurs à la grisaille du monde. Et nous ne doutons plus de pouvoir à nouveau, au cœur de la menace, être des maîtres, être les maîtres, quand nous redécouvrons ce chemin de l'ancien apprentissage.

J. MARCENAC.



**ANTOINE de VINCK,**  
*pour qui chaque commande est une victoire sur le mauvais goût.*

**A**VEC Antoine de Vinck, je me trouve d'emblée au cœur des problèmes qui se posent au potier, dans le vif du sujet utilitaire. S'il occupe une sorte de maison-atelier au milieu des propriétés de milliardaires de la Drève des Mèlèzes au Quatre-Bras, lui-même n'y va pas par quatre chemins... du moins dans l'expression tranchante de ses opinions bien définies en la matière. Et les prises de position se suivent :

— Je suis un spécialiste du tournage. C'est un procédé rapide qui permet de faire de la céramique de façon rentable.

— Je considère que faire de la céramique utilitaire est la base essentielle si on veut faire de la poterie. Entendez par « poterie » des formes tournées et non modelées.

— On a trop tendance à aller vers les formes libres qui ne sont pas justifiées en poterie. Elles le sont en sculpture. Disons que la poterie peut servir de base à la sculpture car elle permet d'apprendre à penser en trois dimensions.

— La céramique utilitaire est une discipline qui nous force à penser chaque partie du pot de façon rationnelle et non à faire des formes libres, c'est-à-dire à faire un objet qui ne réponde pas à un besoin social.



On le voit : Antoine de Vinck utilise un style direct à l'extrême — qui lui ressemble, je puis en témoigner ! C'est un homme grand et mince, taillé au ciseau, âgé de 37 ans, qui vit ici, à Crainhem, un peu en homme des bois, mais un homme des bois très cultivé, grand ami des philosophes et des penseurs, lui-même géologue et naturaliste. C'est le maître-potier qui se bat — de 6 heures du matin à 11 heures du soir s'il le faut — avec la matière, qui crée, qui tourne, qui façonne, qui décore, qui cuit, qui empile les pièces dans les rayons et qui, en marge de ce labeur gigantesque, mène une existence tellement frugale et tellement taciturne que le visiteur non averti pourrait même dire que toute sociabilité en est absente. Sa maison est avant tout un atelier aux multiples ramifications avec, au centre, une pièce de séjour où domine le bois nu à la manière scandinave. Il vit — en célibataire — de son art et pour son art.

Sculpteur, Antoine de Vinck a fait ses études à La Cambre, puis, les moulages qu'il travaillait, il a eu envie de les cuire et de les émailler. Considérant que nulle part en Belgique on ne peut apprendre le métier de potier, il est allé en Bourgogne faire des stages afin d'y assimiler cette technique. Aujourd'hui, il se bat seul — en virtuose — avec une production écrasante. Parfois, il lui arrive d'accepter un ou deux stagiaires...

— Quelle matière traitez-vous ?

— Le grès, terre cuite jusqu'à la vitrification, ce qui lui garantit la solidité, l'imperméabilité et la résistance aux acides.

— Quel est votre mode de fabrication ?

— Uniquement le travail à la main. Les pots sont tournés, les anses tirées à la main. Quant aux émaux, je les fabrique moi-même.

So balançant dans une rocking-chair, Antoine de Vinck poursuit :

— Je considère qu'il n'est pas nécessaire de décorer des pots en grès, la matière de l'émail étant suffisamment riche et belle. La pièce peut acquiescer par là même une profondeur, comme une pierre précieuse. J'utilise mes deux fours électriques et le four à bois pour la céramique décorative.

Il me montre un panneau décoratif qu'il a préparé pour une exposition : l'Arche de Noé. Il a d'ailleurs participé à de nombreuses expositions : à Lyon en 1956; à Milan en 1957 et 1960; à New York en 1960

*Adresse gourmande...*

**MAISON LEJEUNE**

Maitres Ecaillers

RUE DE LA FOURCHE, 46-48 — BRUXELLES  
Tél. : 18.18.42 - 18.18.43

Sélectionne pour vous les meilleures huîtres - caviar frais - homards - saumon fumé - foie gras - coquilles Saint-Jacques et ses vins variés qui sont les meilleures épousailles de la table et de la cave.

(Art belge). Il a en outre montré sa production dans des salons personnels en 1952, 1954, 1957 et 1960.

— Quo fabriquez-vous de préférence, Monsieur de Vinck ?

— D'abord un service de table tout à fait utilitaire. En 1957, j'ai obtenu le Signe d'Or pour mon service à liqueurs. (Il s'agit de la plus haute distinction décernée par le Benelux pour la création de modèles d'industrie). Ensuite, de la poterie plus décorative : vases, cendriers, pieds de lampes, pots à tabac. Je ne fais pas le bibelot qui, à mon avis, ne répond pas à un besoin. Enfin, je réalise des commandes pour des architectes, pour des établissements d'utilité publique. C'est dans cet ordre d'idées que j'ai fondé le « groupe design » avec des amis exerçant chacun un métier de création en rapport avec les techniques industrielles. Ce sont Jean Pol Emonds-Alt, Lucien Kroll, Emile Souply et Luc Van Malderen.

Ce groupe de création de modèles pour l'industrie part du principe que « la beauté de l'objet utile doit répondre, aujourd'hui comme il y a 2.000 ans, au critère de Platon ». Pour ces spécialistes, « le succès d'un produit manufacturé est intimement lié à la haute qualité de sa fabrication, à son attrait visuel, à sa beauté fonctionnelle ». Autre remarque du « groupe design » : « Dans un pays à haut standard de vie, l'acheteur, aussitôt satisfaites ses premières exigences de prix-qualité, se tourne vers le raffinement, un certain désir d'élégance, voire un droit à la mode ».

Cette remarque nous amène à parler — pour terminer cet entretien avec Antoine de Vinck — du problème de la vente.

— Je préfère de loin la vente directe, me dit-il, mais je dois bien me plier à la vente indirecte par nécessité. Cependant, la pièce que je pourrais vendre 100 francs, est vendue 150 par l'intermédiaire et 300 par le commerçant ! Sans compter la paresse de celui-ci. C'est pourquoi des initiatives comme celles de la province de Brabant sont évidemment une bonne chose pour les prix...

Les céramistes doivent beaucoup à la combativité et à la capacité de travail d'Antoine de Vinck. Un de ses confrères — et tous sont pleins d'admiration pour lui et pour ses qualités — me dira : « Chaque commande qu'il décroche constitue à ses yeux une victoire contre la pièce de mauvais goût, un pion bien placé sur l'échiquier de la belle céramique ».

Dans les pages suivantes,  
lire les interviews de :

*Simon du Chastel,*

*Francis Dufey,*

*André Mees,*

*Aline Nève et*

*Mirko Orlandini.*

## SIMON DU CHASTEL,

ou l'efficacité dans la ferveur...

A cent mètres de la place communale de Boitsfort, au 70 de la rue Middelbourg, je découvre celui dont le céramiste Mirko Orlandini m'a dit : « C'est l'homme le plus gentil que j'aie rencontré, le plus serviable, le plus compréhensif, le plus simple... » Dans la bouche d'un Italien, ces superlatifs pouvaient laisser rêveur. Pourtant, il n'y avait là rien d'exagéré : Simon du Chastel est bien cet homme qui m'avait été décrit avec tant de chaleur.

Sa maison ? Eh bien, elle est immense. C'est la sorte de bâtisse que l'on appelle facilement « château ». Elle perche sur une hauteur, on y accède par une voie pavée qui grimpe au milieu des arbres jusqu'à une tourelle, on gravit l'escalier en colimaçon pour arriver à une terrasse. Le seul moyen de s'annoncer, c'est d'actionner la cloche. Un grand hall avec large escalier de bois et des pièces immenses...

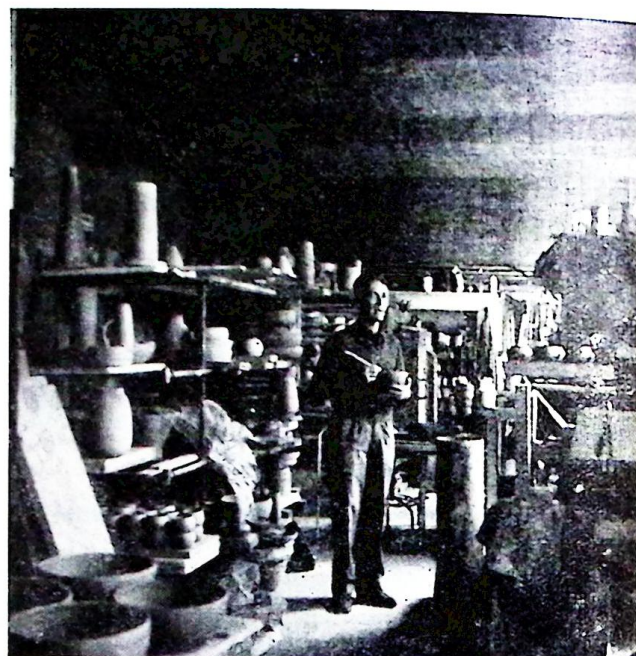
Et cependant, rien n'est moins prétentieux que cette demeure car, lorsqu'il l'a achetée il n'y a pas tellement longtemps, Simon de Chastel avait une idée extrêmement généreuse : en faire un centre de création où les gens qu'il aime et dont il apprécie les occupations pourraient non seulement s'y rencontrer, mais y demeurer et travailler dans la sérénité du lieu. Dès à présent, il héberge ainsi une jeune fille qui décore des foulards : elle occupe deux pièces du grenier. Une autre occupe une dépendance où elle peint.

L'homme est à l'image de la maison, la maison à l'image de l'homme : la simplicité, la modestie, la chaleur humaine, la joie de vivre en travaillant, l'efficacité dans la ferveur. C'est cet homme-là que j'ai devant moi : grand, mince, les cheveux coupés à la brosse, vêtu d'un costume de velours, le teint basané car il rentre d'un séjour en Sicile. C'est aussi l'homme du présent, qui envisage l'avenir avec sérénité. Ce qui ne veut pas dire que le passé ne l'intéresse pas, au contraire, mais il ne livre le sien qu'avec réticence : s'il a fait des études universitaires, je n'en saurais pas plus et lorsque je lui demandais comment il est venu à la céramique, il me répondra d'abord : « Par un long cheminement ». Au cours de la conversation, j'apprendrai toutefois qu'il a débuté par la sculpture pour arriver doucement à l'artisanat, qu'il fait de la céramique depuis environ cinq ans, mais qu'il n'a pas participé à l'Exposition de Bruxelles 1958 par retenue, parce qu'il estimait qu'il n'était pas mûr. Il a fait son apprentissage à Ratilly, près de Vézelay, où un couple français (lui est acteur, elle a toujours fait de l'artisanat) accueille dans un château du XIII<sup>e</sup> siècle une vingtaine de stagiaires chaque été; ils y restent 15 jours ou trois semaines, chacun tentant de s'améliorer dans sa discipline dans une véritable ambiance de création.

— Pour moi, il convenait d'« arriver » essentiellement dans le domaine créateur, me confiera-t-il finalement. La céramique est un métier qui ouvre beaucoup de possibilités dans ce domaine. Par la création des formes, par exemple : depuis le service utilitaire jusqu'aux panneaux décoratifs. Et, par ceux-ci, il y a pénétration dans l'architecture. J'aime d'ailleurs la céramique insérée dans l'architecture, le grès incorporé dans le béton, les panneaux décoratifs aux motifs abstraits.

Simon du Chastel s'intéresse tout spécialement au grès, vieille tradition de civilisation. Pourquoi ?

— C'est une longue réflexion sur nos rapports avec autrui qui m'y a mené. Nous nous éloignons de plus en plus du rapport humain du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait avant tout de politesse. Aujourd'hui, nous en sommes à un rapport direct, sans fioritures. Les gens s'entourent de



matière directe. Il y a une façon de revenir au passé, une façon contemporaine d'aller à ce qui ne triche pas, une manière plus véridique. Dans ces rapports humains plus simples, le grès est la matière sévère qui convient. D'autre part, ce qui m'intéresse dans la céramique utilitaire, c'est que plus on peut manger dans de belles choses, plus c'est agréable.

Voilà pourquoi Simon du Chastel entend que l'émail qu'il applique sur ses biscuits soit finalement une matière vivante. Il fabrique entièrement ses émaux et utilise beaucoup de cendres. Il laisse jouer les composantes de l'émail de façon précisément à obtenir cette matière vivante.

— Cet artisanat ne peut se concevoir sans une grande productivité, estime-t-il tout comme Antoine de Vinck, et sans une présentation de grande classe. De l'utilitaire, il faut en faire, mais elle doit être très simple.

Il me montre son atelier et les locaux où il entrepose les pièces. Il a presque en permanence des stagiaires, surtout des Français. Il leur apprend à tourner. Ils font les formes si particulières et si dépouillées de Simon du Chastel, mais toujours sous son étroite surveillance. Lui-même tourne beaucoup et rectifie ce qui doit l'être tout en donnant son empreinte à la pièce. Quant à l'émaillage, c'est toujours lui qui le fait. La cuisson également (il a deux fours).

Que vous dire encore de ce grand garçon plein de ferveur ? Qu'il aime l'art actuel et que, depuis douze ans, il se rend chaque mois à Paris pour y visiter les expositions. Il y va en passionné de sculpture et de peinture contemporaines. Il fait d'ailleurs lui-même de la sculpture abstraite lorsqu'il en a le temps. Il a voyagé en Afrique et en a ramené un grand amour pour l'art primitif et l'art nègre. Son grenier personnel est d'ailleurs une sorte de musée où se côtoient les soldats de plomb de son grand-père, des fétiches et des masques africains, des estampes et des pièces japonaises...

C'est son grenier secret qu'il m'a ouvert comme son grand cœur.

## FRANCIS DUFÉY,

beauté, simplicité et actualité de la forme...



VOICI un homme sans secrets, sans mystères. Il m'a ouvert, avec toute sa générosité humaine, sa petite maison uccloise, havre de paix dans cette interminable rue Langenveld qui s'achève en ruelle, précisément devant chez lui, à cinq ou six mètres de l'enfer de la chaussée de Waterloo. Il m'avait dit au téléphone : « Vous verrez une triple porte verte, un auvent et une chapelle. C'est le 182 ». Les voici tous les trois au rendez-vous fixé par le maître de séant, qui m'accueille dans sa cour-jardin aux côtés de sa femme.

Francis Dufey, 38 ans, un large sourire sous une épaisse moustache rousse, une chevelure blonde parsemée de sel, un gros pull-over, une voix chaleureuse et un immense amour pour cette céramique... à laquelle il est pourtant venu par hasard en 1954.

— J'ai un ami qui est professeur de céramique à l'Académie de Molenbeek, M. Van Nérom, m'explique-t-il. Moi, je faisais de la peinture. Il m'invitait souvent à me rendre à son cours pour voir, ce que j'ai fait finalement et je me suis mis à la céramique. J'ai suivi les cours pendant trois années, aidé fortement par Van Nérom. Puis j'ai passé une année chez Pierre Caille, qui est réellement un de ceux qui ont compris et senti ce qu'était la céramique. Je me suis installé un petit atelier et j'ai construit un four électrique.

Nous nous trouvons en tête à tête, assis dans des fauteuils en rotin dans la salle de séjour de la maison de Francis Dufey : une haute cheminée-feu ouvert garnie de statuettes folkloriques russes et mexicaines, un mur de tapisserie de livres (surtout des classiques) des poutres au plafond, un ameublement assez sommaire dans un décor dépouillé et néanmoins chaud, intime, hanté également par un chat noir très familier. Il y a aussi un tout petit garçon et une fillette...

— J'ai été fortement influencé par « Le Livre du Potier » de Bernard Leach, poursuit Francis Dufey (qui me montre et le livre édité en anglais et la traduction dactylographiée qu'il en a fait faire à son usage). Leach

est un potier anglais qui a vécu au Japon, et, sur le plan général, des artistes qui ont la conception du bel objet en soi, de l'objet doté de caractéristiques de beauté en soi.

— Pourquoi faites-vous de la céramique utilitaire ?  
— J'ai une prédisposition à fabriquer des pots et des vases. Je fais peu de céramique décorative.

— Quelles sont, à votre avis, les conditions que doit réunir la céramique ?

— Je n'ai pas de théorie à cet égard. Je n'aime d'ailleurs pas le mot « théorie » qu'on emploie trop souvent. Cependant, pour moi, la céramique doit réunir certaines conditions : la forme doit être belle, simple et, malgré tout, actuelle...

— Actuelle, dans le sens de la mode, voulez-vous dire ?

— Non absolument pas, se récrie le céramiste. Prenez, par exemple, une forme asiatique : le simple tuyau, qui est loin d'être une forme nouvelle. Cependant, elle est « actuelle » en ce sens qu'elle se justifie dans le cadre des tendances nouvelles de l'ameublement et de la décoration. Son caractère est donc plus « actuel » que le vase grec, forme inutilisable dans un tel décor ! Nous passons dans la pièce que Francis Dufey consacre à la mise en place des émaux.

— Je fais un effort en partant d'émaux préparés tels qu'on les vend, m'explique-t-il, je les travaille le plus possible pour arriver à des émaux très particuliers. L'emploi des oxydes, des cendres de bois ou de paille de riz come les Japonais. L'utilisation des cendres se fait évidemment dans certaines conditions : elles doivent être lavées, tamisées, mélangées à de la silice de manière à obtenir un émail assez fusible. Le résultat est un ton chaud, extrêmement dense.

Francis Dufey a construit un four à bois très simple à Genval : une grande chambre divisée en deux parties, l'une pour les pièces, l'autre pour le cendrier et le bois. Je ne le verrai pas, mais il me montrera pour terminer la pièce où il travaille la terre sur son tour à pied.

— Apprendre à tourner, en Belgique, c'est assez difficile. Il n'y a pas d'enseignement proprement dit. Je suis allé dans le Hainaut pour cela et en Espagne.

L'Espagne, c'était en 1952 et en 1954. Il y eut également d'autres voyages d'études : à Paris (1949), à Londres (1950) et en Italie (1951 et 1953).

Des dates, il y en eut encore pas mal dans la carrière de Francis Dufey et ce sont celles des expositions auxquelles il a participé : entre 1954 et aujourd'hui il y en a eu à Bruxelles, Anvers, Gand, Ostende, Paris, Florence, Utrecht, Amelo, La Haye, Munich, Berlin, Montréal, New York... A l'Exposition de Bruxelles 1958, Francis Dufey a décroché une médaille d'argent pour sa participation à l'Art Belge; il figurait également au Jardin de l'Artisan moderne (Ministère des Affaires Economiques). En 1959, les Musées royaux d'Art et d'Histoire où avait été organisée une « Exposition de Céramiques modernes belges », firent l'acquisition d'une de ses œuvres pour leur collection.

Depuis qu'il a « découvert » la céramique, Francis Dufey a donc une très grande activité dans ce domaine, que ce soit en poterie ou dans la décoration... car il lui est arrivé de réaliser, par exemple, des panneaux décoratifs (il y en a un dans un grand hôtel du centre de Bruxelles) et des fontaines (les cinq fontaines du grand bassin de l'Expo 58 sont de lui).

— Si je fais surtout de la poterie, me dit-il, je me suis cependant toujours intéressé au problème de l'artisanat dans son ensemble...

## ANDRÉ MEES,

qui, en poterie comme en décorative, pense tout "en rond"...

**A**NDRÉ MEES mène son combat depuis cinq ans. « Aujourd'hui seulement, » me dira-t-il au cours de notre rencontre dans la maison qu'il occupe 199, avenue Paul Deschanel à Schaerbeek, « j'entrevois des chemins sur lesquels je vais pouvoir m'engager »... De taille moyenne, le cheveu noir, il a une grande ressemblance avec le comédien Paul Roland. Il a 28 ans, est marié et père du petit Olivier... qui, voyant que Papa me montre ses trésors, viendra à moi les bras chargés des siens : un teddy et d'autres animaux en peluche...

1956 : André Mees suit les cours de l'Ecole supérieure des Arts décoratifs de l'Institut Saint-Luc. Il obtient un diplôme technique supérieur. Sa passion : la sculpture. Il aime les grandes pièces... mais éprouve les plus grandes difficultés à transformer en bronzes les plâtres qui sont sortis de ses mains. Il pense alors qu'il y arriverait sans aucun doute s'il était en contact avec des architectes, qui ne manqueraient pas de lui fournir du travail. C'est pourquoi, en 1958, il décide de frapper un grand coup : il expose ses plâtres, ses frises, ses reliefs à la Maison des Architectes. Hélas ! ceux qui exercent cette profession et qui viennent dans cet immeuble traversent le local où sont présentées les œuvres d'André Mees... sans s'arrêter, sans même avoir le regard attiré. Le sculpteur obtient tout de même un subside de l'Etat à cette occasion, mais pas le travail qu'il appelle de tous ses vœux.

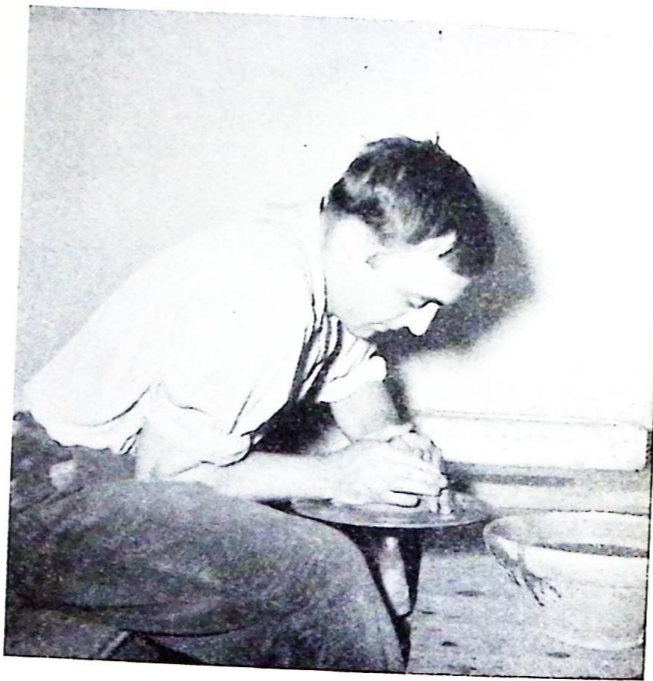
— Je me suis dit alors : « Je dois avoir un métier en-dehors ». J'ai fait de la publicité, ce qui a développé chez moi l'esprit graphique et le soin. La céramique, elle, se rapprochait de mon goût de la sculpture par la recherche de la forme et la pratique de la troisième dimension. J'y suis venu par hasard : c'est, en effet, le céramiste Smolders qui m'a proposé de travailler avec lui pour donner une plus grande activité à son propre atelier.

C'est ainsi qu'André Mees a débuté dans ce métier de céramiste... tout en conservant sa petite idée, sa grande idée même : trouver en sculpture sa liberté d'expression, réaliser en sculpture des pièces d'exposition. André Mees avait une œuvre sculptée au pavillon du Brabant à l'Expo 58. La même année, il en eut au Palais des Beaux-Arts de Charleroi. En 1959, il obtenait une mention spéciale au prix Louis Schmidt. En 1960, il participait à des expositions collectives à la Maison d'Erasmus à Anderlecht et à la Maison des Arts à Schaerbeek, ainsi qu'à une exposition organisée par la province de Brabant au Palais des Congrès à Bruxelles. Et là, nous revenons à la céramique puisque André Mees en présentait à côté de ses sculptures.

— Je pratique la céramique depuis environ deux ans, m'explique-t-il. J'ai décidé une fois pour toutes que les pièces que je fais doivent être à la portée de tout le monde au point de vue prix. Ah ! oui, j'aime la pièce unique. J'étais même parti de cette idée, mais il m'est vite apparu qu'il est indispensable de multiplier les pièces décoratives, par exemple, pour en réduire le prix. Il faudrait, bien sûr, arriver à mettre même les pièces uniques à la portée de tous...

— Comment concevez-vous la céramique ?

— Une pièce — même un personnage, même un animal — doit être, à mon avis, pensée en poterie, c'est-à-dire en rond, en plein. Ça doit tourner, quoi ? (Il me montre à titre d'exemple, un splendide guerrier en céramique qui est, en fait, un pot mis le col en bas et le fond en haut, entaillé pour les yeux et la bouche et décoré très simplement d'émaux : incontestablement, cette très



belle pièce « tourne » ! Je désire en outre rester dans une forme simple, poursuit-il, de manière à combattre efficacement le rétrécissement de la pièce au séchage, pour éviter cette sorte de dépérissement, de dégradation de la matière qui fait perdre à la pièce le volume que l'on avait désiré et qu'on lui avait donné au tournage.

— Et au point de vue des émaux ?

— J'utilise un nombre limité de couleurs, me dit-il. Avant tout, le blanc, également des bruns et des bleus. Il me montre des pots, des services à boisson, des bonbonnières, des plats à fruits où domine effectivement un blanc plus ou moins poussé à travers lequel percent de-ci de-là des tons roux dus à la cuisson à haute température. Il me montre également quelques panneaux décoratifs qu'il réalise dans la mesure où il a des « trous » dans sa production utilitaire, car André Mees estime ne pas avoir à se plaindre en ce qui concerne la vente... au point d'éprouver dans certaines périodes quelque difficulté à suivre la demande !

Toujours dans le domaine de l'artisanat, André Mees a un autre talent : le fer forgé, le cuivre et le bronze ciselés, ce qui lui fournit une activité dans la décoration religieuse. C'est ainsi qu'il préparait, au moment où je me sus rendu chez lui, les chandeliers qui orneront les autels de l'église des Dominicains de la Sarte à Huy. Il a fait aussi un Christ en bois pour les Franciscaïns à Marche.

C'est grâce à l'artisanat, me dit-il, que j'ai pu superviser cette décoration de Huy.

Mais, une fois encore et comme pour la céramique, André Mees ne vise ici que le côté « sculpture » de cet artisanat.

— Pour placer sa sculpture, estime-t-il, il est presque indispensable pour l'artiste de posséder toutes ces branches, du moins de les avoir pratiquées, même si le résultat que l'on a obtenu n'est pas parfait. Il peut alors réaliser quelque chose de complètement artistique, purement en-dehors de toute préoccupation décorative ou utilitaire.

## ALINE NEVE,

chez qui la céramique fait partie de la douceur de vivre...



miste aime faire des « choses » pour les enfants, comme cet amusant portemanteau dont les crochets sont des cornes de rhinocéros ! Mais tout ici, absolument tout a un usage bien défini, tout est résolument utilitaire.

— C'est sans doute le motif pour lequel la vente ne constitue pas un problème pour moi comme il en est un pour les céramistes purement décoratifs, constate Aline Neve. C'est d'ailleurs un autre public. Je vends par la galerie Géo Michel et dans des expositions comme celles de la province de Brabant, qui a, soit dit en passant, des initiatives très heureuses pour la promotion des métiers d'art, comme la triple exposition de Louvain-Elewij-Nivelles et ses présentations à Munich et à Paris, où j'étais également présente... comme je le serai — sans y être personnellement, hélas ! — à une exposition consacrée aux activités de la femme dans le monde et qui sera montrée au Pakistan. C'est l'ambassadrice de Belgique dans ce pays qui a rassemblé les pièces. Je regrette d'ailleurs de ne pas aller les porter moi-même ! ajoute-t-elle dans un éclat de rire juvénile.

Mais qui donc est cette étrange petite personne au regard incisif, dont le chignon blond ressemble à celui de la princesse Paola ? Elle a à peine dépassé les vingt ans et n'a donc connu que la céramique. Au départ, c'est le moulage qui l'a tentée. Elle a « chipoté » (pour reprendre une expression qu'elle prononce sur un ton amusé), cuisant chez d'autres. Bien vite elle a eu son four à bois dans la cour couverte qui précède le jardin aux faisans, un four qui a bien failli réduire en cendres la maison et dont la cheminée débouche impudemment dans « le bureau de Papa » ! Depuis un an, Aline Neve possède un petit four électrique et, depuis qu'elle l'a acquis, elle travaille à temps plein à la céramique.

Après les humanités, elle a appris le dessin par correspondance, puis elle a suivi un cours d'art décoratif — ce qui lui a permis d'observer la technique des autres — avant de faire un stage à Ratilly. Elle a fait en outre un stage très fructueux chez Antoine de Vinck, dont nous parlons par ailleurs.

— J'aime cuire au bois, me dit-elle avec une certaine nostalgie. Les produits chimiques qui se dégagent de la combustion du bois changent les émaux en leur donnant des effets de flammes, ce qui ne se produit pas dans un four électrique puisque celui-ci ne dégage que de la chaleur. Mais c'est une technique longue et difficile à pratiquer. On risque de prendre feu à tout moment, ajoute-t-elle avec malice. J'aime également battre la terre : c'est tellement fatigant qu'à ce moment-là, je regrette de n'être pas un homme ! Et puis, ce qui m'intéresse, voyez-vous, c'est la matière avant la couleur.

Cependant, Aline Neve a une particularité en matière de couleur : c'est l'émail blanc de ses pots, de ses ronds de serviettes et de nombreuses autres pièces.

— J'aime le blanc, m'explique-t-elle. C'est une couleur gaie, assez chaude. Je ne l'applique pas : après le tournage, qui laisse les lignes circulaires que vous voyez sur tous les pots, et la cuisson du « biscuit », je trempe les terres cuites dans l'émail. Ce blanc-ci je trempe les terres cuites dans l'émail. En fait, il est brûlé... donne un ton un peu mordoré. En fait, il est brûlé...

Sur le blanc apparaissent les mots : beurre, sucre, cacao, thé, anis... En quittant le domaine de cette « Aline au pays des merveilles », je me dis — en gourmand — que la cuisine doit être bien savoureuse accompagnée de ces petits pots d'épices !...

**B**EURRE, sucre, cacao, thé, anis... Non, ce n'est pas un magasin d'épices : je me trouve chez Aline Neve, dans le grenier bohème de l'imposant hôtel familial du 63, avenue de l'Armée, à deux pas du Cinquantenaire, à Bruxelles. Mais il se fait que cette toute jeune fille a la manie — fort aimable — de « tourner » des pots de cuisine !

— Que voulez-vous ? me dit-elle. J'ai été élevée en partie à la campagne et j'en ai gardé le goût des choses utilitaires. Pour moi, la céramique doit faire partie de la douceur de vivre. Elle doit engendrer des choses courantes, amicales, d'un emploi familial, aussi agréables à la main qu'à l'œil. Je ne suis pas tournée vers la « céramique intellectuelle » et le côté formel ne m'intéresse pas outre mesure. Je fais des pots, mais je prendrai sans aucun doute une autre voie car je ne puis me résigner à faire des pots de cuisine toute ma vie !

D'ailleurs, si les pots de cuisine sont le « dada » d'Aline Neve, il serait regrettable de croire qu'elle ne fait que cela. Je vois autour de moi, sur les rayonnages qui tapissent la pièce où nous nous trouvons, une multitude de petits objets ravissants : des coquetiers qui sont à la fois des ronds de serviettes marqués au prénom de leur propriétaire ou destinataire; des couronnes d'anniversaire porte-bougies, des porte-clés minuscules; des pots à tabac dont le couvercle fait songer aux bulbes du palais des tsars, d'où leur nom de baptême : « Kremlin »; de ravissantes lanternes faites d'un cylindre de terre ajouré pour la lecture ou la décoration d'un hall; des pique-fleurs pour la décoration des tables; des tirelires-petits-cochons; des appliques lumineuses en forme de poissons; et une multitude de très petits pots — des « bidules », comme les appelle Aline Neve — qui servent « à tout et à rien ». Enfin, la jeune céra-

## MIRKO ORLANDINI,

*un enfant de Ravenne au cœur d'Ixelles...*

UN grand garçon mince, racé, la chevelure noire comme de l'encre de Chine, un grand sérieux dans l'attitude et le propos, un excellent français chantonnant, parlé sans cette exubérance à laquelle le cinéma italien nous a habitués : tel est Mirko Orlandini, qui m'ouvre avec la plus généreuse hospitalité son modeste rez-de-chaussée du 87, rue du Collège, à Ixelles, non loin de l'hôtel de la Malibran.

Modeste, oui. Mais aménagé avec un sens aigu de la décoration intime. Tons chauds confrontés avec des coloris clairs, meubles modernes avec des meubles anciens, des tableaux peints par mon hôte aux couleurs chaleureuses, une suspension en osier tressé qui fait éclater dans cette pièce un soleil artificiel. Ce cadre, c'est bien une parure d'Italie accrochée au cœur d'Ixelles !

Car Mirko Orlandini est un enfant de Ravenne — il y vit le jour il y a une trentaine d'années — de cette Ravenne de la vallée du Pô dont toute la gloire est celle de ses mosaïques : le mausolée de Galla Placidia, le baptistère de Neone, les absides de S. Vitale, de S. Apollinare Nuovo, de S. Apollinare in Classe...

Aussi est-ce tout naturellement par la mosaïque que Mirko Orlandini a pris contact avec l'art. Il a suivi les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Ravenne : il y a fait du dessin et de la mosaïque byzantine. « Pas de la restauration, précise-t-il, mais de la reproduction authentique, calquée avec du papier sur les originaux de manière à pouvoir refaire ces mosaïques à l'échelle naturelle avec les couleurs exactes ».

— Comment êtes-vous venu en Belgique ?

— Il vient un temps où un jeune homme ne peut plus vivre au crochet de sa famille, m'explique-t-il. J'avais en Italie des difficultés pour trouver du travail. J'ai rencontré quelqu'un qui s'intéressait aux machines de nettoyage à sec et qui m'a proposé de venir ici. Je suis en Belgique depuis 1956 et je travaille donc dans une teinturerie... en attendant de pouvoir me consacrer entièrement à la céramique.

— Comment avez-vous commencé à faire de la céramique ?

— A un certain moment, je m'ennuyais fortement. J'ai alors repris la peinture et je me suis inscrit au cours du dimanche à l'école des Arts et Métiers d'Etterbeek. C'est là que j'ai commencé la céramique. Il y a trois ans de cela.

Actuellement, Mirko Orlandini installe son atelier dans les caves de son habitation. Il a cuit jusqu'à présent au cours, ou chez son ami Sigismondi, un autre céramiste italien établi à Bruxelles et qui a notamment décoré la Pizzeria de la Porte Louise. D'ici un an ou deux, il espère ne plus faire que de la poterie...

— Ce qui manque à la céramique aujourd'hui, me répond-il lorsque je lui demande quelles sont ses conceptions, c'est que la matière est une chose intéressante, mais pas exploitée au maximum. On exploite les émaux sans exploiter la terre ou les autres produits qui pourraient intervenir. En ce qui me concerne, à l'heure actuelle, je l'exploite dans la manière d'aujourd'hui. Quand on arrive à une certaine technique, on se trouve devant un mur. Il faudrait élargir ce stade, appliquer soit aux terres soit aux émaux des méthodes qui correspondent plus à l'état moderne des choses.

— Faites-vous de la céramique décorative ?

— Non, me répond-il sur un ton décidé, avant d'ajouter cependant : j'en ferai peut-être mais, pour le moment, j'estime que l'on éprouve une satisfaction énorme quand



on a trouvé ses lignes, sa forme. Le potier devrait d'ailleurs s'arrêter au façonnage de la terre, au tournage, avec, tout au plus, un émaillage qui convient à l'utilitaire, comme du Chastel ou de Vinck le font. Les couleurs, c'est évidemment une question de goût ou d'interprétation. L'avant-garde en poterie mène à un émailage éclatant, mais bien entendu sans tomber dans la vulgarité. Il faut tenir compte également du fait que telle décoration passera de mode... tout comme les meubles.

— Aimez-vous faire des recherches, des expériences ?

— Un artisan doit entrer dans un cercle de recherches, estime Mirko Orlandini. Personnellement, je travaille beaucoup à rechercher les lignes d'un pot. C'est un objet qui doit être équilibré dans la forme, dans le galbe et cet équilibre doit être recherché en fonction de la lumière qui s'y reflète. Il faut exploiter les courbes et les lumières de façon à donner un effet agréable à l'œil.

— La mosaïque a-t-elle influencé vos vues sur la céramique ?

— Il y a eu une influence certaine au contact de la mosaïque, me dit-il. La mosaïque offre de telles gammes de couleurs ! En ce qui concerne la poterie, j'ai cependant toujours été attiré par le galbe, déjà à Ravenne. Car je m'y intéressais déjà bien qu'il y ait, là-bas, très peu d'artistes qui fassent de la céramique moderne. Ils reproduisent surtout la vaisselle décorée de motifs traditionnels comme on les conçoit à Faenza.

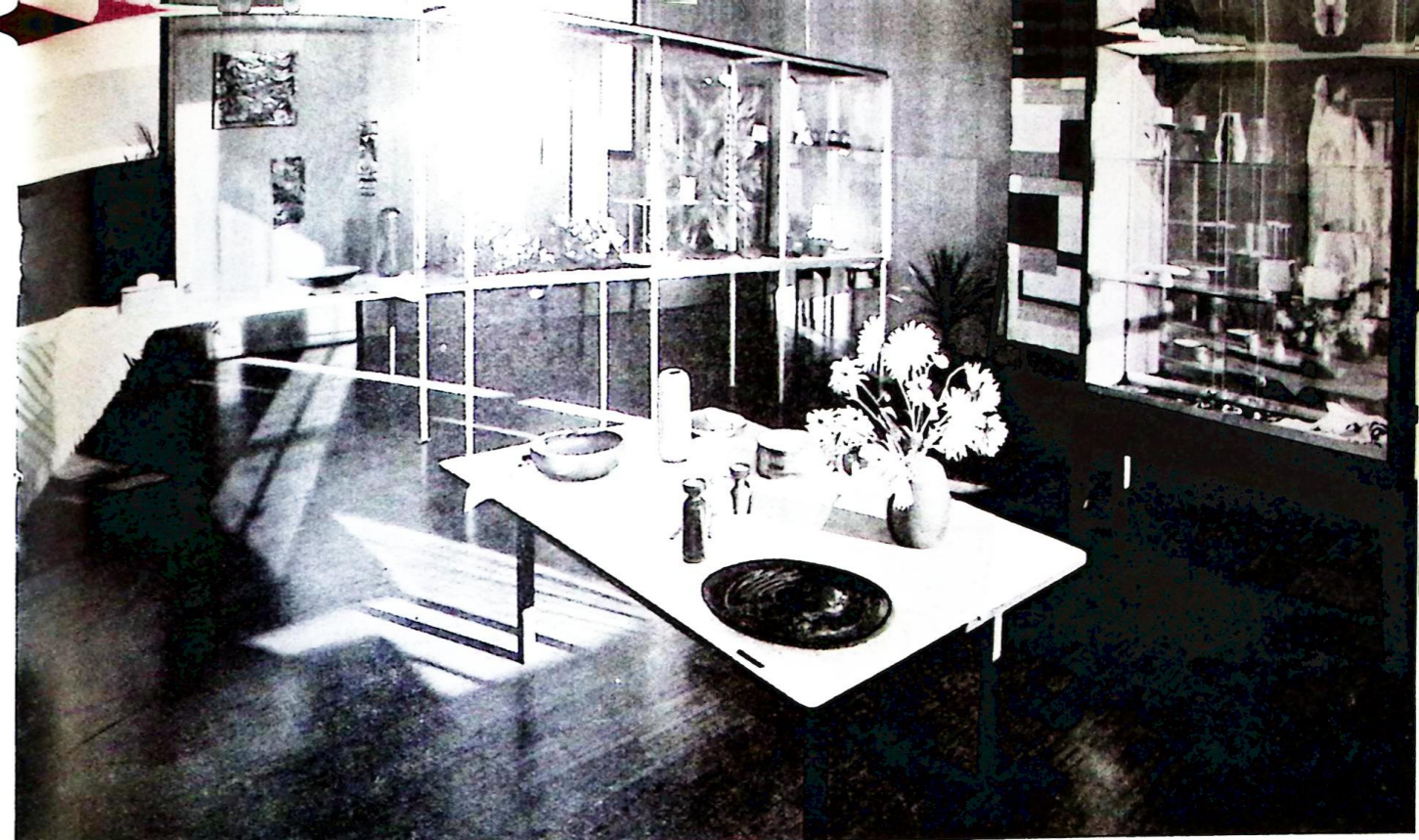
Ici en Belgique, Mirko Orlandini se donne corps et âme à sa passion de la céramique moderne, de la poterie bien galbée.

— Je me plais bien ici et j'ai l'intention d'y rester...

Enquête menée par  
Robert GOFFAUX.

(Les photos des artistes sont de l'auteur.)

(A suivre.)

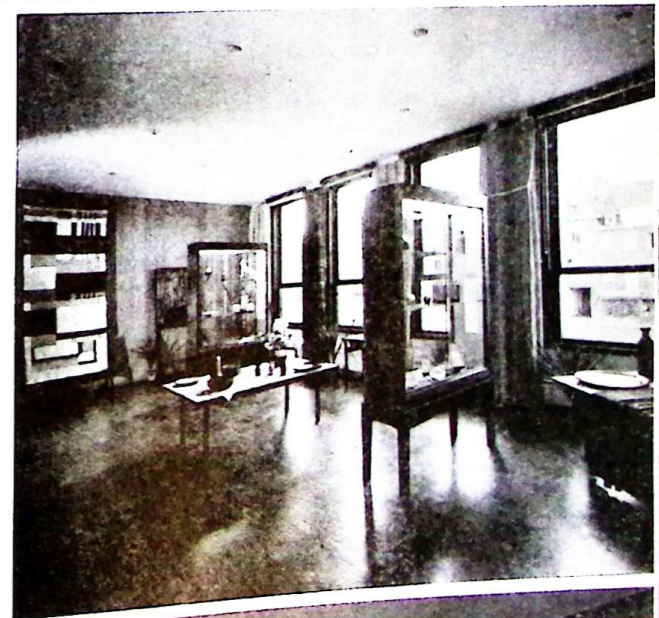


## NIVELLES

Quelques aspects de l'exposition  
des

### « MÉTIERS D'ART EN BRABANT »

qui s'est tenue à l'Hôtel de ville  
du 20 octobre au 20 novembre.





# PERWEZ-LE-MARCHÉ

par

Joseph Delmelle

## RENDONS A CÉSAR ...

**C**ELUI qui connaît Perwez et veut en savoir davantage comme celui qui en ignore tout et désire en apprendre le plus possible, tous deux ne peuvent trouver de guide plus érudit que Jean Jauquet !

Aimant profondément le « joli lieu de sa naissance », Jean Jauquet accumule patiemment et soigneusement, depuis une vingtaine d'années, notes et documents divers se rapportant à Perwez. Quand donc extraira-t-il, de cette matière intéressante et copieuse, la substance de l'étude que sa petite cité mérite et attend depuis si longtemps ?

Jean Jauquet, donc, nous a montré son travail. Il nous a permis de le consulter et d'y puiser en vue de la rédaction de cet article. Nous l'en remercions vivement.

## LE POINT CULMINANT DU BRABANT

**C**HEF-LIEU de canton, Perwez est situé à 41 km de Nivelles — son chef-lieu d'arrondissement — et à 43 km de Bruxelles à vol d'oiseau. Par route, il est à 50 km 500 de la capitale (Bruxelles-Wavre, Wavre-Huy). La petite ville, qui se trouve sur la voie ferrée Tamines-Gembloux-Landen, est également desservie par trois lignes d'autobus : Auderghem-Wavre-Perwez-Eghezée, Jodoigne-Perwez via Gembloux, et Namur-Upigny-Perwez.

Le territoire de la localité couvre une superficie de 1.563 hectares dont plus de 1.300 sont cultivés. Très fertile, le sol est composé en majeure partie de limon hesbayen. Relevant du bassin de l'Escaut, son réseau hydrographique comprend la Grande Gette et trois ruisseaux dont le Thorembris — qui donne son



La petite chapelle de Saint-Roch qui fut construite en 1636.

(Photo : de Sutter.)

nom à deux villages voisins — et la Jausselette — du nom d'un hameau de Perwez.

La Grande Gette prend sa source sur le territoire de Perwez, à proximité de la ferme du Godave. Voûtée durant toute la traversée de l'agglomération proprement dite, elle retrouve l'air libre en amont du moulin de Warichet dont ses eaux faisaient tourner jadis la grande roue à aubes.

Dans l'ensemble, le relief est peu accidenté. L'altitude est de 155 m 63 au seuil de la porte de l'église. Elle atteint 174 m (ce qui fait que le point culminant du Brabant se situe à Perwez !) à une distance d'environ 3 km en direction sud-ouest de l'église. Selon une brochure éditée par le Conseil économique wallon, le chiffre de la population s'élevait, en 1956, à 2.705. Il semble être, aujourd'hui, en régression légère.

## UN PEU D'HISTOIRE

L'ITINÉRAIRE d'Antonin cite un relais de poste appelé *Perviciacum* devenu *Pervacum* dans la Table de Peutinger. S'agit-il de Perwez ? Ortélius et d'autres, dont Gramaye, ont répondu par l'affirmative à cette question. Quoi qu'il en soit, la localité paraît être très ancienne. Notre regretté confrère Edmond Bourguignon, dans un article publié en date du 1<sup>er</sup> avril 1928 aux pages du bulletin officiel du T.C.B., écrivait que l'« on s'accorde à assigner à Perwez une haute antiquité. Les restes du passé y sont rares toutefois et peu importants; il est vrai que Perwez fut incendié à plusieurs reprises et souleva le théâtre de combats ». Quelques années plus tôt, le 1<sup>er</sup> octobre 1911, Edmond Bourguignon avait fourni, aux lecteurs de la même publication, d'autres précisions :

« Les nombreuses antiquités, vases, briques, tuiles, monnaies, etc., que l'on a recueillies en beaucoup d'endroits, surtout le long de la chaussée romaine, prouvent l'ancienneté de Perwez, laquelle est attestée d'ailleurs encore par la tradition. Des tumulus ont existé en maints endroits de son territoire... »

Si nous nous en référons aux notes et documents de Jean Jauquet, Perwez aurait été, avant de devenir un lieu d'implantation de l'homme, un endroit de passage très fréquenté. Trois de ses chemins actuels remontent sans doute au temps des Gaulois. Outre la chaussée romaine à laquelle Edmond Bourguignon faisait allusion dans son article de 1911, chaussée romaine — ou Brunehault — reliant Bavai à Cologne via Tongres, on doit vraisemblablement, aux Romains, la création de l'actuel Chemin de Perwez, appelé à l'origine *Via lapidea*. Peut-être existait-il déjà avant la conquête. Les Romains, dans ce cas, n'auraient procédé qu'à son empiérement.

Les croisements de chemins et les points de rencontre route-eau ont souvent été choisis, par l'homme, comme lieux d'habitat. C'est peut-être ce qui s'est passé pour Perwez dont le centre occupe un carrefour de routes greffé sur la Grande Gette. Les Romains y eurent sans doute, à proximité de la chaussée, un relais de poste ou de chevaux. Non loin de là se forma une agglomération prenant, le temps aidant, de plus en plus d'importance. De bonne heure, ce petit nœud routier eut son marché. En 1325, en effet, y existait déjà un lieu-dit *Vies Marchiet*. Le qualificatif *vies* (vieux) permet de supposer qu'un marché s'y tenait depuis de nombreuses années. Ajoutons que le caractère commerçant de l'agglomération devait être consacré par le privilège du 20 août 1511 par lequel l'Empereur Maximilien d'Autriche accorda l'autorisation d'établir une foire franche annuelle

Au sujet de la seigneurie de Perwez, nous extrayons — d'un article paru en janvier 1954 dans la revue du Crédit communal de Belgique — les renseignements suivants : « La baronnie de Perwez, une des plus belles terres du Brabant wallon, s'étendait sur cinq paroisses et constituait la principale barrière du duché de Brabant vers le Namurois. Vers l'an 1200, le duc Henri 1<sup>er</sup> la donna en apanage à son frère Guillaume de Louvain, époux d'Alix de Grimbergen, qui devint la souche de la maison de Perwez-Brabant. Après plusieurs mutations, la baronnie de Perwez passa de la maison de Clèves à la maison de Hornes. Plusieurs seigneurs, dont les sires d'Orbais, de Wavre et de Sombreffe, se partagèrent une partie importante du territoire de Perwez. Un de ceux-ci, Henri de Hornes, seigneur de Perwez et sénéchal de Brabant, périt en 1408 à la sanglante bataille d'Othée. Sa tête et celle de Thierry de Hornes furent emportées comme trophées de sa victoire sur les sujets révoltés par Jean de Bavière, évêque de Liège, dit « Jean sans Pitié ». Jean de Mérode, descendant d'Adelaïde de Hornes, hérita, en 1529, de la baronnie de Perwez qui passa ensuite aux W'itbem et aux Arenberg-Aerschot ». Les armes actuelles de la petite ville dérivent de celles d'un sire de Hornes, Thierry, fils de Gérard de Hornes et d'Ermengarde de Clèves, un des signataires de la Charte de Cortenberg en 1372, et d'un sceau scabinal du XVII<sup>e</sup> siècle. D'or à trois huchets de gueules, enguichés et pavillonnés de sinople, virolés d'argent et surmontés d'un lambel d'azur, elles sont chargées d'un franc-quartier de gueules à treize besants d'argent. La devise qui les souligne : « *Amour de la Patrie* » a été accordée à Perwez en raison des services rendus par ses habitants, en 1830, à la cause de l'indépendance belge.

Comme beaucoup de nos villes et de nos villages, Perwez eut à subir les conséquences des diverses occupations étrangères et des campagnes militaires dont nos provinces furent le théâtre. Durant la période espagnole, la localité fut le siège d'une capitainerie et de nombreux soldats ibériques épousèrent des jeunes filles du lieu. Les mouvements de troupes furent nombreux dans la région durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle et entraînent réquisitions, pillages, etc. En mai 1672, Louis XIV logea au château de Hornes, qui était situé à 150 m de l'église et qui a été démoli en 1869. Pendant ce temps, son armée, composée de plus de 40.000 hommes, bivouaqua sur le territoire de Perwez, anéantirent les récoltes et ruinèrent partiellement ou totalement 36 maisons. Louis XIV revint à Perwez en 1675. Par la suite, incendiée par le Maréchal de Boufflers, Perwez fut témoin, en 1746, de quatre sanglants combats opposant Français et Autrichiens. En 1782, plusieurs de ses maisons furent incendiées. Pendant la révolution brabançonne, la

petite ville assista au passage des troupes de Van der Meersch.

Promue au rang de chef-lieu de canton sous le régime français, la localité fut traversée, en 1815, par les troupes de Bulow se dirigeant vers Wavre et Waterloo et par les dragons d'Exelmans lancés vainement à leur poursuite. En 1830, 54 de ses habitants allèrent renforcer, à Bruxelles, les effectifs des patriotes.

Perwez, hélas, n'était pas au bout de ses épreuves. En 1914, située dans la zone de concentration des troupes belges, elle vit cantonner environ 5.000 de nos soldats. Les récits de guerre de Max Deauville : *Jusqu'à l'Yser*, et d'Ege Tilmns : *Calme sur le Front belge*, font allusion à cet épisode historique. « De Perwez à Thorembais et de Thorembais à... », lisons-nous dans l'ouvrage d'Ege Tilmns, *chaque jour se passe en corvées justicieuses et le soir — le soir évidemment — on marche... »* Cette guerre de « mouvement » ne devait pas durer longtemps. Venus renforcer les troupes belges, les dragons français sont obligés de battre en retraite. L'ennemi accuse sa pression et, bientôt, fait son entrée à Perwez, pille plusieurs fermes, multiplie les réquisitions, prend des otages...

Plus désastreuse fut la dernière guerre. Le 13 mai 1940, le lundi de la Pentecôte, une bombe allemande tombe et fait exploser une mine que les Sénégalais de l'armée française viennent de placer. Il y a 33 tués, 125 maisons ruinées et 450 endommagées (sur un total de 780). Dans son livre : *Dés pipés, Journal d'un Chasseur ardennais*, le lieutenant Maurice Leblanc écrivait : « Voici Perwez. C'est un petit bourg

## CÉLÉBRITÉS LOCALES

ON ne connaît pas une ville si l'on n'en connaît pas ses habitants. Ceux de Nivelles — les Aclots — se réclament de l'esprit frondeur de Djean-Djean et ceux de Wavre — les Macas — se retrouvent dans le portrait de Gaspard Petignot, le héros de *L'Épée de Tolède* du bon docteur Auguste Brasseur-Capart.

Le Perwézien ne se regarde pas dans un miroir imaginaire. Pour lui, le portrait le plus ressemblant de sa personne est l'œuvre des poètes du cru et ces poètes eux-mêmes : l'abbé Louis Courtois et le pharmacien Louis Henrard.

Paul Coppe, juge de paix suppléant de Perwez, a consacré, à *L'Abbé Louis Courtois, Poète et Artiste du Roman Pays de Brabant*, une étude bio-bibliographique fort intéressante. Né à Perwez en 1854, Louis Courtois fit ses études à Basse-Wavre et à Louvain. Après avoir été vicaire à Nil-Saint-Vincent et à Ohain, il occupa — en 1887 — la cure de Saint-Géry où il demeura jusqu'à son décès, survenu en 1915. Ce « *Wallon fou de son vieux langage* » (comme il se définissait lui-même) fut à la fois peintre, musi-

wallon massé autour de son centre, une petite place, comme toutes les autres places de villages de province, aux pavés inégaux et disjoints. Les rues sont sinieuses et étroites; ça manque peut-être d'urbanisme, mais ça fait plus intime... » La bombe devait soufler ce décor. « *Voici la place*, poursuit l'écrivain. *Que dis-je? Ce qui reste de la place de Perwez ce lundi de Pentecôte à dix heures du matin. C'est un spectacle terrifiant d'horreur et de destruction... Tout est noir, affreusement noir et encore désert et abandonné... Je vois des corps immobiles, calcinés et recroquevillés, qui semblent invertébrés. J'en touche un qui est mou et flasque comme du caoutchouc. D'autres, soufflés par la violence du déplacement d'air, ont été plaqués contre les murs où ils sont demeurés, figés dans des postures macabres... »*

Cruellement meurtrie le 13 mai 1940, la petite ville voit arriver, le lendemain, une colonne allemande de chars et d'infanterie. Cette colonne est contrainte de se replier. Puis, sur le territoire proche de Grand-Leez, c'est la bataille dite de Gembloux livrée par les Français aux Allemands. La nuit du 16 au 17, des escarmouches se produisent sur le territoire de Perwez. Quelques maisons flambent. C'est fini : pendant plus de quatre ans, ce sera l'occupation et la misère !

En 1949, le travail de reconstruction est entamé mais il se poursuivra de longues années durant par suite de la lenteur apportée à la liquidation des dommages de guerre. Aujourd'hui, toute trace de ruine a disparu. Calme au milieu de ses terres opulentes, la petite ville montre, à ses visiteurs, un visage accueillant.

cién, sculpteur sur bois, diseur, poète français et, surtout, poète dialectal couronné et édité par la Société de Littérature wallonne. Affable et dévoué, plein d'esprit et de bon sens, aimant la vérité autant que la bonne chère, l'abbé Courtois réalisait le type même du Perwézien.

Né à Perwez en 1883, mort dans sa petite ville natale en 1956, Louis Henrard, poète et conteur patoisant, a observé attentivement les choses et les gens de son terroir. En 1940, fort éprouvé dans ses biens, il écrivit un poème courageux, attestant de sa volonté — qui fut celle de tous ses concitoyens — de reconstruire ce que la guerre avait détruit.

Outre ces deux poètes dialectaux, Perwez a vu naître quelques personnages plus remarquables peut-être mais assurément moins représentatifs de l'homme du lieu. Au premier rang d'entre eux figure Monseigneur Alexandre-Joseph Namèche, né en 1811 et mort en 1893, connu surtout en tant qu'historien. Il fut successivement directeur de l'école normale de Nivelles, professeur, vice-recteur et recteur magnifique de l'université de Louvain.

## MONUMENTS, SITES ET CURIOSITÉS

PARLONS d'abord de l'église « dont le dôme ardoisé, sorte de vase renversé surmonté d'une élégante lanterne, a dit Maurice Moreau, s'aperçoit à des lieues à la ronde parmi la plate uniformité de champs superbes ».

Dédiée à saint Martin, l'église de Perwez se dresse un peu à l'écart du centre de l'agglomération, vers l'ouest. Quand a-t-elle été construite? En fait, le sanctuaire actuel est le résultat de nombreuses restaurations, modifications et additions. On y a fait d'importants travaux en 1609 notamment, puis en 1708, puis vers 1750, puis en 1840 et 1848. Quoi qu'il en soit, cette église a une origine très ancienne puisqu'elle est bâtie sur l'emplacement d'une église romane dont il subsiste encore des vestiges. La base de la tour, en effet, est romane. Cette base en moellons de grès, épaisse et solide, supporte une maçonnerie en briques surélevée en 1848 depuis le niveau des abat-sons. C'est à cette même époque — 1848 — que l'on a coiffé la tour, exhaussée de la sorte, d'une « construction assez bizarre, écrivait Wauters, que l'on ne saurait mieux comparer qu'à deux campanes ou cloches octogones superposées et séparées par une galerie à jour ou lanterne, de laquelle on jouit d'une magnifique panorama ». Ce couronnement, assez « bizarre » peut-être, est de forme élégante et de profil gracieux et pittoresque.

Par ailleurs, on retrouve des restes du gothique. Regardez donc, de l'extérieur, le chevet du chœur ! On y remarque encore le dessin des anciennes fenêtres ogivales, fenêtres qui ont été condamnées et masquées afin de mettre le chœur, à l'intérieur, en harmonie avec le reste de l'édifice lors de la reconstruction partielle en style Renaissance ou classique intervenue sans doute vers 1750. Ce chœur en pierres forme une abside à cinq pans soutenue par des contreforts.

Telle qu'elle se présente actuellement, l'église Saint-Martin est de plan basilical, à trois nefs. Le vaisseau est soutenu par deux rangées de grosses colonnes toscanes qui le divisent en quatre travées. Le plafond de la nef médiane est voûté tandis que les collatéraux sont à plafond plat. Ils sont éclairés par des fenêtres en plein cintre, avec vitraux du maître-verrier Asperslag (thème : Les Béatitudes).

Le sanctuaire, sans être particulièrement remarquable, a belle et noble allure. Il est de proportions harmonieuses et est très lumineux. Il contient quel-



L'église de Perwez dédiée à saint Martin.

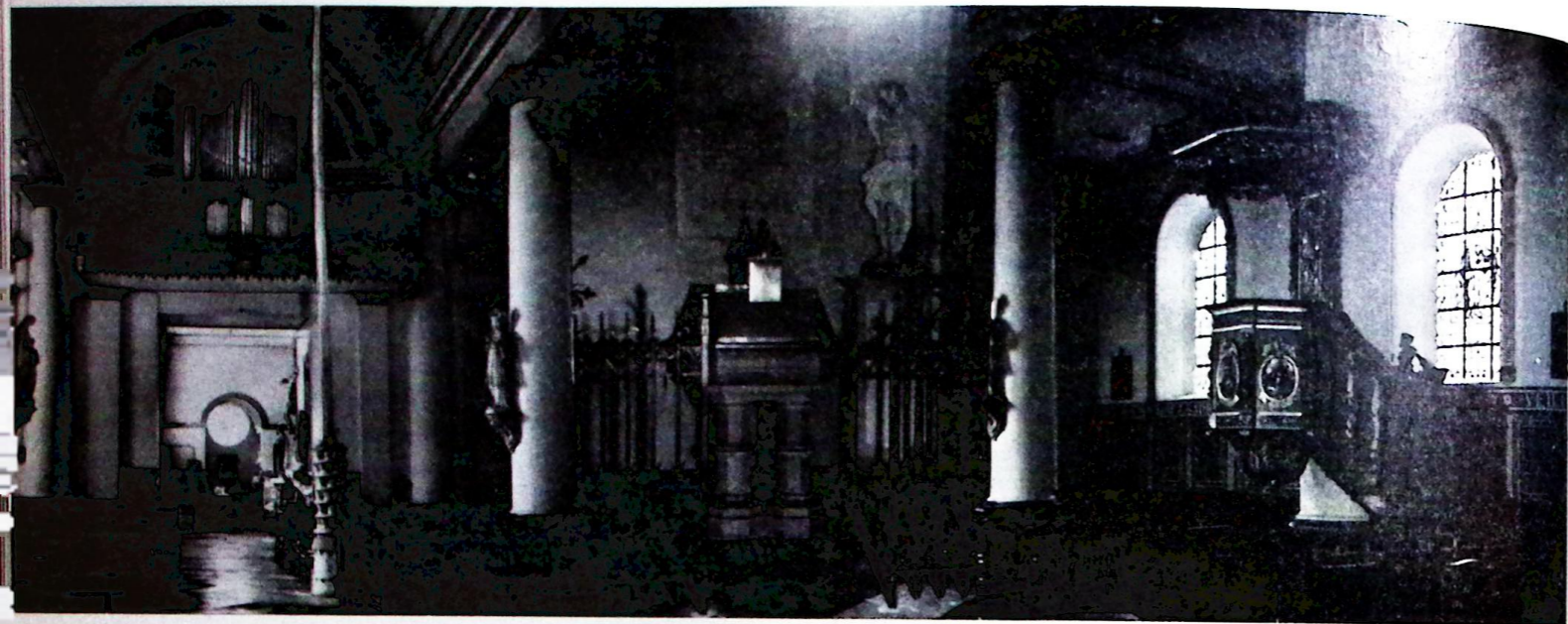
(Photo : de Sutter.)

ques œuvres d'art intéressantes parmi lesquelles la chaire de vérité, le jubé et le buffet d'orgues qui, tous deux, datent de 1752. Les orgues sont l'œuvre du facteur Collin de Nivelles.

Suivant la coutume paysanne, l'église était autrefois entourée du cimetière. Cet ancien cimetière subsiste, bien que désaffecté, et un nouveau champ de repos, qu'il a d'ailleurs été nécessaire d'agrandir il y a quelques années, a été aménagé derrière lui.

Outre son église Saint-Martin, Perwez possède toute une série de chapelles disséminées, comme au vent du hasard, d'un bout à l'autre de son territoire. L'une d'elles est dédiée à Notre-Dame des Affligés et une autre à sainte Madeleine. Il y a aussi, notamment, la chapelle dite de Fausselotte et celle du Bois Sacré-Madame. Les plus intéressantes sont toutefois celles de Notre-Dame de Hal — celle-ci, très ancienne, est située au hameau de Mont-de-Perwez — et de Saint-Roch. Cette dernière, qui domine le chemin d'Aische-en-Refail, a été construite en 1636, en accomplissement d'un vœu, par Jean Renard et son épouse Gertrude Denis. Elle a été restaurée il y a une dizaine d'années, bénévolement, par le propriétaire d'une maison voisine.

Il faut signaler également, ici, la stèle commémorative appelée indifféremment la Grosse Pierre ou la Grosse Borne que l'on peut voir à la limite de Perwez et des deux Thorembais, en bordure du



Le Jubé.

Les fonts baptismaux.

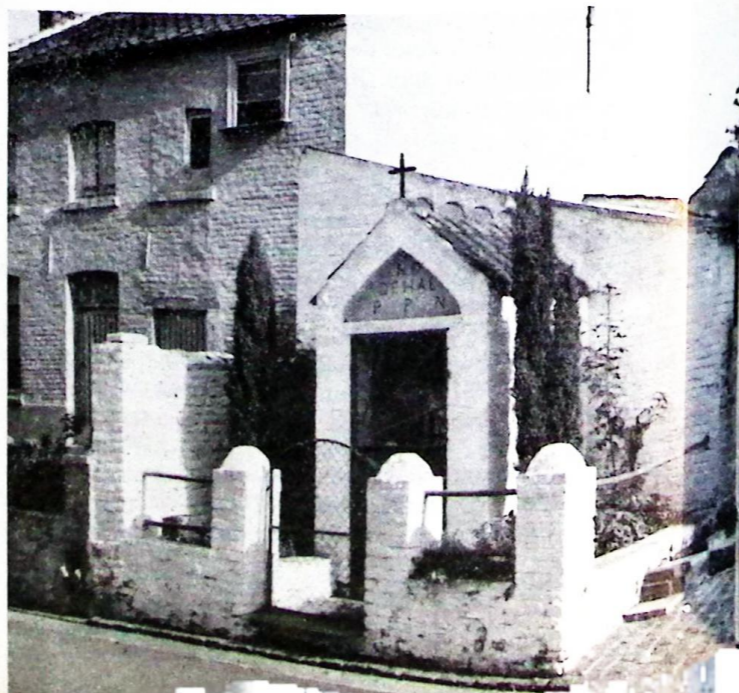
Chaire de Vérité.  
(Photos : de Sutter.)

chemin de Malèves. Ce fruste monument a été placé en 1463 pour marquer le lieu où s'élevait antérieurement le chêne planté solennellement, quelque 250 ans auparavant, par Guillaume de Louvain, premier seigneur de Perwez. On remarque, sur une des faces de ce mémorial, trois cors de chasse — ou huchets (on les retrouve dans les armes de la localité — gravés avec, sur l'entablement, une inscription libellée de la sorte : « Je fais le chêne Guillaume ». Selon la tradition, dix-sept macrales sorcières auraient été brûlées vives, en cet endroit, vers l'an 1500. Ajoutons que la Jauchelette, appelée aussi Jausselette, passe à proximité de la Grosse Pierre. Elle coule sur un lit de pierre encombré de blocs et, sur peu de distance, sa dénivellation atteint plusieurs mètres.

Perwez, où l'agriculture occupe — nous l'avons dit — une part considérable du terrain disponible, possède évidemment de nombreuses fermes dont certaines offrent un intérêt évident. Nous songeons en particulier, en écrivant ceci, à l'antique ferme des Vaulx ou d'Alvaux, située du côté du hameau du Warichet, à une distance d'un kilomètre environ de l'église, non loin de la ligne du chemin de fer Tamines-Perwez-Landen construite vers 1865, à ce qu'il paraît, par des ingénieurs anglais. Cette ancienne ferme seigneuriale, avec portail d'entrée monumental surmonté d'une pierre armoriée, forme, avec sa grange et ses annexes, un imposant ensem-

La chapelle de Notre-Dame de Hal, très ancienne, est située au hameau de Mont-de-Perwez.  
(Photo : de Sutter.)

ble. Près du chemin de Jauche, une autre ferme digne d'accrocher le regard est celle d'Agnelée, ancienne propriété de l'abbaye de Florennes. La ferme de Seumaye, en direction de Petit-Rosière, à quelque 20 minutes à pied du centre de Perwez, est sans doute la plus ancienne de toutes. Déjà citée en 1153, elle abrita jadis une communauté de religieuses norbertines. On trouve, à proximité, une nappe d'eau : c'est l'étang de Seumaye. Il conviendrait de citer aussi la ferme de Jausselette, au hameau de Jauchelette; la ferme de la Sarte, située en direction de Grand-Leez, qui semble avoir été construite en 1760; et la ferme du Godave non loin de laquelle la Grande Gette prend naissance.



La rivière, dont l'aventure commence aujourd'hui un peu plus bas que la ferme du Godave, partait autrefois de la lisière du bois de Grand-Leez, à l'extrémité la plus méridionale du territoire perwezien. Dans son article de 1928 déjà cité, Edmond Bourguignon écrivait à ce sujet : « Dans les temps modernes, les sources de la Grande Gette sont descendues à 2.500 m de distance de l'endroit, situé non loin du point culminant du Brabant où, selon la carte de Ferraris, elles étaient situées en 1777. Cette diminution de la longueur du cours d'eau serait due principalement au déboisement intense de la région... » Autrefois, le bois de Grand-Leez se développait sur plus de 30 km alors qu'il n'est plus, à présent, qu'un îlot de verdure de quelques dizaines d'hectares. On a constaté ailleurs, à la suite de déboisements importants, une diminution très sensible du débit des cours d'eau. C'est ainsi que l'amenuisement de la superficie de l'antique et vaste forêt de Soignes a réduit sensiblement le volume des eaux de l'Ysse et d'autres affluents de la Dyle qui, autrefois, était navigable jusqu'à Wavre.

Canalisée, disparaissant dans sa gaine de béton lors de la traversée de l'agglomération proprement dite, la Grande Gette anime la campagne, simple et belle, qu'elle traverse. Un Perwezien un peu poète a tenté de définir le charme du lieu :

*Te revoilà Perwez, toujours propre et coquet  
D'Alvaux à Jausselette, du Mont au Warichet.  
Que c'est bon de revoir ta campagne fertile  
Que traverse la Gèthe en rivière indocile.*

Comme les autres petits cours d'eau dont le sillon court à travers le territoire de Perwez, la Grande Gette actionnait autrefois la roue de plusieurs moulins. Il en subsiste trois aujourd'hui mais ils demandent au mazout ou à l'électricité l'indispensable force motrice.

Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, c'est sur le territoire de Perwez qu'est situé le point culminant du Brabant : 174 m. Pour se rendre à ce haut-lieu, proche du bois de Grand-Leez et quasiment sur la frontière de la province de Namur, il faut traverser l'ancienne chaussée romaine ou chaussée Brunehaut qui borde sur presque toute sa longueur, du côté d'Aische-en-Refail, le territoire de Perwez. Fait à noter, cette vieille chaussée qui reliait jadis la mer au Rhin via Bavai, Tongres et Maastricht, occupe la ligne de faite marquant, ici, la séparation entre les bassins de l'Escaut et de la Meuse. En bordure de cette vieille chaussée, les chercheurs ne cessent de faire des découvertes dont les plus récentes sont celles de Tavieres et de Liberchies.

A partir du point culminant du Brabant — que d'aucuns ont voulu situer soit au Trou du Bois, sous Vieux-Genappe, soit à la chapelle du Chêneau, à

L'antique ferme des Vaulx ou d'Alvaux qui aurait été construite vers 1865 par des ingénieurs anglais. Détail de l'entrée avec armoiries.

(Photo : de Sutter.)

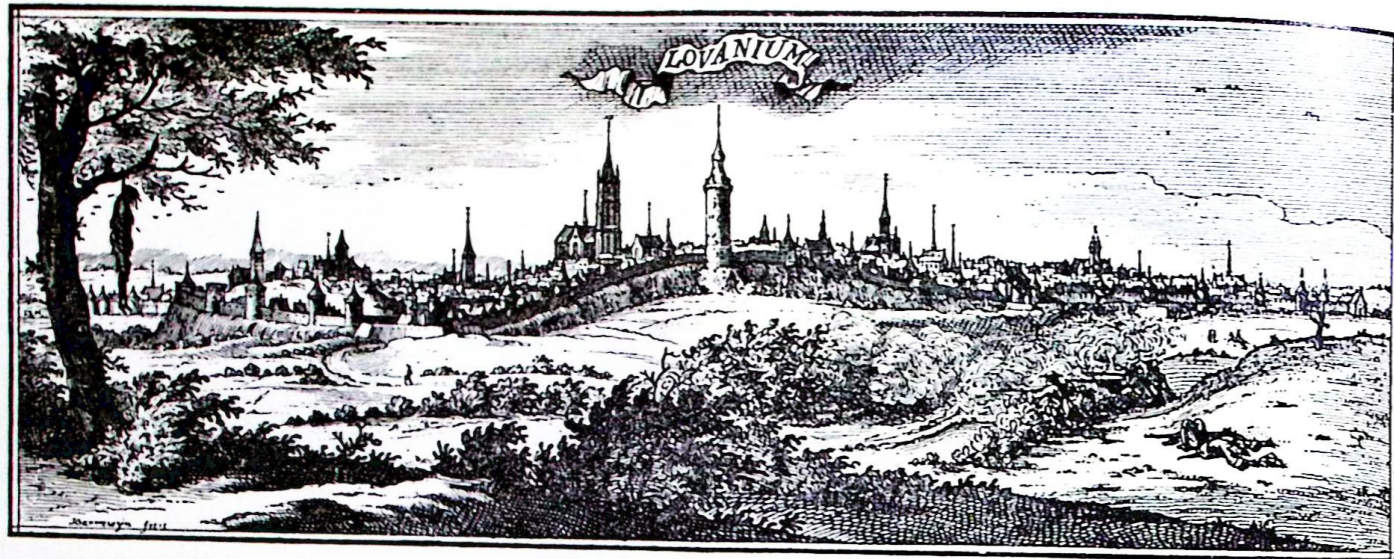


Longueville —, le regard investit un panorama très étendu : larges campagnes, massifs boisés, clochers levés en mâture au-dessus des toits de tuiles ou d'ardoises, d'un bouquet de verdure ou des champs. Le pays que l'on domine de ce promontoire naturel est peu fréquenté par les touristes. C'est le pays des deux Thorembais avec leurs grosses fermes blanches et leurs ruisseaux escortés de saules. C'est le pays des beaux villages tranquilles : Geest-Gerompont, Grand et Petit-Rosière, Noville-sur-Méhaigne, Aische-en-Refail, Grand-Leez... Le Brabant rejoint le Namurois. De scaldéenne qu'elle était, la Hesbaye devient mosane mais l'œil ne s'en aperçoit pas. Seules, parce qu'elles sont l'œuvre des hommes, les cartes précisent limites et frontières, dressent barrières et clôtures, divisent et séparent au lieu de rapprocher et d'unir.

Joseph DELMELLE.



La ferme du Godave, située près de la source de la Grande Gette.  
(Photo De Sutter.)



## SOIRÉES DU TOURISME

### LOUVAIN et son histoire

**T**ROP souvent livrée aux mains malhabiles, hésitantes d'amateurs chez lesquels l'imagination vagabonde, la pure fantaisie, voire les plus folles élucubrations font, d'autorité, office de compétence, trop souvent l'apanage de savants peu scrupuleux, abandonnés, corps et âme, aux impératifs d'un chauvinisme étriqué et rétrograde, prêts à sacrifier la vérité dès l'instant où elle porte ombrage à leurs monde idéologique, l'Histoire qui reste, sans doute, la plus belle, la plus passionnante, mais aussi la plus ardue, la plus périlleuse de toutes les sciences, verse aisément dans le réquisitoire cocardier à moins qu'elle ne sombre directement et ignominieusement dans le romanesque et son dérivé, la légende dorée.

Un des mérites et non le moindre de M. Lousse, l'éminent professeur à l'Université de Louvain qui avait choisi le thème de Louvain à travers les siècles pour inaugurer notre cycle de conférences 1961-1962, est d'avoir su, de bout en bout, maintenir son débat au-dessus de toute passion, de tout parti pris tout en œuvrant avec cette prudence et cette circonspection qui sont le propre des authentiques historiens.

Que savons-nous, en effet, du Louvain préhistorique que peuplèrent, selon toute vraisemblance, des colonies celtiques ? Que savons-nous encore de l'implantation romaine sur son territoire, sinon qu'elle fut indiscutable comme l'attestaient les nombreux tumuli qui, il n'y a guère, ceinturaient encore la ville ?

Même le problème de la naissance de la cité actuelle n'est pas encore entièrement élucidé et continue à faire l'objet de violentes controverses. Louvain était-elle, comme semble le corroborer l'ancienneté de l'église primitive Saint-Pierre dont les origines remontent vraisemblablement à l'époque carolingien-

par M. E. LOUSSE

Professeur à l'Université Catholique de Louvain.

ne, un avant-poste, un embryon ecclésiastique relevant de la juridiction du prince évêque de Liège, à l'égal de ces nombreuses possessions disséminées sur le territoire belge que la principauté de Liège administrait dès les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. N'était-elle pas, plutôt, une fondation laïque dépendant des princes dont l'autorité s'étendait sur les territoires situés à l'Ouest de la Dyle. A cet égard il est symptomatique de constater que les trois châteaux fortifiés qui protégeaient Louvain, dès l'époque féodale, étaient tous implantés sur la rive gauche de la Dyle, le premier à proximité de la porte de Namur, pour défendre le passage de la Dyle, le second, au cœur de la ville, coiffant un îlot, près de l'église Notre-Dame-aux-Dominicains, le troisième, enfin, le plus célèbre en raison des multiples séjours qu'y firent nos princes, dominant de toute sa masse, l'impressionnant Mont-César.

Si Louvain garde toujours jalousement le secret de ses origines, en revanche, son importance comme point de passage obligé a été parfaitement établie par les historiens.

Ville en étoile, Louvain, en raison même de sa situation géographique fut, de tout temps, un nœud de communication de première valeur vers lequel convergeaient un imposant faisceau de routes qui, jadis, se recoupaient à l'emplacement qu'occupe actuellement la Grand-Place. Aujourd'hui, encore, les fervents du volant connaissent, pour les avoir expérimentés à leurs dépens, les engorgements fameux

du carrefour de la Porte de Tirlemont. Cette position privilégiée, jointe aux relations marchandes que la Dyle assurait en direction de l'Escaut et de la Mer du Nord, contribua, à coup sûr, à favoriser et à accélérer le développement et l'épanouissement de la ville. Par contrecoup, elle fut aussi à la base de la lugubre théorie de calamités qui s'abattirent sur la ville dès l'instant où abdiquant son rôle de réduit national destiné à former enceinte au pays et sur lequel les ducs de Brabant s'appuyèrent dans leurs conquêtes en direction du Nord et de l'Est, la ville ne remplit plus que ses fonctions de passage obligé, de goulot où s'engouffrent périodiquement les belligérants assoiffés d'impérialisme. Français et Autrichiens, notamment, ont pris souvent Louvain comme point de mire, eux qui se l'arrachèrent à plusieurs reprises. De nos jours encore, Louvain a conservé intacte cette triste renommée. Pour convaincre les sceptiques, il suffirait de rappeler les abominables carnages de la guerre 1914-18 et les non moins effrayants pilonnages aériens et terrestres de la seconde déflagration mondiale.

Centre commercial, centre stratégique, centre routier de premier plan, Louvain fut, en outre, — et ceci constitue peut-être son plus beau titre de gloire — le berceau de nos libertés brabançonnaises. Chaque fois que ces libertés durement conquises furent menacées, Louvain qui avait vu éclore sous ses murs le droit brabançon, n'hésita pas à lancer un appel pathétique aux magistrats et aux bourgeois des autres villes. N'est-ce pas dans la bouche des Louvanistes que s'épela, pour la première fois, le mot « compatriote ». Louvain n'est-elle pas aussi, la patrie, par excellence, de la Joyeuse Entrée braban-

çonne, cette charte contenant la synthèse de nos libertés nationales, dont s'inspira largement notre Constitution et à laquelle, pendant deux siècles et demi, tous nos souverains de Jean IV à Albert et Isabelle jurèrent fidélité. Joseph II, dans sa folie despotique l'abolit, sans doute, mais il ne fut jamais en mesure de l'extirper du cœur des Belges.

Foyer de nos libertés les plus chères, Louvain fut, encore, un foyer incandescent de culture et d'humanisme grâce à son Université établie par bulle papale, en date du 9 décembre 1425, en vue de dissiper les ténèbres de l'ignorance, d'étendre et d'encourager les sciences dans l'intérêt de l'ordre public. Mais si, comme le souligna, avec infiniment de justesse M. Lousse, des hommes comme Adrien Florens, futur pape Adrien VI, Erasme, Cleynaert, Mercator, Vésale ou Jansénius permirent d'asseoir confortablement « extra muros » la renommée de l'Alma Mater, toute l'histoire de l'Université reste à faire. S'il est démontré qu'elle fut le porte-drapeau de la révolte contre Joseph II et un des bastions de la résistance sous le régime français, nous ne sommes toujours pas éclairés sur les méthodes d'enseignement qui y furent appliquées ni le rôle qu'elle exerça sur la vie politique et administrative de nos provinces, rôle qui fut, peut-être, bien plus considérable que l'apport intellectuel et didactique dont nous lui sommes redevables.

Les applaudissements nourris qui ponctuèrent les félicitations chaleureuses que M. M. A. Duwaerts déclina au conférencier, pour son magistral exposé, clôturèrent dignement cette brillante soirée inaugurale.

Y. B.

## SOUS L'ÉGIDE DU CRÉDIT COMMUNAL DE BELGIQUE

### Remarquable exposition des Collections de l'Assistance Publique

**T**OUS ceux qui, l'an dernier, eurent la bonne fortune de parcourir les salles et galeries du Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, abritant l'exposition consacrée aux « Gloires des Communes Belges » qu'avait organisée le Crédit Communal de Belgique à l'occasion du premier centenaire de sa fondation, gardent vivace, en esprit, le souvenir d'une éblouissante manifestation dont la portée artistique et culturelle n'avait d'égale que la parfaite ordonnance. Loin de constituer un effort isolé, sans lendemain, une manière de célébrer avec éclat le centième anniversaire d'une institution d'utilité publique qui, sur le plan financier, avait acquis d'imprescriptibles lettres de créance, cette exhibition de chefs-d'œuvre de notre patrimoine provincial et communal, était appelée, dans la pensée des promoteurs, à s'intégrer dans un vaste programme visant à mettre en lumière le rôle que les communes jouent, depuis des siècles dans la création, l'enrichissement et la conservation du capital artistique de notre pays, tout en renforçant l'action menée en faveur des provinces et des communes.

Grâce à cette exposition, un jalon d'importance était posé dans cette politique de promotion de l'idéal communal. Fidèle à cette louable ligne de conduite qu'il s'était tracée, le Crédit Communal de Belgique publiait, toujours dans le cadre de la célé-

bration de son centenaire, un livre d'art intitulé « Trésors Communaux » qui apparut, d'emblée, comme une remarquable contribution à l'histoire de nos musées locaux et un éloquent inventaire des richesses insoupçonnées que recèlent ces établissements. On put craindre, un instant, que, grisé par ce double et retentissant succès, le Crédit Communal mettrait en sourdine à ses nobles ambitions. L'exposition « Collections de l'Assistance Publique » qui déploie présentement ses incomparables fastes dans ce même Palais des Beaux-Arts de Bruxelles suffit à elle seule à dissiper nos doutes en démontrant, à l'envi, que le Crédit Communal n'a rien abdiqué de ses fières prétentions. Bien plus, elle constitue la première concrétisation, la première matérialisation spectaculaire des activités d'un centre nouvellement créé au sein même du Crédit Communal de Belgique et dont l'objectif est d'assurer une meilleure connaissance des institutions régionales et locales.

Comme le précisait, au cours d'une récente conférence de presse, M. Van Audenhove, directeur général du Crédit Communal de Belgique, ce centre dénommé « Pro Civitate » et auquel le Roi a daigné accorder son haut patronage s'est assigné comme idéal de parfaire les connaissances du public sur le fonctionnement tant administratif que politique de nos provinces et communes tout en mettant en exergue



*Cette très délicate et très noble Sedes Sapientiae en bois polychrome, datant du XIII<sup>e</sup> siècle et provenant du Couvent des Sœurs Noires de Louvain, figure parmi les quelque 300 bijoux artistiques groupés au sein de l'exposition consacrée aux Collections de l'Assistance Publique.*

Première cristallisation, comme nous le disions plus haut, de cette courageuse autant qu'estimable entreprise gravitant autour de l'idée-clé de la promotion de l'idéal communal, l'exposition « Collections de l'Assistance Publique » qui se tient jusqu'au 25 décembre prochain, sous les vastes cintres du Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, s'inscrit dans cette politique générale de diffusion et d'éducation en offrant à la méditation et à la contemplation du visiteur un prestigieux ensemble d'œuvres d'art en provenance des Commissions d'Assistance Publique. Nul n'ignore, sans doute, que la plupart des richesses artistiques dont les Commissions d'Assistance Publique sont les précieux et vigilants dépositaires ou légataires n'ont jamais été révélées au public. Rarissimes sont, en effet, les Commissions, qui, à l'instar de celle de Bruxelles ou d'Anvers, par exemple, ont, en marge de leurs activités fondamentales, groupé dans un musée leurs œuvres d'art et objets les plus précieux.

Aussi, cette concentration massive, pour les besoins de l'exposition, de plus de trois cents pièces, dont les origines s'échelonnent du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, choisies, de surcroît, dans tout le pays, avec un sens aigu de l'éclectisme en raison de leur valeur intrinsèque et dont certaines n'ont pas usurpé leur titre de chef-d'œuvre, constitue pour le profane une authentique révélation d'un des aspects les plus ignorés du fabuleux patrimoine artistique de notre pays. L'engouement quasi spontané que cette exposition suscite tant parmi les masses qu'auprès des établissements d'enseignement doit être de nature à attirer l'attention des Commissions d'Assistance Publique sur l'intérêt qu'elles ont à organiser si possible à titre permanent, une exposition de toutes les œuvres dont elles sont les heureuses détentrices ou du moins, là où les circonstances ne se prêtent pas à une réalisation de pareille envergure, de celles de leurs œuvres considérées comme les plus marquantes.

Même, les censeurs les plus sévères, les critiques les plus acerbes s'étaient extasiés, lors de l'exposition consacrée aux Gloires des Communes Belges, sur l'art consommé avec lequel des pièces, relevant pourtant de toutes les formes d'expression, étaient agencées, composant, au travers des œuvres présentées, un tableau saisissant de vérité de la naissance, de l'évolution et de l'épanouissement de nos communes. Les mêmes qualités se retrouvent, avec, semble-t-il, encore plus de raffinement, dans la présente exposition. Au-delà des peintures, sculptures, tapisseries, meubles et documents évoquant les divers aspects de la vie des institutions charitables et des congrégations hospitalières, se découpe, en filigrane, toute l'émouvante et poignante histoire de l'aide au prochain.

Cette remarquable exposition dont les composantes à la fois hautement attractives, artistiques et didactiques, illustrent, d'une manière sublime, le thème éternel de la solidarité humaine, restera ouverte jusqu'au 25 décembre 1961 inclus, tous les jours de 10 à 18 heures.

Le droit d'entrée est fixé à 20 francs, montant ramené à 5 francs pour les écoliers et étudiants visitant l'exposition en groupe dirigé, l'entrée étant gratuite pour le professeur.

Y. B.

## WATERMAEL-BOITSFORT

et les Jeunes Peintres

### LE PRIX RIK WOUTERS

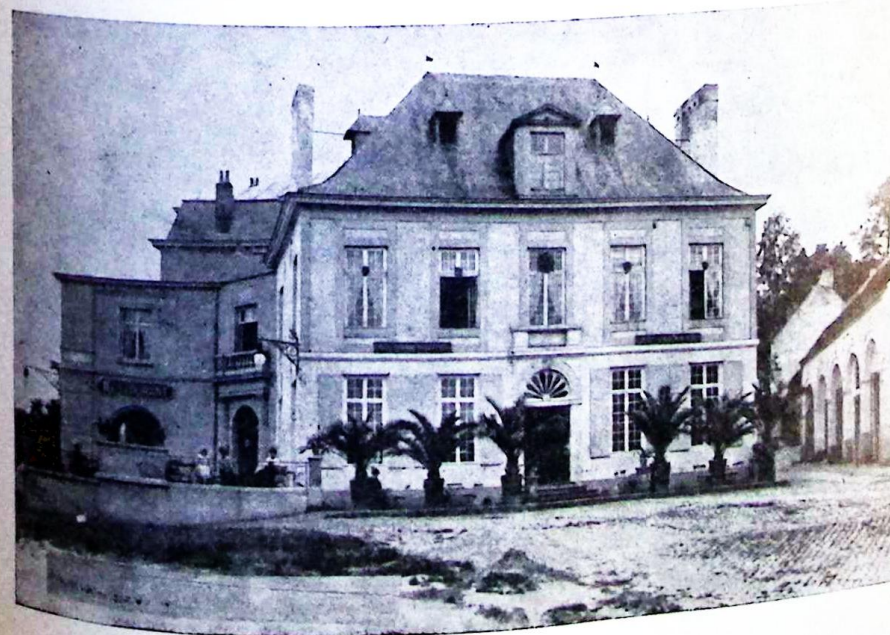
A voir le visage actuel paisible et pacifique de Boitsfort à la fois agreste, sylvestre et urbain, il faut une sérieuse érudition, jointe à de non moins solides connaissances topographiques, pour deviner dans ce populeux faubourg en constante expansion le Boitsfort d'autrefois, royal rendez-vous de chasse.

Aujourd'hui que les bois ne résonnent plus de ces mille imprécations, souvent hautes en couleur des piqueurs, que les meutes hurlantes ne font plus frissonner les arbres, qu'un à un, comme écorchés, loups, sangliers, cerfs et chevreuils ont déserté cette terre désormais inhospitalière, que l'altière forêt elle-même, défigurée par les appétits et les convoitises des brasseurs d'affaires ne nous offre plus qu'un visage meurtri, tuméfié, méconnaissable, il ne nous reste plus pour étancher notre soif de connaissances que quelques gravures, estampes, cartons et cette Maison Haute, échappée, comme par miracle, aux ravages des ans. Cette demeure patricienne, d'aristocratique allure, qu'édifia en 1687, suivant des plans attribués à l'architecte français Boffrand, élève doué de Mansard, Dominique-Michel de Cafmeyer, un des plus illustres veneurs de la cour de Charles II, servit d'abord de lieu de rencontre où les veneurs pouvaient, en toute liberté, commenter leurs dernières prouesses sportives et mettre au point, en toute quiétude, leurs prochaines expéditions. Transformé, ensuite, en restaurant, l'édifice devait connaître une seconde et florissante jeunesse et devenir, bien vite, la coque-

luche des fins gourmets et des amazones, avant de sombrer, peu à peu, dans l'oubli. Sa récente acquisition par la commune de Watermael-Boitsfort mit fin à l'incertitude qui commençait à planer sur son sort en même temps qu'elle dissipa la pénible angoisse qui étreignait le cœur des amants du passé.

Depuis, et dans l'attente du jour solennel où elle sera officiellement investie dans ses nouvelles fonctions de musée folklorique, la Maison Haute s'est vu confier, grâce à l'impulsion et aux efforts déployés par une Administration communale clairvoyante et sensible aux moindres pulsations de notre vie intellectuelle et artistique, l'insigne privilège d'être un foyer ardent de culture. Cette mission, elle la remplit généreusement et il ne s'écoule point de saison sans que ses salons n'ouvrent leurs portes à quelque exposition artistique, historique ou littéraire. C'est dans cette optique généreuse et vivifiante que la Commission des Beaux-Arts de Watermael-Boitsfort organisa dans le courant du mois d'octobre dernier, sous les auspices de l'Administration communale, une exposition intitulée : « Prix Rik Wouters ».

Ce concours, accessible à tous les jeunes peintres de 20 à 35 ans vit affluer, en provenance des quatre coins du pays, quelque 275 toiles. L'énoncé de ces seuls chiffres atteste à suffisance l'extraordinaire vitalité qui anime toujours le plus subtil et le plus délicat de nos arts plastiques. Au total, une trentaine de tableaux furent sélectionnés et retenus pour l'attribution du prix. Mais avant de revenir sur l'attribution du prix. Mais avant de revenir sur celui-ci et sur les leçons qu'il convient d'en tirer, le moment nous semble choisi pour évoquer le souvenir de celui sous l'égide duquel fut placée cette exposition. Rik Wouters, comme le rappela, avec infiniment d'à-propos, M. Claude Vandersleyen au



WATERMAEL-BOITSFORT.

La Maison Haute, à l'époque où elle faisait office de restaurant.

leur histoire et, notamment le rôle qu'elles ont joué et ne cessent de jouer, dans les domaines artistique et culturel. Il est patent qu'une entreprise d'une telle ampleur ne pouvait être menée à bonne fin, à l'aide des seuls services administratifs et financiers de la Société et requerrait l'appui et les conseils de compétences et de spécialistes qui furent choisis parmi les professeurs d'université, conservateurs de musée, hauts fonctionnaires et dont la plupart avaient, d'ailleurs, œuvré avec talent à la mise sur pied des manifestations du Centenaire du Crédit Communal.

Pareillement étoffé, Pro Civitate était paré pour développer sa double action : scientifique, d'abord, en suscitant une meilleure connaissance de la fonction provinciale et communale, du droit administratif et de l'histoire urbaine et locale et, d'une façon générale, en mettant l'accent sur tout ce qui se rattache à la vie de nos institutions régionales et locales; artistique ensuite en mettant en valeur le patrimoine culturel de la Belgique, à l'intervention des institutions régionales et locales et en stimulant son développement, surtout aux échelons provincial et communal.

cours d'une conférence donnée dans le cadre de cette manifestation, appartient à cette fière lignée d'êtres exceptionnels qui ont su marquer leur passage en ce monde de leur empreinte indélébile, à la lignée de ces natures d'élite, tels Jésus-Christ, Bouddha, Beethoven, Goya ou encore Homère dont le cœur débordait d'amour pour l'humanité, à cette race d'élite dont la pensée, la parole, l'œuvre toute entière, survivant à tous les remous, à tous les cataclysmes, à tous les bouleversements politiques ou sociaux, est parvenue intacte jusqu'à nous parce que le message qu'elle contient au-delà des barrières et des préjugés raciaux, au-delà même du temps, parle encore aux hommes, leur parle d'eux-mêmes et demeure, malgré les années, malgré les siècles, en mesure de nous faire vibrer intensément à son contact.

Le feu dévorant, cette tendance irrésistible au prosélytisme, ce besoin brûlant de communiquer aux autres cette vérité qui consume tout artiste, Rik Wouters l'a éprouvé avec une virulence exceptionnelle qu'attisait encore la prémonition de sa fin prochaine. Tournant résolument le dos aux recettes et aux goûts du jour, renonçant, par avance, à ces petites mais combien vaines satisfactions d'amour-propre que procure une gloire éphémère, refusant catégoriquement de céder à l'appel d'un « narcissisme » stérile et dégradant, Rik Wouters, fidèle à sa devise « Ouvre tes yeux et regarde », se pencha en toute simplicité sur les choses qui l'environnaient et, à une époque, où l'être humain avait quasi disparu des toiles de nos maîtres, où les artistes les plus talentueux, à la suite de Cézanne et de Gauguin, tuyaient le monde, il eut le courage de se pencher sur l'homme, sur son frère, sur son semblable et de traduire ses gestes familiers en des accents primaires où jaillissait toute la spontanéité d'un grand artiste, d'un grand lutteur.

Toute la vie de Rik Wouters fut-elle autre chose qu'un farouche combat contre la facilité, contre la misère, contre la maladie, contre la mort. Par paradoxe, c'est cette misère même qui le pourchassait sans répit et qu'il partageait, courageusement, avec sa femme, la compagne inséparable de ses infortunes, qui fut à l'origine de son œuvre sculpturale où il exprima avec une densité extraordinaire sa vision aiguë de la vie et son sens inné du mouvement. En effet, ce peintre d'instinct sculpta parce qu'il était trop pauvre pour acheter la toile nécessaire à l'exercice de son art et que seule la terre glaise, dont l'acquisition n'obérait pas son maigre budget, lui permettait de se lancer, tout entier, dans ses études plastiques. Watermael-Boitsfort a eu la bonne fortune de recueillir une de ses œuvres « Soucis domestiques », composition d'une grande noblesse, coulée en bronze et qui, telle une figure de proue, accueille, à l'entrée de la commune, le visiteur venant de Bruxelles.

Son art atteignit son apogée en 1912, alors qu'âgé de 30 ans à peine, le peintre avait en lui définitivement terrassé le sculpteur. Il lui restait quatre petites années à vivre, quatre petites années pour offrir en partage à ses frères, les hommes, les bouleversantes émotions qui le secouaient, pour confier à la toile cette soif d'éternité qui le hantait. Ce penchant irrésistible au prosélytisme qui gronde dans le cœur de tout artiste, Rik Wouters l'extériorisa, l'épancha en des tableaux d'une aveuglante luminosité où tout jusqu'aux négligences intentionnelles, jusqu'au ba-

riolage outrancier des couleurs, concourt à créer cette chaleur qui attire et retient. A cet égard « La Repasseuse », ce célèbre tableau du maître, datant de 1912, exposé à la section Art Moderne du Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers, constitue le prototype des fulgurants mariages chromatiques du maître.

La création du Prix Rik Wouters par la commune de Watermael-Boitsfort relève moins du désir de rendre un hommage filial à un authentique esthète qui se hissa, d'emblée, parmi les géants de la peinture moderne ou d'acquitter une dette de reconnaissance envers un des plus illustres enfants du terroir que de la volonté bien arrêtée des promoteurs de concrétiser et de cristalliser leur sollicitude envers tous nos jeunes artistes.

En parcourant les différents salons réservés à l'exposition et en examinant, au gré des cimaises, les quelque 30 tableaux retenus par le jury dont la tâche fut, au demeurant, très ardue, il est extrêmement malaisé de se faire une opinion en tant soit peu précise sur l'orientation que prendra, demain, notre art plastique. ou même d'arriver à une synthèse des idées et des courants qui dominent et régissent notre peinture contemporaine. En fait, toutes les tendances depuis le classicisme le plus pur jusqu'à l'abstrait le plus dépouillé en passant par toute la gamme des « isme » : naturalisme, impressionnisme, expressionnisme, cubisme, surréalisme se retrouvent à des degrés divers et avec des outrances plus ou moins accentuées dans les œuvres livrées à la sagacité du critique.

En tout cas, au vu de l'exposition de Watermael-Boitsfort, ce retour triomphal du réalisme que certains devins annoncent à cor et à cri depuis quelque temps déjà, semble marquer le pas, du moins, chez nous. Tout au plus, l'œil averti y décèlera, un léger glissement vers un réalisme mitigé, tout en nuances qui, à l'inverse du réalisme intégral, lequel trop étroitement solidaire du sujet, verse aisément dans la platitude, laisse à l'artiste le champ libre à la matérialisation de ses aspirations et de ses sentiments les plus secrets et les plus profonds.

La qualité des œuvres présentées jointe à leur extravagante variété atteste, de toute façon, l'extraordinaire vitalité qui anime la peinture contemporaine et fait bien augurer de son avenir. En effet, à la suite de Noëlla Deneumoustier de Montigny-sur-Sambre, qui se vit décerner la palme, en l'occurrence, le prix Rik Wouters pour sa toile « Chambranle » d'une étonnante facture, de Jean Glibert, qui enleva la première mention avec un tableau d'une belle envergure, travaillée tout en contrastes et de Boris Semenov qui obtint la deuxième mention avec une composition très vaporeuse mais d'une grande délicatesse, nous retiendrons surtout, comme riches en promesses, les noms de Claude Demesmaecker qui s'essaye avec brio dans le domaine peu exploré de l'art confronté à l'industrie, d'Yves Dendal, aussi dont le pinceau a modelé avec une surprenante luminosité une symbolique « Ruelle », de Jean Pion, encore dont un tableau allégorique évoque irrésistiblement le Salvador Dali des beaux jours, de René Pasteels, enfin qui présente un portrait d'enfant d'un remarquable coloris.

Ce salon offre ainsi une homogénéité dans la qualité qui autorise tous les espoirs.

Yves BOYEN.

## Un hommage au Gouverneur et au Greffier de la Province

Le conseil provincial, en séance extraordinaire, a rendu un hommage public à M. Jean de Néeff, gouverneur, et à M. Gustave Kestelin, greffier de la Province de Brabant.

M. de Néeff, promu commandeur de l'Ordre de Léopold, exerce ses fonctions de gouverneur depuis dix ans, tandis que M. le greffier Kestelin, a été promu commandeur de l'Ordre de la Couronne à l'occasion de ses quinze années de mandat.

Aussi, le conseil provincial tout entier s'est-il associé aux paroles de M. Hanse, président, qui a rendu un vibrant et émouvant hommage à deux grands serviteurs de la province.

M. de Néeff a suivi d'une façon exemplaire la ligne de conduite tracée par ses prédécesseurs qui ont, tous, marqué de leur empreinte l'activité provinciale. L'œuvre de feu M. Demets, qui a reçu à juste titre l'épithète de Demets le bâtisseur, a été poursuivie sans relâche par M. de Néeff.

Le complexe Céria s'achève. Des internats ont été créés à l'Ecole normale de Tirlemont, à l'Ecole des Arts et Métiers à Nivelles et à l'Ecole d'Agriculture de Wavre.

L'administration provinciale a offert au jubilaire à cette occasion son portrait (œuvre de l'artiste Swijncoep) afin que celui-ci puisse honorer la galerie des Hommes qui ont rendu à la province d'éminents services. M. de Néeff tint à remercier l'assemblée et à attirer sérieusement son attention sur les difficultés du problème de recrutement du personnel en insistant sur le fait qu'en Brabant les fonctionnaires possèdent la connaissance des deux langues nationales, sans compensation pécuniaire.

« Je dois, dit-il en terminant, une profonde reconnaissance aux membres du conseil provincial et de la Députation permanente. Leur collaboration m'a permis de sauver l'essentiel en mettant du personnel à ma disposition. Je suis heureux de pouvoir rendre à celui-ci un hommage largement mérité. »

M. Jules Hanse, président, reprit alors la parole pour rendre hommage à un autre grand serviteur de la province, M. Gustave Kestelin, qui fêta les quinze années de fonction en qualité de greffier provincial.

« Monsieur Kestelin, dit le président, je ne pourrais traduire ici, en paroles, la source d'énergie que vous déployez pour accomplir les hautes fonctions qui vous ont été confiées.

» Chef du personnel de l'Administration provinciale, vous avez su insuffler aux agents sous vos ordres, des méthodes de travail qui font honneur à notre Province. En voyant la tâche énorme que vous remplissez chaque jour au sein de l'Administration provinciale, on pourrait se dire que, le soir venu, vous profitez d'un repos bien gagné dans la quiétude de votre home.

» Cependant en dehors de l'Administration, votre activité est encore multiple et je ne pourrais en citer les divers aspects nationaux et internationaux.

» Il me plaît cependant de rappeler que plusieurs instances internationales se sont rendu compte de votre valeur d'homme actif et compétent.

» Sachant cela, nous avons tenu, en vous remettant les bijoux de la Croix de Commandeur de l'Ordre de la Couronne qu'il a plu à S.M. le Roi de vous octroyer, à y ajouter un souvenir. Ces miniatures indiennes finement présentées en un ouvrage relié restera pour vous, j'en suis sûr, un hommage de notre admiration et de la reconnaissance que nous vous devons. »

Après les félicitations des représentants des groupes politiques, M. Gustave Kestelin remercia le président et les autres orateurs.

« Je m'honore, dit-il, d'avoir bénéficié de la confiance des gouverneurs qui ont eu la responsabilité de la gestion de la province depuis 1915. D'autre part, j'ai pu compter sur le dévouement d'un cadre hors pair et d'une équipe de jeunes dont le travail intelligent et efficace, a fait connaître partout ce que j'appellerai le style administratif brabançon, dépouillé de papiers inutiles, et de rapports superflus. Cette équipe fait mon admiration depuis quinze ans. C'est grâce à elle que nous faisons le compte des réalisations importantes qui ont amené le Brabant comme il en avait le projet en 1915, au rang des provinces les plus importantes du pays.

» Je suis fier de diriger ce personnel de qui le gouverneur et moi-même avons obtenu une loyauté parfaite à l'égard de l'autorité et un désir de servir intelligemment et vite, que l'on rencontre peu. Ainsi donc, la manifestation d'aujourd'hui est aussi, et avant tout, la manifestation en l'honneur du cadre et du personnel que je dirige. »

### DISTINCTIONS

Au début de la séance, le président avait annoncé que M. Edgard Spaelant, député permanent, président de notre Fédération, avait été promu commandeur de l'Ordre de Léopold II avec rayure or, au titre de la Reconnaissance nationale, et que M. Courdent, membre du Conseil, avait été promu officier de l'Ordre de Léopold.

### PERWEZ-LE-MARCHE

Dans l'article de Joseph Delmelle sur « Perwez-le-Marché », il est fait plus d'une fois allusion à la ferme du Godave, sise près de la source de la Grande Gette et dont nous donnons d'ailleurs une reproduction photographique.

Or, le Dr H. Desneux, fervent ami du Brabant Wallon, qui a rédigé un ouvrage utile, intitulé « Le Brabant Wallon » (1930) dans lequel il est parvenu à synthétiser la physionomie artistique, historique et folklorique de l'arrondissement de Nivelles, a dénommé ce bâtiment : « Ferme de Gadaffe ».

Qui pourra nous donner une précision à ce sujet ?



*Le hall des Anciens, avec Eugène Smits, Joseph Stevens, Charles De Groux, Emile Wauters, François-Joseph Navez et Jean Portaels.*

## LE PRESTIGIEUX RAYONNEMENT DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES

# MIS EN LUMIÈRE PAR UNE GRANDE EXPOSITION

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS  
DE BRUXELLES

du 28 octobre au 5 novembre 1961.

*La grande salle des contemporains, avec Paul Delvaux, René Magritte, Micheline Boyadjan, Léon Navez, Nicolas de Stael, Léon Devos, Robert Buyle, Albert Aebly, Henri Lenaerts, Georges Dobbels, Fernand De Bonnaires, Dolf Ledel, Marcel Rau, etc.*



58

**P**OUR marquer d'une manière tangible les cérémonies du 250<sup>e</sup> anniversaire de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, pour illustrer aussi le chemin parcouru depuis la fondation de l'Ecole, rien ne s'indiquait mieux qu'une exposition qui mit à la fois l'accent sur les œuvres des artistes qui enseignèrent à l'Académie et sur celles des artistes qui furent formés par ces maîtres.

Comme le disait le préambule du catalogue « les organisateurs de cette exposition ont été confrontés avec des problèmes difficiles à résoudre. Il s'agissait de faire un choix parmi tous les artistes disparus : sélection ingrate à réaliser en fonction de cimaises nécessairement limitées. » La Ville de Bruxelles ayant manifesté le désir de voir également mis en évidence l'art contemporain, on s'imagine aisément les dilemmes auxquels durent faire face bien souvent les différents comités de sélection et les cas de conscience qui se posèrent au sein de ceux-ci. Et si l'on ajoute que l'exposition prévue pour le mois de décembre, ouvrit ses portes le 28 octobre, on comprendra l'angoisse de ceux qui avaient accepté la lourde responsabilité de faire un choix et qui n'épargnèrent pas leur temps pour que l'exposition fût une réussite.

Et ce fut une réussite !

Les deux cent dix-sept numéros du catalogue — sans compter ceux qui répondraient aux œuvres des architectes vivants dont les noms

*Le jour du vernissage : le bourgmestre de Bruxelles et Madame Lucien Cooremans, accompagnés de S. Exc. R. H. Ouang, Ambassadeur de Chine; G. Kestelin, Greffier de la Province de Brabant et A. Bernard, Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.*

seuls ont été renseignés — témoignent tous d'une contribution à la glorieuse renommée de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles depuis 1711 jusqu'à nos jours.

Les historiens d'art, les esthètes, les amateurs... et les artistes, étaient heureux de retrouver là, coude à coude pourrions-nous dire, les plus belles œuvres qui marquent les différentes phases de l'évolution artistique de notre pays. Et il n'est pas jusqu'au Conservateur en Chef des Musées Royaux des Beaux-Arts — qu'il convient de remercier tout particulièrement ici pour l'important prêt consenti — qui ne fut heureux de revoir ses classiques, lui qui ne dispose plus de murs pour les y accrocher...

François-Joseph Navez, Charles De Groux, Hippolyte Boulenger, Louis Artan, Guillaume Vogels, Eugène Laermans, Jacob Smits, Léon Frédéric, James Ensor, Henri Evenepoel, Rik Wouters, Pierre Paulus, Anto Carte, Alfred Bastien, Jean Brusselmans et Edgard Tytgat... et voilà toute l'histoire de la peinture belge jusqu'à la dernière guerre qui nous est contée au travers de chefs-d'œuvre tels que *la famille de Hemptinne, la fête au château, le Bénédictin, la raie, la fête aux Invalides, le père du condamné ou la coupe de pommes.*

La Sculpture aussi est de la fête avec Jacques de Lalaing, Isidore de Rudder, Paul Devigne, Julien Dillens, Victor Rousseau, Lambert Gode-

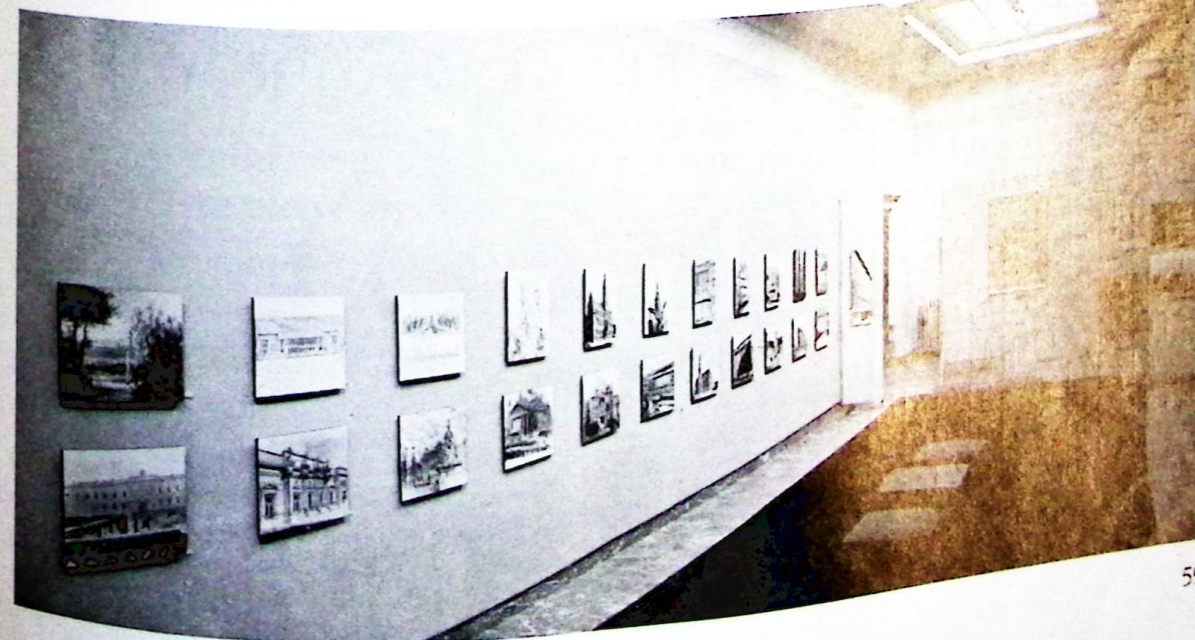


charle, Constantin Meunier, Georges Minne et combien d'autres dont la manière de faire est rappelée dans des œuvres architecturales — également présentes par le truchement de la photographie — qu'ont signées des Van der Straeten, Cluysenaar, Poelaert, Coppens, Balat, Beyaert, Baes, Acker, Horta ou Van Neck...

Le panorama est complété par quelques œuvres — et non des moindres — de peintres, sculpteurs et architectes encore en vie et qui mettent bien en évidence, pour ceux qui en douteraient encore, que l'enseignement de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles est plein de vie et n'a plus rien... d'académique.

V. G. MARTINY.

*Une véritable histoire monumentale de la capitale : l'hôpital St-Jean, l'hospice Pacheco, le Musée d'Art Ancien, le Petit Sablon, la Bourse, le Palais des Académies, la place des Martyrs, les Galeries Saint-Hubert, le Palais de Justice, la Banque Nationale...*



59

20

65

MUSEE D'ART ANCIEN

Conférences  
du dimanche matin

Sous le titre général « Tendances - Style - Actualité », l'A.S.B.L. DIFFUSION ARTISTIQUE organise pour la saison 1961-62, un cycle de conférences qui, sans négliger les grandes leçons des siècles passés, sera partiellement axé sur les diverses formes et tendances de l'art contemporain.

Les sujets et dates ci-après ont été retenus pour ces conférences qui se donneront, le dimanche matin, à 10 h 30, au Musée d'Art Ancien, rue de la Régence, à Bruxelles :

- 17 décembre 1961 : « Wenceslas Coebergher, un homme de la Renaissance (1557-1634) », par M. le Vicomte Terlingen, professeur émérite à l'Université de Louvain.
- 21 janvier 1962 : « La Renaissance italienne et les Ottomans », par M. André Chastel, professeur à la Sorbonne.
- 28 janvier 1962 : « Titien, peintre de cour », par M. Paul Warzée, professeur à la Faculté Universitaire Saint-Iouis.
- 4 février 1962 : « De l'intégration de la plastique contemporaine dans la vie quotidienne », par M. Robert Delevoy, maître de conférences à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et des Arts Décoratifs.
- 11 février 1962 : « J'a retrospective Léon Spillaert », par Mme Fr. Cl. Legrand, conservateur-adjoint aux Musées Royaux.
- 18 février 1962 : « Le problème des musées », par M. Jean Lameere, professeur à l'Université de Bruxelles.
- 25 février 1962 : « Aux sources du XX<sup>e</sup> siècle : Gustave Moreau », par Mme Marie-Jeanne Chartrain-Hebbelinck, graduée en Histoire de l'Art et Archéologie.
- 4 mars 1962 : « Tendances de la gravure contemporaine française », par M. Jean Adhémar, conservateur au Cabinet des

Estampes de la Bibliothèque Nationale de Paris.

- 11 mars 1962 : « Le message de Velasquez », par M. Enrique Lafuente-Ferrari, conservateur du Musée d'Art Moderne, Madrid.
- 18 mars 1962 : « Tendances des arts décoratifs contemporains », par M. A.L.J. van de Walle, conservateur du Musée des Arts Décoratifs, Gand.
- 25 mars 1962 : « Tendances de l'architecture contemporaine », par M. Léon Stynen, directeur de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et des Arts Décoratifs.
- 1<sup>er</sup> avril 1962 : « Ce Grand Monsieur Daumier », par M. Philippe Roberts-Jones, conservateur en chef des Musées Royaux.

Tous ces exposés seront illustrés à l'aide de projections lumineuses.

PETITE CHRONIQUE  
DE NOS MOULINS

Le Cas du Keirekensmolen

Ce ne sera pas le dernier mérite de l'Opération Moulins d'avoir réussi à secouer cette force d'inertie des masses, celle-là même, comme l'observait judicieusement ce sagace critique qu'est resté Sainte-Beuve, sur laquelle s'appuient les gouvernements. Cette prise de conscience populaire de l'inestimable valeur que présentent nos moulins sur les plans culturel, artistique et historique, s'exprime notamment, dans toute sa plénitude, dans les nombreux avis et conseils, aussi bien que dans les sollicitations et adresses qui ne cessent d'affluer en nos services.

C'est ainsi que la sourde menace qui, nonobstant la louable abnégation de ses jeunes propriétaires continue de planer sur la destinée du Keirekensmolen de Pamel et à laquelle nous faisons allusion dans notre numéro de novembre dernier, a suscité un vif émoi parmi nos affiliés. A ce propos, un de nos membres, M. Fernand Ost, nous écrit en substance : « J'ai bien reçu le numéro de novembre de la revue « Brabant » et j'en ai pris connaissance avec le même intérêt que précédemment. »

Je vous félicite sans réserve pour cette très belle revue.

Vous méritez des éloges également pour la publication dans le cadre de l'Opération Moulins, du livre concernant les moulins actuels et de jadis de la province.

C'est du beau et bon travail et d'une présentation pratique...

Dans votre numéro de novembre, vous rapportez à juste titre les efforts faits pour sauver le Keirekensmolen que j'aime particulièrement et vous faites appel aux bonnes volontés.

Je suis prêt à soutenir cette œuvre de restauration. Dites-nous comment faire ? Ouvrez une souscription, je suis persuadé qu'elle connaîtra le succès.

Que pensent nos lecteurs de cette séduisante suggestion de notre aimable correspondant ?

AVIS

Une bourse de 10.000 francs instituée par la Province de Brabant en vue d'encourager l'étude du Chant au Conservatoire Royal de Bruxelles, sera conférée, à la suite d'un concours auquel sont admissibles les candidats et les candidates de nationalité belge, nés dans la PROVINCE DE BRABANT ou y domiciliés depuis deux ans au moins, et n'ayant pas dépassé l'âge de VINGT-CINQ ans à la date du concours.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat du Conservatoire, rue de la Régence, 30, Bruxelles, jusqu'au 13 décembre 1961 inclusivement.

Le concours aura lieu le 14 décembre 1961, à 10 heures.

Les récipiendaires qui, à la date du concours, ne suivraient pas encore les cours de chant au Conservatoire Royal de Bruxelles, et qui se verraient attribuer une bourse d'étude, n'obtiendraient la liquidation de cette bourse que sur production d'un certificat délivré par le dit Conservatoire et attestant qu'ils se sont inscrits au cours de chant.

Les demandes doivent être accompagnées d'un certificat d'inscription aux registres de population et d'un certificat émanant du Directeur d'une école de Musique ou d'un professeur de chant, et constatant que les postulants possèdent les connaissances musicales et les dispositions requises pour se présenter au concours.

La bourse provinciale de chant est conférée pour un an.

DES REVUES POUR VOUS

JOURNAL  
TOURING-SECOURS

Bulletin bimensuel d'information de Touring-Secours, 13<sup>e</sup> année, n° 20. Le Salon de Paris sous le signe de la petite voiture. La priorité de droite. Le scandale des barbouilleurs. Problème d'essence. Sécurité et propreté sur les « autobahn », allemandes. Le rôle des inspecteurs de Touring-Secours.

PROVINCE DE LIEGE

Revue touristique illustrée, édition de la fédération du tourisme de la province de Liège, 13<sup>e</sup> année, n° 23. Quand Victor Hugo voyageait au Pays de Liège. (Dans sa correspondance il y a des traces de trois voyages accomplis en 1840, 1864 et 1867. Les premières lettres sont réunies dans le recueil « Le Rhin »). La curieuse histoire des papes de Lodomez, près de Bellevaux, sorte de fondation laïque mais profondément religieuse. Formes et lumières au Palais des Congrès de Liège. L'église romane de

Xhignesse (3<sup>e</sup> partie). Le bois ensorcelé de Gueuzaine à Waime. Le château de Fraiture.

TOURISME ET CULTURE

Revue semestrielle du syndicat d'initiative de Forbach et sa région, 5<sup>me</sup> année, 15-16.

Les châteaux en ruine des Vosges du Nord. Spicheren, vieux village lorrain. Les soixante ans des Amis de la Nature. Les géants du nord de la France et de Belgique. France fleurie : campagne, compétition entre villes et villages, postes-frontières et stations-services. Muses folkloriques de France. Le château de Herrnschmsee (un Versailles insulaire sur un lac bavarois).

TOURISME

Organe d'union et d'initiative touristique, 42<sup>e</sup> année. Mort du président Louis Martel. Rôle des unions départementales de syndicats d'initiative. En Savoie et Haute-Savoie. Protection de la forêt de Fontainebleau.

Noël à fêter  
bientôt

NOËL, cette fête givrée mais également chaleureuse et bienvenue dans tous les foyers, est proche maintenant. Les rues éclaboussées de lumières, les vitrines scintillantes, les magasins animés de guirlandes et fleurs de neige, toutes ces



Charmante et sobre espérance, cette robe en deux persas de Schwarzenbach est brodée légèrement sous la veste identique, rebrodée de fils d'argent. (Eliane Montigny.)

Mignonne et habillée selon le style américain, Fadette porte ici une robe de velours de coton uni, éclairée d'un empiècement de reps, ourlé lui-même de broderie anglaise.

Nos mots croisés

SOLUTION DU PROBLEME N° 25

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

1.	I	T	T	R	E		E	R	P	S
2.	T	E		A	D	E	L	E		A
3.	T	R	E	M	E	L	O		L	
4.	E	L	S	E	N	E		S	O	N
5.	R	O	S	E		G	E	T	T	E
6.	B		E		B	E	R	I	O	T
7.	E	I	N		I	M	A	M		H
8.	E	L	E	I	S		S	O	R	E
9.	K	O		R		A	M	N	O	N
10.		T	S	A	S		E	T	C	

Le problème n° 26 sera publié dans notre prochain numéro.





parures extérieures et occasionnelles nous invitent à transformer aussi notre maison, notre cœur et nos vêtements.

Chaque fois que revient décembre, nous avons hâte de célébrer le mieux possible, l'avènement d'une autre année que nous souhaitons pleine d'espoir, de douceur et de joies. Pour terminer celle qui fût et pour accueillir la suivante, nous imaginons des décors imprévus, des sapins géants et multicolores, des monceaux de paquets à distribuer.

Dans la cheminée, les bottes s'alignent, gaiment enrubannées. Sur la table parée, les menus délicats ou copieux se succèdent... témoins de réjouissances auxquelles tous les proches pourront participer.

Quoi qu'il en soit, pour que ces jours et ces nuits soient réussis, il faut à chacune la perspective d'une robe ou d'un manteau à étrenner, d'un cadeau à recevoir pour mieux commencer janvier !

Puisqu'il s'agit de fêtes, la mode a certains droits et se plaît à dicter ses lois, que l'esthétique et la raison ratifieront. Rarement d'ailleurs les femmes auront eu le plaisir de concilier autant de raffinement et de simplicité, autant d'harmonie de ligne et de coloris.

*Facile et seyant, cet ensemble de jersey merinos se compose de la jupe stricte, du pull clair à manches kimono et de la veste à col et revers bicolores.*

(Tricosa.)

*Robe et manteau apparenté, tel est le souci de la femme élégante qui accorde entre eux les tissus et les coloris de ses vêtements de tout-aller.*

(Clari'tt.)



*Confortable et neuve, cette chaussure à large bride boutonnée est bordée d'un point sellier, tandis qu'un motif perforé garnit le devant de l'empeigne.*

(Bally.)

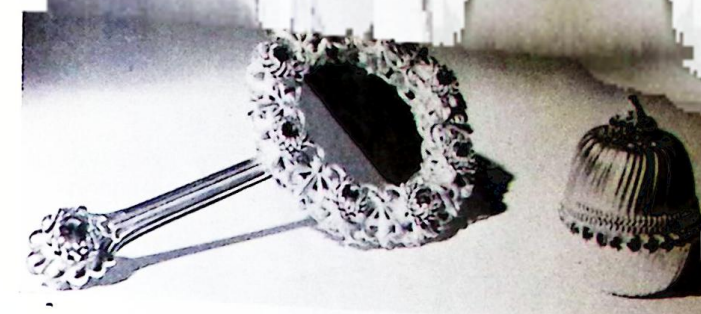


*Autre version de l'ensemble réalisé en un seul tissu : la robe de tweed et son paletot trois-quarts, à manches raglans que réchauffent une étole et un bonnet de ragon-din.*

(J. Patou.)

*Harmonie des lignes, qualité des matières, voici en forme relativement étirée, un sac de veau que termine un fermoir de métal doré dans lequel s'adapte la poignée.*

(Delvaux.)



*Parmi les frivolités qu'une femme choisit volontiers, ce miroir à main et cette bonbonnière de métal doré, constellés de pierres du Tyrol figurent parmi les préférées.*

(Cis.)

**ROBE ET MANTEAU APPARENTES.**

C'est un thème que Paris affectionne aujourd'hui et que nous suivrons docilement, tant l'idée est pratique et de bon ton.

Partout, cette saison, la robe et le manteau (quels que soient leur style et l'heure à laquelle ils sont destinés) accorderont soigneusement matières et nuances, de façon à former un tout, séparable ou non, mais extrêmement élégant en soi.

*Silhouette moderne, élargie en corset, voici pour les réceptions de fin d'année, une redingote en laine et rhodia bleu canard, souplement nouée à l'encolure.*

(Pierre Billet.)





### LES CHAPEAUX

Emprisonnant le sommet de la tête, ils libèrent le cou et dégagent le front, ce qui les rend à la fois coquets et « allongeurs ».

Réalisés le plus souvent en feutre, velours ou taupé, en velours ou jersey, ils s'égayent d'une plume ou d'un ruban, d'une voilette contrastée, d'un ourlet de fourrure dont peuvent varier les effets.

### LES SACS A MAIN.

Amusants et fréquemment étirés, ils se parent de tons précieux ou dégradés (que les spécialistes baptisent « antic finish ») à dominante bouteille, bourgogne et porto.

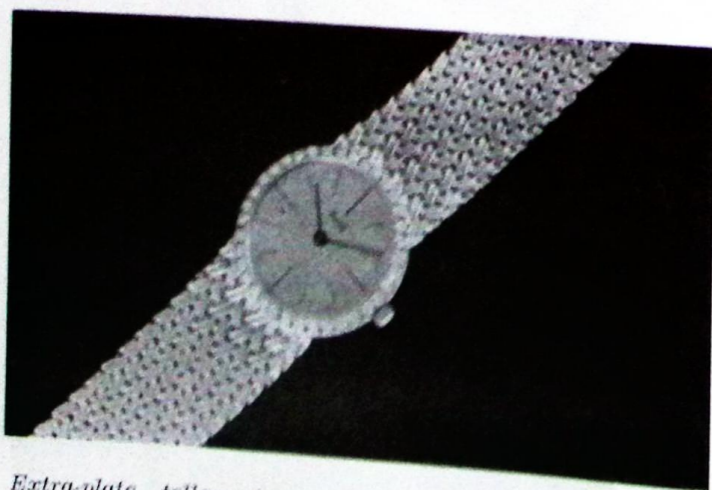
De quoi se griser, véritablement !

*Elégante et pratique en même temps, cette veste en breitschwanz des Indes, de coloris moka, s'éclaire discrètement d'un col de rison topaze.*

(Edouard.)

*En velours châtain et jersey noir, cet ensemble s'habille d'un manchon et d'un bonnet de fourrure, tandis qu'une ceinture de satin et un galon de passementerie bordent le corsage.*

(Lanvin-Castillo.)



*Extra-plate, telle qu'on les aime en ce moment, cette montre sertie de menus brillants est montée sur un bracelet en platine tressé.*

(Piaget.)



*Noir mat et noir velouté se conjuguent pour schématiser la petite robe séduisante, toute plissée horizontalement. La taille est baguée, l'encolure carrée, la jupe doucement évasée.*

(Christian Dior.)

### LES SOULIERS.

Même principe et mêmes couleurs que précédemment pour les chaussures à talon moyen et empeigne dotée d'une bride plus ou moins large et boutonnée. D'aucunes sont perforées à la pointe (trouquée), voire au contrefort, afin d'imiter le style anglais.

### LES BIJOUX.

En cristal et en jais, mais également en pierres taillées de plusieurs dimensions, en médaillons sertis de marquises et d'étoiles, les colliers, broches et bracelets actuels étonnent par leur richesse d'aspect.

Les chaînes d'or et d'argent oxydé, les sautoirs de perles irisées, les pendentifs et les camées retrouvent certaine vogue, tandis que les boucles d'oreilles miroitantes (gitanes ou dormeuses) animent le décolleté des robes sombres qu'un rappel du bijou, éclaire en clip de taille ou de bustier.

### LES FOURRURES.

Toujours séduisantes et belles, tantôt claires ou très foncées, parfois moirées en deux tons (certains astrakans se colorent en violine et noir, marine et gris), elles suivent des coupes très diverses.

*Prête à terminer l'année en beauté, cette jeune femme porte sur sa robe en dentelle de Calais, rebrodée de faveurs en soie, un manteau de même coupe princesse.*

(Pierre Balmain.)

*Sertis d'or et d'argent, les petits miroirs ronds scintillent allégrement et raviment un décolleté noir et discret.*

(Nina Ricci.)



En vestes et boléros somptueux, en manteaux courts ou longs, elles sont aussi variées que soyeuses et agréables à porter. Abordables en certains cas, inaccessibles en d'autres, elles font partie des rêves que toute femme désire concrétiser en fin d'année.

Qui sait, si la plupart ne peuvent être comblés ?

FRANÇOISE.



# CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

## DECEMBRE

- 24 Dans les églises : Messe de minuit.  
BRUXELLES : « Fées de Noël ».

## JANVIER 1962

- 6 Cortèges des « Rois Mages ».  
28 GAMMERAGES : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul. (Cette coutume remonte à l'année 1382.)

## FEVRIER

- 2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle en la Collégiale Saint-Pierre. Cortège.

## MARS

- LOUVAIN : Durant tout le mois : Pèlerinage à la chapelle de Saint-Joseph.  
8 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.  
11 NIVELLES : Cortège carnavalesque.  
25 BRUXELLES : Pèlerinage à saint Christophe. Bénédiction des véhicules devant l'église de la Chapelle (spécialement les autocars).

## AVRIL

- 1 HAL : Cortège carnavalesque.  
WAVRE : Idem.  
15 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».  
HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».  
SCHAERBEEK : Cortège carnavalesque.  
23 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.  
HAKENDOVER : Grande procession du « Divin Rédempteur ».  
LEMBECQ : « Marche de Saint-Véron.

- 28 Foire Internationale de Bruxelles.  
DIEGEM : Pèlerinage à Ste Corneille.  
29 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers « Chevauchée de Saint-Georges ».  
WATERMAEL-BOITSFORT : Vers cette date : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers et pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

## Notules folkloriques

### EN MARGE DU CALENDRIER

Gammerages où se déroule la cérémonie très originale que nous signalons dans le Calendrier, dépendait tout d'abord du Comté de Hainaut et de la Châtellenie d'Ath. Cette commune brabançonne est située aux confins des provinces de Flandre Orientale et de Hainaut.

Elle formait un fief ample relevant directement de la cour féodale des comtes de Hainaut à Mons.

Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Gammerages appartenait à Walter de Braine, chevalier, seigneur de Gammerages, qui, au mois d'octobre 1289, déclara avoir repris en fief à Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, la terre et la moitié du bois d'Acren que ses ancêtres possédaient en franc alleu.

Au siècle suivant cette seigneurie était aux mains de la famille de Montigny-Saint-Christophe dont un des seigneurs (Jean) accorda une charte de franchise aux habitants de Gammerages (juin 1330).

Une cinquantaine d'années plus tard, ceux-ci connurent les affres de la peste. En effet, après la mise à sac de la ville de Grammont (le 30 juin 1381) par les hommes d'armes de Walter IV d'Engghien, les campagnes environnantes étaient parsemées de morts dont l'enterrement fut négligé. A cause des grandes chaleurs, la peste éclata parmi les hommes et les animaux. On employa vainement tous les remèdes pour combattre le fléau, lorsque le jour de la conversion de saint Paul, apparut dans le village un homme vêtu d'une chemise blanche. Il traversa à cheval le village et les alentours en distribuant de petites boulettes de farine de seigle qui servirent à alimenter le bétail. Aussitôt l'épidémie cessa.

Mais le distributeur avait été reconnu. Il s'agissait de saint Paul.

Aussi chaque année, le jour de saint Paul, un cavalier du village vêtu d'un manteau blanc fait le tour de la chapelle du hameau de Saint-Paul en jetant aux nombreux campagnards accourus des communes voisines de petites boulettes de farine de seigle (Pauwelbroodjes) légèrement cuites, qui ont été bénies au préalable dans l'église de l'endroit. Les paysans leur attribuent des vertus surnaturelles, notamment celles de préserver le bétail contre les maladies contagieuses et de favoriser la croissance des récoltes.

Et — faiblesse des mortels —, ceux qui n'y croient pas... les recueillent aussi car, après tout, n'est-ce pas, on ne sait jamais !...

Chaque année, le 25 janvier, un cavalier blanc fait son apparition à Gammerages et jette aux nombreux campagnards, des « Pauwelsbroodjes » qui sont fort recherchés... (voir : notules folkloriques).

